

MEMETON

Revue d'Études druidiques



SECOND TRIMESTRE 1942

NEMETON

REVUE D'ÉTUDES DRUIDIQUES

— PARAÎT QUATRE FOIS PAR AN —

★★★

Directeur : MORVAN MARCHAL (ARTONOVIOS)

(Autorisation P. c. 208. Propaganda Staffel Le Mans)

◆ ◆ ◆

SOMMAIRE

N° 1, Second Trimestre 1942

Editorial : NEMETON	I
Le Druidisme dans la Nouvelle Europe (ARTONOVIOS)	3
Hommage à VEROESTRUMNIS	hors-texte
Nécrologie : LE BARDE VEROESTRUMNIS	25
Symboles celtiques (1 ^{re} partie) (KORNOVIOS, ARTONOVIOS)	28
Tribune libre : Dieu le Père est-il chrétien? (R. V.)	35
Poèmes (ARTONOVIOS, ANDRÉ DARRAS)	41
L'Esprit (Livres, Cinéma, Théâtre) (PENNO-VINDOS, TRALIMAGAROS, ARTONOVIOS)	43

Rédaction et Administration :

61 bis, Rue de Solférimo, LAVAL (La Mayenne)

Compte-courant chèques postaux 433-11 Rennes.

★★★★★

Le numéro : quinze francs.

Abonnement : l'année, cinquante francs.

◆ ◆ ◆

NEMETON

Précédemment à la guerre, ou mieux à la Révolution européenne qui se déroule sous nos yeux, paraissait en Bretagne un petit bulletin assez irrégulier, portant pour titre Kad (le Combat, en langue celtique armoricaine). Ses trois animateurs essentiels durent, fin août 1939, rejoindre l'armée française, et participer à l'inexpiable conflit voulu et déclenché par les sordides machinations anglo-saxonnes. Deux seulement revinrent ; Kad avait disparu dans la tourmente.

Modeste publication, par la parution et par le format, Kad avait cependant une originalité profonde. Seul dans toute la presse bretonne, française, ou celtique d'Outre-Manche, il s'opposait vigoureusement à la valeur éthique, ou traditionnelle du christianisme en Occident. Il confrontait à la Révélation chrétienne, et particulièrement au catholicisme roman, l'humanisme et le personnalisme du druidisme, à nous transmis par les triades bretonnes insulaires. Ce travail n'avait pas été inutile, et les idées fondamentales que Kad avait exprimées devaient, dans le monde en renouvellement que nous vivons aujourd'hui, éveiller les échos les plus profonds. Une mystique deux fois millénaire ne parvient plus à cacher ses blessures profondes, et, avec elle, ce sont de nombreux concepts, fort étrangers, dans l'espace et dans le temps, aux tendances autochtones de pensée nord-occidentales, qui sont frappés. A ce moment décisif de l'histoire de notre continent où, sur le terrain philosophique et religieux, se fait la plus considérable révision de valeurs qui se soit produite depuis près de deux millénaires, il importe que la voix la plus authentiquement celtique, celle du druidisme, puisse se faire entendre.

Spirituellement, comme politiquement et économiquement, l'Europe unie de demain, grandiose espérance que réalise devant nous la force intelligente des Nordiques-Germains, cette Europe devra être une synthèse. D'ores et déjà, l'on peut d'ailleurs concevoir ce que chaque grande composante européenne peut apporter à l'œuvre commune : la richesse plastique et rituelle que les Méditerranéens, particulièrement d'Italie, ont toujours su donner au fait religieux, chrétien ou pré-chrétien ; l'austère et virile grandeur des Dieux germaniques, qui, dans leur poésie, font les hommes et les peuples forts ; très près, enfin, du Walhalla teutonique, l'Olympe rude, sensible et variée des Celtes, avec son efflorescence à la fois philosophique, mystique et symbolique : le druidisme. Trois aspects, donc, dans la pensée religieuse de notre continent, aspects essentiels à sa figure, si minimisés eussent-ils pu être durant quinze siècles par la rigueur dogmatique des orthodoxies chrétiennes ; aspects qui, nés tous trois aux sources aryennes les plus pures, doivent, pour

cela, concourir harmonieusement dans l'élaboration de l'idéal métaphysique européen à venir. En une recherche fraternelle, Germains, Gréco-latins, Celtes ont pour tâche impérieuse de connaître et de confronter leur ancestral héritage. Ainsi Apollonius de Tyane, aux heures de la Rome impériale finissante, allait-il jadis, cherchant la grande synthèse païenne devant le christianisme menaçant, d'Hellade en Iran, et d'Inde en Haute-Egypte, chez les gymnosophistes.

Recherche, étude, comparaison, c'est le triple devoir de l'heure. C'est la tâche à laquelle se voue Nemeton, et par là, il diffère quelque peu de Kad, qui l'a précédé sur le chemin druidique. Dans un monde spirituel statique, où règne seule une passive orthodoxie, la polémique, la lutte, le combat sont nécessaires. Dans un monde en reconstruction, la connaissance et le choix sont les qualités essentielles de qui veut apporter sa pierre au nouvel édifice. Kad rappelait, par son nom, le choc, brillant et vigoureux, des épées de l'esprit. Nemeton, terme gaulois et celtique-ancien, symbolise tout autre chose. C'était, en son triple sens, la clairière au sein de la forêt sainte, le lieu consacré, et le temple.

L'Europe occidentale et nordique d'hier était une forêt bruisante et échevelée, où l'if, le bouleau et le chêne voyaient chaque jour, depuis des siècles, leur part de soleil, d'air et de vie dévorée par d'exotiques et voraces compétiteurs. Mais la hache de lumière est sur les lianes gourmandes, et, dans le cercle recouvert de la clairière, les Celtes peuvent à nouveau se réunir.

ARTONOVIOS.



an hun
smalyva

LE DRUIDISME DANS LA NOUVELLE EUROPE

LA NOUVELLE « QUESTE DU GRAAL ».

Les immenses événements qui, sous nos yeux, secouent en ce moment notre vieux continent, apparaissent à tous les esprits que n'aveugle pas le fétichisme du passé, ou plus simplement l'intérêt, moins encore comme une révolution que comme une genèse. C'est un monde nouveau, en effet, qui, dans la douleur, s'enfante devant nous, un monde sans nul doute plus vrai, plus juste, plus humain que l'ancien. Mais il est remarquable que cette transformation profonde, débordant les cadres purement politiques ou économiques que lui avaient assignés la plupart des théoriciens, socialistes ou non, du siècle dernier, s'attaque à l'homme tout entier. Ne laissant à l'écart aucune parcelle de son Moi, elle l'oblige à reviser impérativement jusqu'à ses concepts philosophiques, métaphysiques ou religieux.

Jusqu'aux deux dernières décades, l'Europe vivait en fait sur un double acquis en pareille matière. D'une part, le Christianisme, fruit bien évolué et bien vieilli d'une semblable, et deux fois millénaire genèse : l'agonie de l'Empire romain. D'autre part, la philosophie des encyclopédistes, fille, en son essentiel, du Christianisme, bien que sa fille ennemie. Les chrétiens, comme d'ailleurs les positivistes, rêvaient hier encore d'un occuménisme quasi transcendantal, dont les conclusions menaient, quoi qu'ils en eussent, à l'uniformisation, au nivellement comme au métissage. « Il n'y a ni Juif, ni Grec », disent les Écritures chrétiennes, et le penseur orthodoxe Berdiaeff (1) avoue : « Le Christianisme libère la personne humaine de ce destin écrasant, du joug de l'espèce et de la race, de l'empire des démons de la nature. » Ainsi chrétiens et positivistes marchaient fermement, bien qu'en formations différentes, sur les deux chemins parallèles de l'Absolu.

Mais l'Absolu n'est pas de ce monde, et l'homme abstrait, l'individu juridique, est mort avec Adam. Mille cinq cents ans de christianisme, quatre siècles d'humanisme cartésien, cent cinquante ans d'encyclopédie n'ont pas

(1) N. Berdiaeff, *Destin de l'Homme dans le monde actuel*, Paris, Stock, 1926.

réussi à redonner vie à son cadavre, aussi irréel que pourraient l'être ceux d'un Homoncule ou d'un Golem. L'homme, parce qu'il est homme, doit, comme toute créature, subir les nécessités de son espèce et de sa race, comme il subit, par la place même qu'il occupe en elle, les lois de la nature.

Aussi la nature, niée et violentée par les docteurs chrétiens et les légistes, se venge aujourd'hui. Ses démons, ou ses génies, ou ses dieux, tressaillent sous les montagnes que le symbolisme populaire leur attribue comme tombeaux. Déjà, aux terres du Nord, s'éloigne le pas pesant des foules chrétiennes, chassées par l'aube d'un nouveau Devenir. De même que l'homme, hier, contre la Rome catholique, a cessé de se croire le centre et le but du Cosmos, de même aujourd'hui, et toujours contre elle, nie-t-il être la seule créature affranchie des lois du Cosmos. Il en reconnaît les exigences, et sait que c'est dans son cadre, et son cadre seul, que joue son libre arbitre.

C'est donc à une nouvelle « Quête du Graal » que marche, en ces années lourdes, l'humanité d'Europe. La lumineuse émeraude, trésor des Cathares, le Graal, « Pierre de Lumière » du Minnesinger allemand Wolfram d'Eschenbach, sera-t-elle atteinte, cette fois encore? Sans doute, si l'homme, réconcilié avec la nature et avec lui-même, sait retrouver la lueur mystérieuse là où elle est cachée, en lui.

CHRISTIANISME. ORIGINES. LE JUDAÏSME ET LE MONDE ROMAIN.

La nouvelle mystique nordique européenne, dans laquelle s'inscrit le celtisme, tend donc dès l'abord à se définir vis-à-vis de la mystique précédente : le Christianisme. Certains espèrent arriver à cette définition sans tout abandonner de l'héritage chrétien, et de ses apports en nos pays. D'autres, par contre, déniaient toute possibilité d'accord entre la dogmatique, voire la morale chrétiennes, et l'esprit de notre temps, rejettent dans sa totalité le fait chrétien, le considérant comme radicalement étranger au sol, aux races et aux génies des peuples d'Europe. Quoi qu'il en soit, c'est en raison même du Christianisme, et par rapport à lui, que se concrétise un ensemble de tendances qui, pour variées qu'elles soient dans leur origine géographique, n'en sont pas moins absolument convergentes dans leur esprit et dans leur but. Il convient donc, au moment historique où se cherche la mystique européenne de demain, de connaître la genèse, les raisons, le sens profond du fait chrétien.

Une bibliothèque innombrable a été consacrée à l'immense révolution religieuse qui, partie voilà vingt siècles de Judée et de l'Orient hellénisé,

devait en moins d'un millénaire abattre l'Olympe traditionnel et le réseau confus des divinités poliades régnant sur les peuples européens. Mais, de cette production immense, allant de la simple apologétique à la critique historique la plus dépouillée, l'on peut désormais dégager un ensemble de faits permettant de se faire une idée de la naissance et de l'extension du Christianisme.

Rien, dans cette merveilleuse aventure, n'est compréhensible si l'on ne connaît pas la situation de l'élément juif au sein de l'empire, au moment de la naissance du Christianisme. L'on s'imagine trop que jusqu'à la destruction de Jérusalem par Titus, le 7 Eloul (septembre) 70, le peuple hébreu habitait la Palestine. Il n'en est rien. Depuis longtemps déjà, les marchands juifs avaient essaimé en petites communautés, farouchement repliées sur elles-mêmes, dans les ports et les villes principales de l'État romain. L'exil à Babylone avait, malgré l'édit de Cyrus permettant aux Juifs de rentrer en Palestine, laissé nombre de groupes judaïques en Asie Mineure. Partout, en Espagne, en Italie, en Grèce, en Anatolie, en Égypte, vivaient et prospéraient des colonies juives de commerçants, bénéficiant d'une certaine autonomie, et constituant ainsi une dispersion, une *diaspora* avant la lettre.

À Rome, les Juifs apparaissent dès 160 avant Jésus-Christ, sont expulsés dès 139. Ils reviennent, en nombre croissant, et Tibère édicte contre eux des lois. Claude les expulse à nouveau, en masse. Sénèque, Martial, Juvénal se plaignent de les voir encombrer le théâtre, plagier sans scrupule les auteurs latins. Poppée pousse même l'influence juive jusqu'auprès du trône impérial. Le trafic de l'argent, partout dans l'empire, les met en rapports avec l'aristocratie romaine. Et seuls, parmi les innombrables Syriens et Asiates qui pullulent dans les grandes villes, ils se refusent à accepter les deux cultes d'État : celui de la déesse Rome, et celui de l'empereur.

La vieille religion romaine, de type indo-européen, après avoir absorbé, par le jeu de faciles parallélismes, la plupart des cultes particuliers des différentes régions de l'empire, subissait en effet une crise grave. Malgré les efforts des néo-pythagoriciens à la fin de la république, le scepticisme, voire l'incrédulité d'un Lucrèce, l'emportent finalement. Cependant, dans le peuple des provinces, régnait toujours une dévotion profonde envers les divinités anciennes, et cette dévotion ne devait pas disparaître de sitôt. Auguste voulut alors concilier l'irrégion de la Ville et la foi des provinces. Fort dévot du très ancien culte des Lares, dieux domestiques, il y fit ajouter, comme divinité, le *Genius Augusti*, le génie d'Auguste, et l'introduisit ainsi en Italie. Dans les provinces, il fut institué un double culte, celui de Rome

et d'Auguste, avec des temples, des images, et souvent des jeux. Il devait durer jusqu'à Justinien.

Il est aisé de concevoir le sens purement politique d'une telle innovation. Le pouvoir romain, après avoir assimilé aux dieux de Rome tant de divinités gauloises, grecques, étrusques, asiatiques même, ne pouvait cependant pousser ce syncrétisme jusqu'à l'absurde. Il entreprit donc, au-dessus des divinités locales, et sans les combattre, de donner à l'ensemble des peuples de l'empire un culte officiel unique.

La réforme d'Auguste fut bien accueillie à Rome, où elle ne gênait guère plus le scepticisme ambiant que le culte très réel rendu en nos capitales modernes au Soldat inconnu ne gêne, toutes proportions gardées, le rationalisme des positivistes les plus convaincus. Deux éléments, l'un philosophique, l'autre religieux, se dressèrent cependant contre le nouveau culte : les monothéistes israélites d'une part; les druides celtes, de l'autre, et pour des raisons fort différentes.

Ce n'est pas le lieu d'exposer les raisons de l'opposition des druides, toute basée sur le patriotisme celtique (1). En ce qui concerne les Juifs, leur monothéisme absolu et leur intransigeance intolérante leur firent dès l'abord se refuser entièrement à s'associer au nouveau culte, ce qui déterminait d'ailleurs leur position particulière dans l'État.

Mais un autre phénomène religieux donnait de plus à cette époque sa physionomie complexe. Nous voulons parler de l'introduction, de plus en plus considérable, des cultes asiatiques en Italie. Des temples d'Isis, d'Esculape, de Sérapis, se dressaient à Rome. Plus encore, le vieil Asura indou Mithra, mué en Dieu Sauveur sur les plateaux de l'Iran, devenait, pour des siècles, la divinité des légions et le rival le plus redoutable que devait connaître le Christ. Les fidèles de Mithra possédaient un baptême par le sang du taureau, un repas eucharistique, des sacrements, en un mot, tels qu'il est difficile parfois, dans les nécropoles romaines, de savoir si elles proviennent de sectateurs de Mithra ou de Jésus. Enfin, comme à toutes les époques de grande inquiétude religieuse, florissaient les superstitions, la basse divination, l'astrologie, l'aveugle croyance à toutes sortes de miracles.

L'on conçoit que, dans un monde métaphysique aussi divisé, aussi troublé, certains esprits aient été séduits par la rigueur du monothéisme judaïque

(1) « Le Druidisme prit un caractère énergiquement national en opposition à la conquête et aux nouveautés qu'apportaient les conquérants (en Gaule). Il fut le dépôt sacré des souvenirs et des institutions prosrites, le foyer où venaient se ranimer l'espérance des patriotes et la haine de l'étranger », A. Thierry.

et sa simplicité, et qu'il se soit produit d'assez bonne heure des collusions, qui durent être nombreuses, entre les mystérieuses synagogues des communautés juives, et des âmes grecques ou romaines éprises d'idéal.

Or l'on sait qu'aujourd'hui encore, le Judaïsme, en tant que religion, admet, assez difficilement maintenant, il est vrai, des fidèles qui ne sont pas de race juive. Sont considérés comme noachites ceux qui acceptent, outre la croyance au Pentateuque, la loi de Noé, c'est-à-dire l'abstention des viandes immolées aux idoles, du sang, des chairs étouffées et du porc. Ils portent le nom de prosélytes craignant Dieu. Par contre, les prosélytes de second degré, dits « de justice », acceptent la loi de Moïse et la circoncision, et sont assimilés aux Juifs de race (1).

L'on conçoit donc comment, d'assez bonne heure, de nombreux païens romains ou grecs purent s'initier au Judaïsme au sein des communautés juives existant dans tout l'empire, et devenir des prosélytes d'Israël. Les femmes romaines, curieuses de nouveautés, fréquentent la synagogue, y vivent même, comme Paula Veturia, et se font enterrer au cimetière juif (2). Le mouvement est général, irrésistible dans les grandes villes. Alexandrie devient une capitale judaïque. A Thessalonique, Paul, plus tard, ne prêchera que devant des prosélytes. La sortie des synagogues romaines était, nous apprend Ovide, un événement mondain. C'est au sein de cette société bigarrée, où se coudoient paysans polythéistes, soldats mithriaques, citadins respectueux des cultes d'État ou citadines mystiques habituées des synagogues, que va naître et s'amplifier le mouvement chrétien.

CHRISTIANISME. GENÈSE.

Déjà, aux confins de l'empire, au limes oriental, le Judaïsme avait poussé des ramifications actives dans la région de l'Euphrate, et les prosélytes y étaient nombreux. Or, de nos jours, existe en cette région une petite communauté religieuse, réduite à quelques milliers de membres, qui ne sont ni musulmans, ni païens, ni chrétiens, et se réclament d'un prophète Jean, assimilé à Jean-Baptiste, le « précurseur » des textes chrétiens. Ces Mandéens, ou Mandaites, possèdent une littérature sacrée nullement négligeable, et l'étude de ces textes permet de les considérer comme « d'anciens prosélytes qui, après avoir adopté le Judaïsme, ont fait mauvais ménage avec la

(1) Cf. Aimé Paillère. *Le Sanctuaire inconnu, ma « conversion » au judaïsme*. Paris, Rieder, 1927.
(2) Grandjean. *La destruction de Jérusalem*. Paris, Haudinière.

synagogue et se sont retournés contre elle (1) ». Les invectives mandéennes contre Jérusalem, contre la loi, contre les Juifs, préfigurent exactement certains textes chrétiens primitifs. Si l'on ajoute à cela que Jean-Baptiste, comme l'indique un texte cathare albigeois du XII^e siècle, semble n'avoir été assimilé qu'assez tard par le Christianisme, l'on peut, par l'exemple mandaïte, se représenter assez exactement les conditions de début du mouvement chrétien.

L'origine en est proprement judaïque. Depuis Pompée, en effet, en 64 avant Jésus-Christ, la Palestine était tombée au pouvoir des Romains. Ceux-ci, se montrant en ce cas politiques assez subtils, établirent sur le pays un protectorat qui, remettant en fait tout le pouvoir à Rome, respectait la façade des institutions hiérosolomytains. Voici trente ans, la France organisa quelque chose de ce genre au Maroc. Mais, malgré l'incontestable, et assez rare libéralisme des Romains en Judée, l'entente ne put se faire entre les deux éléments, les Juifs, dans leur intolérance tout orientale, considérant la seule présence des Romains comme une souillure pour la Terre Sainte. Si le Haut-Sacerdoce juif, comme toujours, en pareil cas, sembla s'accommoder assez vite de la domination étrangère, le peuple, et surtout les zélotes, ne cessèrent de créer à la puissance protectrice, et ce, pour des motifs purement religieux, des difficultés sans cesse renaissantes, allant du sabotage à la sédition armée. Les procureurs romains réagissaient vigoureusement, et les exécutions n'étaient pas rares. Le conflit devait d'ailleurs se terminer par la prise de Jérusalem par Titus, en 70, la destruction du temple, et, après une dernière révolte, en 135, sous Adrien, par l'anéantissement définitif du royaume de Juda.

Les événements qui, de Pompée à Titus, se déroulaient en Judée, eurent une profonde répercussion, non seulement parmi les Juifs de la Dispersion, mais parmi les Gréco-Romains, prosélytes affiliés au Judaïsme. Et c'est à ce moment précis de l'histoire qu'apparaît la figure de Jésus.

Ce n'est pas le lieu ici de discuter de l'historicité du grand réformateur. Rappelons-nous seulement qu'environ un siècle avant notre ère, un nommé Jésus ben Pandira fut tué et pendu à un arbre, sous le règne d'Alexandre Jannée. Rappelons qu'il a existé, à haute époque, un culte solaire, où le dieu était un certain Joshua ou Jésus, dont les douze disciples étaient symbolisés par les douze signes du zodiaque, et que ce Joshua traversa le Jourdain pour faire avec ses douze disciples le sacrifice d'un agneau (2). Notons

(1) Robert Stahl. *Les Mandéens et les origines chrétiennes*. Paris, Rieder, 1930.
 (2) Weigall. *Survivances païennes dans le Monde chrétien*. Paris, Payot.

le curieux parallélisme avec Jason, qui, accompagné de ses douze vassaux, se met à la recherche de la Toison d'Or.

Toujours est-il que, vers l'an 35, apparaissent dans les synagogues d'Asie Mineure, et plus tard d'Italie, des hommes prêchant la rédemption d'Israël, c'est-à-dire l'indépendance du royaume de Juda et la défaite romaine (1), et affirmant que cette rédemption politique serait l'œuvre de Jésus, roi sanctifié par l'onction divine, en grec *Chrestos*. Dès 41 après Jésus-Christ, des Juifs sont expulsés de Rome, nous dit Suétone, pour avoir causé des désordres au nom d'un certain Chrestus.

Mais il est évident que, si la libération de la Palestine du joug romain intéressait vivement, au sein des synagogues, les fidèles de filiation juive, elle laissait par contre profondément indifférents les prosélytes d'origine gréco-romaine, qui ne retenaient de l'enseignement judaïque que le monothéisme et des préceptes moraux, et ne souhaitaient en rien la destruction d'un empire auquel ils devaient la sécurité et la paix.

L'idée de rédemption nationale juive fit rapidement place chez eux à celle d'une rédemption mystique, et dès Justin (*Apologie*, II, 1) ils transposent la royauté de Jésus sur le plan surnaturel. « Après la résurrection sainte, dit Justin (*Dialogue* 117, 3), Dieu ressuscitera tous les hommes; il établira les uns incorruptibles... dans l'éternel et indissoluble royaume. » Le Christianisme est dès lors constitué. De par ses origines, contraint, au sein de la synagogue, de se dresser contre l'aristocratie sacerdotale de

(1) Le messianisme, sous son aspect politique, est loin d'avoir disparu des communautés israélites, particulièrement de celles auxquelles l'isolement a conservé le caractère typique du judaïsme moyen propre à l'époque de la Grande Diaspora d'après la destruction du royaume de Juda. C'est ainsi qu'il existe en Arabie du Sud, dans l'Imamat du Yémen, Etat musulman, toute une ville juive, formant le Ghetto, rigoureusement à l'écart, de la capitale du pays, San'a. Voici ce qu'en dit, — « *Au Royaume de Saba*, Paris, Grasset, 1936 ». — l'explorateur allemand Hans Hellritz, qui, le premier, a pu visiter en détail ces contrées, et en a rapporté des observations remarquables : « L'Imam (roi musulman) ne perd pas ses juifs quittent le pays; ils n'ont pas le droit non plus de se mêler en relations avec leurs frères de race en Palestine, ni avec le mouvement sioniste, ni de faire venir de là-bas des instituteurs ou des propagandistes. Beaucoup d'entre eux se sont enfuis secrètement par delà les frontières... Comme je demandais à un vieux rabbin si ses frères de race vivaient contents ici, il me répondit : « Nous vivons en sécurité, et nous espérons la venue d'un roi des juifs, qui régnera sur le Yémen : c'est ce pour quoi nous prions journellement. »

Ainsi, il y a à peine quelques années, les juifs du Yémen espéraient en un Messie qui assurerait la prédominance hébraïque sur le royaume où ils vivent, non comme indigènes, mais comme hôtes. Une semblable conception du Messie jette une lumière puissante sur la pensée messianique israélite, en ce qu'elle a de permanent. Il s'agit toujours, que ce soit au sein des cités hellénistiques, de l'Empire romain, des Etats arabes d'aujourd'hui, d'établir, par le moyen d'un envoyé divin, la conquête des autochtones au profit d'Israël.

Les juifs européanisés de France, d'Angleterre ou de New-York ne pensent aujourd'hui pas autrement dans le fond, et les premiers chrétiens n'étaient, à tout prendre, que des autochtones mystiquement persuadés de l'imminente conquête du monde par les juifs et leur roi Jésus, et qui se hâtaient de se judaïser pour s'assurer une place de choix dans le nouvel état de choses attendu, le « royaume de Dieu ».

Jérusalem, trop soumise à son gré au pouvoir romain, il devait finalement rompre avec cette synagogue, lorsque le nombre des fidèles d'origine gréco-romaine, fort attachés à l'empire, l'emporta sur celui des croyants d'origine juédique.

Nous ne rappellerons qu'en quelques mots l'étonnante fortune de la nouvelle religion. Il est généralement estimé que ce n'est qu'à la fin du 1^{er} siècle que la prédication chrétienne, délaissant l'intermédiaire de la synagogue et des prosélytes, s'attaqua directement au monde païen. Lorsque Constantin le Grand, en 313, déclara le Christianisme religion d'état, un dixième à peine de la population de l'Empire professait la foi chrétienne (1).

LA CONQUÊTE CHRÉTIENNE ET L'ESPRIT CHRÉTIEN.

Constantin était un politique. Séduit par l'utilité que présente pour l'empire une religion aussi totalitaire que le Christianisme, sûr de l'approbation de l'effroyable plèbe qui, dans Rome et les grandes villes, hait d'autant plus les dieux de l'Olympe qu'ils sont ceux des classes supérieures, il ne songe cependant nullement à détruire le paganisme. Il fait diviniser ses prédécesseurs, et consacre sa nouvelle capitale, Constantinople, avec des cérémonies païennes. Les chrétiens sont libres, et c'est tout. Ce n'est même que l'année de sa mort, bien qu'il fût à plusieurs reprises intervenu dans les âpres discussions théologiques où se complaisaient les chrétiens victorieux, que l'empereur se fit baptiser. Ses monnaies portent longtemps l'image de Mithra, mais il fait construire à Rome Saint-Pierre et le Latran. Constantin, païen encore, porte le titre tout païen de Souverain Pontife (2), maître maçon des ponts et des voûtes, que le Christianisme devait transmettre plus tard à son évêque romain. Mais en même temps, éditant l'Église naissante, il se proclame lui-même, face « aux évêques de l'intérieur de l'église, un évêque général, instauré par Dieu en dehors de l'Église ».

Ses fils suivirent la même politique, et, seuls, les excès incontestables du bas occultisme et de la magie noire furent réprimés. Le neveu même de Constantin, Julien, que les chrétiens croient flétrir en le surnommant l'apos-

(1) Galahad. *Byzance*. Paris, Payot.

(2) Ce n'est qu'en 384 que Gratien, empereur d'Occident, — le même qui jeta les bases de la Papauté, — refusa les insignes de Grand-Pontife de l'ancien polythéisme romain. Le foyer sacré de Rome, qui brûlait de façon ininterrompue, fut alors éteint, et les vestales dispersées. L'édit de Milan, interdisant le paganisme, fut promulgué six ans plus tard.

tat, tenta, en néo-platonicien qu'il était, de revigorer le paganisme expirant en Orient et dans les cités, mais ne se départit pas de la tolérance la plus absolue envers les chrétiens.

Il était trop tard pour sauver le paganisme, et ce qu'il contenait authentiquement d'indo-européen et de proprement aryen. En vain, nombreux dans les campagnes des régions nordiques de l'empire, et à Rome même, dans la vieille aristocratie, des groupes païens subsistaient-ils. En vain, en plein IV^e siècle, le Sénat romain offrait-il encore des sacrifices à la déesse Victoria. En 384, aux accents indignés du dernier orateur antique, Symmaque, l'empereur Gratien supprime ce culte. Et tout au long de cette période l'intolérance du Christianisme, héritée de son père le Judaïsme, se manifeste en tous lieux contre l'ancienne religion. En 391, le Sérapéum d'Alexandrie, temple du dieu Sérapis, et sa riche bibliothèque, sont détruits par des hordes chrétiennes, excitées par l'évêque de Milan, saint Ambroise, interdit le culte païen en tous lieux et sous peine de mort. Le fanatisme chrétien pille et brûle les temples, sous le regard approbateur des fonctionnaires locaux, et les derniers Mystères, ceux d'Éleusis, sont supprimés par édit impérial (1). Lorsqu'en 415 des furieux, à Alexandrie, assomment la philosophe païenne Hypathie (2), et la déchirent en lambeaux, le cycle est révolu. Puissamment épaulé par l'administration et la police impériales, le Christianisme est, bon gré mal gré, maître des villes, tout ce qui compte à l'époque.

Sans doute, dans les campagnes, les paysans — leur nom même devient celui de païen — continuent-ils à observer les rites de la religion ancestrale. Sans doute devine-t-on, notamment en Armorique, la longue résistance du paganisme celtique. En plein V^e siècle, au moment où débarquent les chefs bretons christianisés, Gwenc'hlan vitupère la religion nouvelle, et, trois siècles plus tard, Charlemagne doit interdire le culte rendu aux arbres et aux pierres. Le triomphe du Christianisme, pour de longs siècles, n'en est pas moins assuré. La Réforme, les Encyclopédistes, le triomphe

(1) O. E. Briem. *Les Sociétés secrètes de mystères*. Paris, Payot.

(2) « Hypathie, femme belle et vertueuse, dont les conférences étaient écoutées par toute la société riche et élégante d'Alexandrie, fut attaquée par une foule de chrétiens zélés, au moment où elle sortait de son académie. Elle fut renversée de son char et traînée nue dans les rues, au milieu des hurlements féroces de ces défenseurs de la foi. Paralysée d'effroi, elle fut traînée jusque dans une église avoisinante et tuée avec la croûte d'un saint. Son corps fut outragé et démembré. Ils jetèrent ensuite les restes au feu. » Gervais-Courtellemont. *La civilisation*. Paris, 1925.

Hypathie, philosophe néo-platonicienne, fut une des gloires d'Alexandrie. Elle enseignait les mathématiques et la philosophie, et professait le paganisme.

du Positivisme expérimental au XIX^e siècle, tous ces mouvements de pensée atteindront en quelque une de ses parties le vieil édifice catholique romain, enlevant parfois de grands lambeaux de l'ensemble. La papauté, quelles que soient ses variations nombreuses au cours des âges, n'en prétendra pas moins n'avoir rien à oublier ni rien à apprendre, et affirmera hautement sa divine immuabilité. Une telle attitude, si elle n'oblige nullement au respect, force cependant à une certaine admiration.

Mais les attitudes, à l'heure présente, ne sont plus à elles seules, si éloquentes qu'elles puissent être, une raison suffisante. L'énorme travail de dépouillement et d'étude des textes chrétiens entrepris depuis quatre-vingts ans par des savants laïques, en dehors de tout esprit préconçu ou d'apologétique, permet non seulement de suffisamment connaître le plus lointain passé chrétien, mais encore, par les concordances qu'offre le Christianisme avec diverses formes religieuses contemporaines, de saisir son esprit profond.

Le Christianisme est, dès l'abord, un fait relativement récent. Sa victoire définitive remonte, nous l'avons vu, à quinze siècles environ. Or, si l'on date de 3.000 environ avant notre ère l'époque du minoen ancien et des plus anciennes civilisations helléniques, l'on peut constater que la période chrétienne du monde occidental représente tout au plus un tiers de la durée de ce monde, jusqu'à nos jours. Les indéniables symptômes d'affaiblissement que présente le christianisme depuis trente lustres ne sont pas faits non plus pour lui conférer cet aspect de durée dont il se réclame si volontiers.

Voyons par ailleurs si le Christianisme, par l'idée de rédemption, présente, comme il l'affirme avec assez de véhémence, un apport absolument original et unique dans l'histoire religieuse de l'humanité. Là encore, il nous faudra déchanter. Sans parler des innombrables cultes, syriens particulièrement, basés sur le sacrifice du Dieu-fils au Dieu-père, sans rappeler les fêtes sacrées célébrant la mort et la résurrection de quelque Dieu-messie, immolé pour le bonheur des hommes, comme Adonis, il apparaît que le Christianisme, une fois constitué, et ayant pris avec l'augustinisme sa physiologie définitive, peut se définir ainsi : « il s'agit toujours de consacrer une victime pour entrer derrière elle dans la région divine où sourdent les grâces (1) », la victime, en dernier ressort, se trouvant, à la messe catholique, une hypostase du Dieu lui-même. En cela, le Christianisme se montre donc fort peu original, mais simple héritier de conceptions religieuses à la fois judaïques et syriaques.

(1) Chantepie de la Saussaye, *Manuel d'Histoire des Religions*, traduit de l'allemand, Paris, Armand Colin.

Né dans le grand trouble de l'empire à son apogée, apporté en Europe occidentale et nordique par toute une tourbe d'immigrants juifs et orientaux, éclos et couvé au sein des synagogues, le Christianisme est donc, dans ses origines comme dans son histoire, radicalement extérieur aux hommes du Nord et du Nord-Ouest européen.

Plus encore, c'est au cœur même du dogme que la foi chrétienne montre le plus combien elle est, en terres celtiques, une religion d'importation. Comme ses deux sœurs ennemies, le Judaïsme et l'Islam, elle prêche avant tout la soumission à Dieu. Elle affirme l'absolue dépendance de l'homme par rapport à Lui. Le Christianisme, après quinze cents ans, reste en Europe du Nord, et pour cela, un étranger, un Asiate, tenace et solidement campé sans doute, mais un étranger tout de même.

POLYTHÉISME. L'ESPRIT PAÏEN.

Qui dit monothéisme, divinité unique et transcendante, dit en effet soumission à Dieu, Islam, et le dit tellement bien qu'il faut l'artifice d'un inspiré, d'une hypostase divine, d'un Fils de Dieu messie, d'un intermédiaire, enfin, pour redonner à l'homme, avec quelque peu de libre arbitre, quelque peu de responsabilité. Ce n'est donc que par un véritable retour au polythéisme (les querelles de mots sur la consubstantialité n'y feront rien) que les religions monothéistes pensent se tirer de ce redoutable dilemme : « Ne les religions monothéistes pensent se tirer de ce redoutable dilemme : « Ne croire qu'à un seul Dieu, et tomber par là dans toute l'inexplicable injustice que présuppose la prédestination; ou bien admettre la pluralité et la hiérarchie des dieux, ce qui, définissant la place qu'occupe l'homme comme nécessaire chaînon du Cosmos, admet, définit et limite son libre arbitre. » Le paganisme ancien s'oppose donc au Christianisme, si fortement imbu de monothéisme, en ce sens qu'établissant entre la matière et l'Esprit suprême qui est le Grand Dieu — (d'ailleurs bien au delà des moyens humains de perception) — un certain nombre de degrés, où l'animal, l'homme, les héros et les génies, les dieux secondaires et locaux, les douze grands dieux enfin s'échelonnent, il donne à l'homme, avec le sens de sa dignité exacte, celle du devoir qui, à son stade, lui est dévolu.

La première conséquence d'une semblable eschatologie, c'est que toute démarcation trop rigoureuse disparaît entre le divin et l'humain. Le divin reste accessible à l'homme; alors que le Juif monothéiste s'écrase à ce point devant son Dieu qu'il n'ose prononcer son nom, et le désigne par périphrases,

les mythologies nordiques conçoivent de façon grandiose le crépuscule des dieux, et leur évolution nécessaire. De même, dans le pays si mal christianisé en son essence profonde qu'est la Bretagne, combien de récits populaires, joyeux ou terribles, où le fidèle mécontent injurie et secoue le saint, le dieu local qui ne l'a pas exaucé.

Simplicité, dira-t-on. Allons donc! Il ne s'agit pas de simplicité, mais d'une tendance mystique aussi ancienne que la Bretagne et que nos peuples du Nord. Jéhovah, Allah, les *Uniques*, apparaissent en courroux sur les montagnes, dominant les déserts où pèlerinent sans fin leurs fidèles. Par contre, aux pays celtiques, le petit dieu qui habite le chêne très ancien apporte un peu de bienveillance à qui l'a décoré de fils de laine. Ainsi, de la pierre immobile et farouche à la Divinité immense et inconnue s'établit tout un courant de rapports mystiques. La création tout entière vibre de relations, d'obligations mutuelles.

Chez les Celtes, comme partout ailleurs dans le monde aryen, les dieux sont nombreux. Cote les grands dieux, comme Teutatès, le dieu du peuple, ou Ésus, une foule de divinités locales étaient l'objet d'un culte. La forêt inspirée des Ardennes, les montagnes vosgiennes, étaient divinisées sous la forme de la déesse Arduinna, du dieu Vosagos. Ainsi, comme l'écrivit Max Müller, alors que chez les Sémites apparaît la prédominance de Dieu dans l'histoire, chez les Aryens, donc chez les Celtes, Dieu se manifeste dans la nature. « Les Indo-Germains, dit Chantepie de la Saussaye, se sont attachés à la vie immanente du monde, et leur religion n'a jamais tracé entre le divin et l'humain de démarcation rigoureuse (1). »

LES MYSTÈRES ANTIQUES. LE DRUIDISME.

Cependant, la complexité même de la vie religieuse antique, avec ses divinités nombreuses, locales, exigeait un élément de coordination et de synthèse. Là où le plus humble ne voyait que divinités particulières, étrangères l'une à l'autre, le sage, l'initié découvrait, non pas le Dieu unique, car rien n'est plus étranger au monde aryen, mais bien la grandiose hiérarchie qui, dans le monde invisible, continuait et complétait l'ordre du monde visible. Les anges et les saints du Christianisme ne sont d'ailleurs qu'une survivance, déformée et mal comprise, d'une semblable conception. Entre les grandes divinités indigètes du monde, celtiques, germaniques, gréco-

(1) Chantepie de la Saussaye. *Op. cit.*

latines, égyptiennes, l'initié percevait des rapports, tant dans leur légende que dans leur sens mystique ou philosophique.

Les mystères grecs, qui nous sont assez connus, ne serait-ce que par Clément d'Alexandrie, qui, avant de devenir père de l'Église, y avait certainement été initié, amenaient à des conclusions de cet ordre. De même, la doctrine des confréries pythagoriciennes présentait ce double aspect de syncrétisme et de synthèse dans sa conception du Divin.

Or il semble bien assuré aujourd'hui, par les témoignages concordants des anciens, Jamblique, Polyhistor, Valère Maxime, que les théories pythagoriciennes étaient étonnamment proches de celles des druides. L'on peut donc concevoir le druidisme ancien, non comme un sacerdoce, car les dieux celtes avaient leurs prêtres, mais comme une initiation, apparentée en sa forme aux autres initiations, si nombreuses dans les religions gréco-romaines (1). De même le druidisme n'apparaît pas comme une religion, à proprement parler, mais comme un enseignement philosophique axé sur elles, mieux, comme un ésotérisme sacerdotal (2).

Les derniers mystères antiques, célébrés à Philae sur le Nil, furent interdits par Justinien, en 560. Longtemps auparavant, Claude, après Auguste et Tibère, avait interdit les cérémonies druidiques en Gaule, et anéanti les corporations druidiques en Grande-Bretagne. Cependant, en Armorique, le druidisme, réfugié au sein du peuple, devait, perdant chaque jour un peu plus de sa profondeur philosophique, mais en en sauvant cependant l'essentiel, se spécialiser pour ainsi dire dans la seule poésie et le bardisme. L'arrivée, aux ^{v^e} et ^{vi^e} siècles, des émigrants bretons fortement christianisés, chassés par les Angles et les Saxons, acheva la ruine du druidisme dans la péninsule.

Tout ne devait cependant pas périr. Au Pays de Galles, si druides et ovates, philosophes et médecins-devins avaient disparu depuis longtemps, les bardes, réduits à la seule poésie populaire, avaient subsisté, et subsisté pendant tout le moyen âge. Ils avaient conservé, sous forme de tercets ou triades, une bonne partie de l'enseignement druidique, non sans d'ailleurs — le contraire serait un miracle, — que certaines influences chrétiennes, au cours de près de mille ans, ne s'y fassent jour. Réunis en 1560 par le

(1) Il existait même des initiations celtiques de moindre valeur, et se rattachant au polythéisme exotérique. « On trouvait une sorte de mystères celtiques et druidiques, au centre desquels se trouvait le culte d'une déesse, Epona. Celle-ci était la divinité protectrice des écuries et les cavaliers gaulois en apportaient le culte partout où ils se présentaient. Il suscitait quelques adhésions. » V. Cumont, *Die Orientalischen Religionen im Römischen Heidentum*.

(2) Y. Le Febvre. *Essai sur la Pensée Bretonne*. Paris, 1918.

barde Llewelyn Sion, du Clamorgan, ces écrits précieux apparaissent comme une compilation bardique galloise, de deuxième ou troisième main ; ils portent la marque de certains soucis chrétiens, et la plus grande partie semble provenir de bardes postérieurs à l'époque gauloise, donc déjà influencés par le Christianisme, comme Einion le prêtre. Quoi qu'il en soit, et que cette tentative de christianisation des triades provienne des bardes chrétiens de basse époque bretons, irlandais et gallois, ou de l'Église catholique elle-même, suivant son habituelle tactique à l'époque, le vénérable texte celtique porte assez mal son vêtement chrétien. Et par cela même il nous restitue en grande partie la pensée druidique authentique.

Il serait d'ailleurs puéril de se représenter le druidisme comme une doctrine figée, établie et proclamée une fois pour toutes au début des âges. Toute philosophie, toute religion évolue, même celles qui ont le plus de préférence à l'immutabilité, et cette évolution est nécessaire. Mais, ainsi que chez les Doriens, les plus nordiques des Grecs, ainsi que chez les Pythagoriciens, ainsi que chez les Romains de Numa, l'écriture, pendant toute la haute époque du druidisme, fut sévèrement prohibée (1). La tradition, entièrement orale, était confiée à la mémoire. Ainsi, comme l'écrit si justement Georges Dumézil : « la forme de tradition sacrée orale équivaut, elle aussi, à une transmigration ; à chaque génération, le savoir se réincarne. » N'étant pas figée dans l'écriture, la science est perpétuellement renaissante.

ESPRIT DU DRUIDISME. L'HOMME DANS LE COSMOS.

Ce n'est donc qu'à l'époque moyenne du druidisme, le bardisme breton insulaire, que la pensée druidique adopte l'écriture, inconnue du druidisme ancien. Et c'est l'idée de transmigration, de réincarnation, de renaissance, qui apparaît effectivement comme la base essentielle, immuable, de l'enseignement des druides. Elle a farouchement résisté, dans les triades, à tout essai de christianisation ou d'amenuisement. Et c'est elle qui paraît la clef du système.

Remarquons dès l'abord qu'outre en pays celtique, cette doctrine apparaît en toute son ampleur dans le brahmanisme indien. Si l'on rapproche de ce fait la similitude des « genres littéraires », légendes, récits, épopées, à fonds fixé, mais que chaque récitant modifiait et enjolivait à sa manière, que sont les textes celtiques et les textes indous, il apparaît bien que druides

(1) G. Dumézil. La Tradition Druidique et l'Écriture. *Revue de l'Histoire des Religions*. Paris, sept.-déc. 1940.

et brahmanes (1) proviennent directement, à l'extrême Ouest et à l'extrême Est, du même Ordre sacerdotal, typique de l'époque indo-européenne.

Ces faits nous permettent donc de considérer la doctrine de la transmigration des âmes, formellement attestée par les triades druidiques, comme appartenant au plus ancien fonds aryen, et par conséquent autochtone en pays celtiques.

Il n'est pas de notre dessein de donner ici un exposé détaillé de la pensée druidique, mais seulement de mettre l'accent sur certaines de ses particularités essentielles. Ainsi, la transmigration, bien affirmée par tous les textes bardiques, semble ne pas se concevoir comme un progression obligatoire et perpétuelle. Certes, nombreuses sont les triades qui, face à l'affirmation chrétienne de la Mort unique, proclament le vieux concept indo-européen de la réincarnation : les âmes, d'après les druides, transmigrent d'*Announ*, cercle de la « profondeur obscure », de la vie matérielle infime, réduite au pur monde physique ou minéral, en *Abred*, le « monde de la nécessité », cercle de la Vie, végétale, animale ou humaine, et de là en *Gwenved*, le cercle de l'Amour et de la plénitude.

Mais cette longue évolution ne se produit pas sans l'épreuve de vies successives. L'ignorance, l'égoïsme, la méchanceté obligent l'homme à retourner dans le dur cercle de l'humanité terrestre jusqu'à ce que son perfectionnement soit suffisamment accompli pour qu'il gagne le Monde blanc, *Gwenved*, où sont « trois biens suprêmes, résultant du renouvellement de la condition humaine : la Connaissance, la Beauté, le Repos » (triade 40). La triade 25 est particulièrement explicite à cet égard :

- « De trois choses la nécessité d'Abred tombe sur l'homme :
- « De l'indifférence contre la Science,
- « Du détachement du Bien,
- « De l'attachement au Mal ; il tombe par là jusqu'à ses semblables en

Abred, et retourne de nouveau comme il était primitivement. »

De même la triade 15 :

- « Trois sortes de nécessités dans Abred :
- « Le moindre de toute vie et de là le commencement,
- « La substance de chaque chose et de là la croissance, laquelle ne peut s'opérer dans un état autre,
- « La formation de chaque chose de la mort, et de là la débilité de la vie. »

Ces tercets profonds affirment donc absolument la pluralité des vies,

(1) G. Dumézil, *Op. cit.*

pensée très anciennement aryenne, et qui se retrouve dans les philosophies bouddhiques et brahmaniques. Mais il est plus. Les druides ne croyaient pas que l'homme fut parvenu à l'état d'humanité sans être passé par toutes les formes de vie, même les plus obscures; l'origine de l'homme est dans Announ. « Qu'étais-tu, demande le *Second Examen* de Sion Cent, barde du XIV^e siècle, avant de devenir homme dans le cercle de la Transmigration (Abred)? — J'ai été, répond le disciple, dans l'abîme (Announ) le moindre possible qui fut capable de vie et le plus près possible de l'entière mort, et j'ai passé dans toute forme et par toute forme capable de corps et de vie, jusqu'à l'état d'homme, à travers le cercle de la Transmigration. — Par combien de formes as-tu passé, et que t'est-il advenu? — Par toute forme capable de vie, dans l'eau, sur la terre et dans l'air. » Comment, devant cette vision grandiose de la vie progressant à travers des organismes sans cesse plus complexes et plus parfaits, ne pas songer aux théories actuelles du transformatisme, en ce qu'elles ont de plus indiscuté?

Un autre aspect, et bien particulier, de la pensée druidique est l'importance qu'elle paraît accorder à la possibilité du « retour en arrière » dans la transmigration des âmes. Sous l'obscurité, parfois voulue, des textes, colligés, ne l'oublions pas, en plein moyen âge chrétien, l'on sent poindre une théorie fort ancienne, et qui n'a guère subsisté, dans tout le monde aryen, que dans certains aspects de l'Indouïsme. Les druides, semble-t-il nettement, pensaient que l'âme, une fois parvenue à travers ses incarnations végétales et animales à la dignité d'homme, pouvait rétrograder. La triade 26 est traduite par Le Fustec et Berthou, ainsi : « Par trois choses l'on tombe en *Abred*, nécessairement, bien que par ailleurs l'on soit attaché à ce qui est bon : par l'orgueil, le long d'Announ, par la fausseté, le long de *Gobren*, par la cruauté, le long de *Kenmil*, et l'on retourne de nouveau à l'humanité comme auparavant (1). » Le Fustec et Berthou interprètent *Kenmil* en *Cydfil*, zone d'épanouissement de la personnalité. Par contre Pictet traduit la même phrase de la triade 26 de la façon suivante : « Par l'orgueil il tombe jusque dans Announ, par la fausseté, jusqu'au point de démérite équivalent, et par le manque de charité, jusqu'au degré correspondant d'animalité (littéralement, jusqu'à l'animal semblable). De là il transmigre de nouveau vers l'humanité comme auparavant (2). » D'autre part, dans le *Second Examen* il est dit : « L'homme qui ne s'attache point ainsi à ce qui est divin retombe dans la transmigration jusqu'à une forme qui lui ressemble,

et à une espèce d'existence de même état moral que lui, et de là, il transmigrera peu à peu à la condition d'homme comme auparavant. » La comparaison des textes est donc formelle, et il semble bien que le druidisme ait nettement perçu le redoutable châtement de l'indignité humaine : le retour à l'animalité, au cours de la succession des vies.

Une autre vue originale du druidisme est celle du *Gwenved*. Les bardes chrétiens du moyen âge l'ont, extérieurement du moins, plus ou moins assimilé au paradis chrétien. *Gwenved*, le monde blanc, où se termine l'évolution humaine après le cycle des vies dans le cercle de la nécessité et de la mort, est doublé par la zone du *Keugant*, l'abîme, l'infini, le cercle où le temps n'existe plus. Or la triade 30 parle des « renouvellements nécessaires de l'homme dans le cercle du *Gwenved*, du fait qu'il ne peut supporter l'éternité de *Keugant*... » et la triade 36 fonde la science sur « l'achèvement de la traversée de chaque état de vie, le souvenir de la traversée de chaque état de vie et de ses événements, le pouvoir de traverser chaque état de vie à volonté pour expérience et jugement, et cela se trouve au cercle de *Gwenved* ». A la lumière de ces triades, le *Gwenved* celtique apparaît donc comme très différent du paradis statique des catholiques. Loin d'être un lieu d'éternité, — « Dieu seul, disent les triades, peut traverser le *Keugant* », — le monde blanc des druides, dernière étape de l'humanité dans son évolution vers la science et le bien, est un lieu de renouvellement lui aussi, mais de renouvellement volontaire. L'homme, parvenu au *Gwenved*, peut, de son propre chef, recommencer la série des transmigrations pour y acquérir de nouvelles expériences. Ainsi qu'en art, l'œuvre n'est jamais achevée, la cathédrale reste incomplète. La vie, comme le dit la sagesse germanique, est *Werden*, un perpétuel Devenir.

De plus cette faculté donnée aux hommes évolués du *Gwenved* de recendrer dans les vies inférieures pour y augmenter leur savoir, marque la différence totale existant entre la béatitude du paradis chrétien, faite d'adoration, et celle du monde blanc celtique, faite de science. Enfin le *Gwenved*, lieu d'immortalité, destiné aux créatures arrivées à l'état de félicité, où elles ne sont plus sujettes au mal et à la mort, mais où elles continuent à vivre dans le temps, ne peut être confondu avec *Keugant*, lieu d'éternité, que Dieu seul peut connaître. En cela le druidisme s'oppose non seulement au Christianisme et au Bouddhisme, mais également au Brahmanisme, pour lequel la fin dernière de l'évolution et de la transmigration humaines est la fusion en *Brahma*. Enfin, dans le concept druidique de l'univers, une place toute particulière doit être réservée à la cosmogonie. Voici, d'après la traduction de Pictet,

(1) Le Fustec et Berthou. *Triades des Bardes de l'Île de Bretagne*. Paris, 1906.

(2) Henri Martin. *Études d'Archéologie Celtique*. Paris, Librairie Académique Didier et C^{ie}.

la Genèse, telle que la concevaient les bardes du moyen âge : « Avant que Dieu eût prononcé son nom (O. I. V.), le Keugant, la Circonférence vide, n'était pas absolument vide, et contenait une multitude de particules de lumière et Dieu était dans chacune de ces particules, comme dans le tout... Et Dieu fit pleuvoir ces substances vivantes dans l'abîme, que remplissaient les éléments des ténèbres premières, les substances passives et mortes, et c'est de l'union des substances vivantes et lumineuses avec les substances ténébreuses et mortes que sont nés tous les êtres. »

Or, un savant moderne, Perrier, écrit dans un ouvrage de vulgarisation, destiné au public cultivé (1), cet énoncé des théories actuelles concernant l'origine des mondes : « Nous entrevoyons qu'un grand nombre des éléments susceptibles de devenir de la matière ont pu se rassembler dans certaines régions de l'espace et y former une sorte de filet tendu sur le passage des particules infiniment petites que la force répulsive des astres déjà existants projette incessamment dans l'espace... Ces fines particules s'arrêteraient à la surface du réseau où leur tension irait croissante, et finiraient par lancer au travers de toute l'étendue de celui-ci des décharges électriques qui l'illumineraient... Ce serait l'origine première des nébuleuses. »

Les druides avaient appelé *Manred* (où le mot Rhed exprime la course) les corpuscules lumineux dont la chute et la jonction firent l'univers. Après Leibniz et ses monades, la science la plus actuelle rejoint, dans son explication du Cosmos, la plus ancienne pensée celtique.

Les hommes du Nord-Ouest n'avaient rien à apprendre, vraiment, auprès des sombres illuminés de Palestine ou de Syrie.

ESPRIT DU DRUIDISME. L'HOMME ET LE DEVOIR.

Le Christianisme fait de l'homme une créature originellement déchue, sans que d'ailleurs, depuis saint Augustin, il puisse honnêtement définir les raisons de cette déchéance, et l'étrange attitude d'un demiurge créant des êtres pour les condamner au malheur éternel. Le Breton Pélage, en fils réel du druidisme, fut brisé par Rome pour s'être opposé à une pareille théorie, et avoir réclamé pour l'homme la dignité du libre arbitre, ainsi que son mérite ou son démérite d'après ses seules actions. La pensée augustinienne qui, depuis dix siècles, a triomphé dans l'Église, est que (Augustin, *De la Correction*, 35) : « La grâce divine mène la volonté d'une manière

(1) Edmond Perrier, *La Terre avant l'Histoire*. Paris, La Renaissance du Livre, 1921.

infaillible et irrésistible. » Pour le Christianisme, en un mot, l'homme, né réprouvé du seul fait qu'il est membre de l'espèce humaine, serait destiné, par l'abjection même de sa naissance, à un tourment éternel après sa mort, si Dieu ne s'était incompréhensiblement soumis lui-même à la mort sous la forme de son propre fils, et si le même Dieu n'envoyait la grâce, le pardon préventif, à ceux qu'il lui plaît de favoriser de ce bienfait.

En résumé, le Christianisme augustinien, et particulièrement le catholicisme, ainsi que certains calvinistes, bronchant devant le redoutable problème du malheur et de la liberté humaines, conclut plus ou moins formellement par la prédestination, et par l'idée de « don gratuit », accordé selon sa fantaisie par une divinité distributrice de salut. Comme un satrape oriental, le dieu chrétien, — également dieu juif, — accorde ou refuse à son gré au malheureux hominien les grâces qui lui permettront d'échapper aux souffrances éternelles. L'homme, malgré le dérisoire libre arbitre que lui définit la religion, est un jouet aux mains de Jéhovah. Sa faute, sa chute, lui resteront imputables. Son essor, au contraire, sa progression, seront attribués à la grâce de Dieu.

Devant Dieu, l'homme chrétien est un esclave.

Par contre, que dit la vieille philosophie celtique?

Elle affirme, magnifiquement, que l'homme a non seulement le devoir, mais le *pouvoir*, par sa nature même, de choisir. Elle dit que l'essentiel de l'œuvre humaine est justement fait de cette discrimination : « Trois privilèges de l'état d'humanité :

« L'équilibre du mal et du bien, et de là la comparaison,

« La liberté du choix et de là le jugement et la préférence,

« Le commencement de puissance qui dérive du jugement et du choix; ils sont nécessaires avant d'accomplir quoi que ce soit » (triade XXIX).

L'homme celtique agit donc librement. Il détermine ses actes et son sort, qui en découle, tant dans le monde matériel que dans le monde spirituel, après réflexion et suivant sa dilection personnelle. Il n'attend d'aucun Dieu ni inspiration, ni anathème préconçus. En *Abred*, cercle de la nécessité, il sait que la première nécessité est celle de l'action, et que toute action entraîne en elle-même responsabilité.

Nulla pensée n'est plus virile. Mais, à l'énergie dans l'œuvre, à la liberté dans la détermination, une condition supérieure apparaît nécessaire : le savoir. Sans la science, dans le sens exact et profond du terme, tout effort, s'il n'est pas vain, est au moins mal dirigé. Et le druidisme le sait.

Les triades sont pleines de la haute place donnée à la Connaissance. En

Gwened, nous l'avons vu, c'est elle qui constituera le bien suprême; la triade 32 veut même qu'en le « monde blanc », cette science soit faite du souvenir absolu; et l'admirable triade 28 proclame, ajoutant au savoir l'action :

« Trois victoires sur le mal et l'esprit mauvais :
« Science, amour, pouvoir. »

Pensée virile, avons-nous dit. Elle l'est en effet, car l'esprit de miséricorde, s'il n'y est pas étranger, y cède cependant le pas, à l'inverse du Christianisme, au sentiment de la grandeur et de la responsabilité humaines. L'homme est libre et responsable. Mais il ne l'est qu'en tant qu'homme, être placé entre l'animal et les dieux. Son devoir est avant tout d'acquiescer la Connaissance, puis, ensuite, de s'attacher au bien, le bien étant d'ailleurs, à juste titre, considéré comme le corollaire, dans l'âme humaine, du savoir.

Mais cet homme libre, qui n'a, dans son évolution personnelle, dans son dur travail sur lui-même, rien à attendre des grâces dispensées par une Providence fantasque, a le devoir impérieux de connaître, pour pouvoir juger, et, après avoir jugé, d'agir, avec énergie. D'où l'importance considérable donnée à l'action par les triades, et l'admirable tercet, non colligé aux textes gallois, que nous a conservé Diogène de Laërte :

« Honorer les Dieux, ne point commettre d'injustice, et cultiver en soi les vertus viriles (1). »

Telle est cette mâle philosophie druidique, par laquelle nous avons le grave sentiment de toucher, au delà du Christianisme, à la pensée la plus ancienne de notre race et de notre sang. Une dernière triade cependant, en spiruelle, semblent se retrouver eux-mêmes, nous paraît nécessaire à citer :

« Trois dons de Dieu à tout vivant :

« La plénitude de sa race,

« La conscience de son humanité,

« Le dégagement de son génie primitif par rapport à tout autre; et par là chacun diffère des autres » (tr. XXXIV).

Positivistes et chrétiens marchaient sur les chemins de l'absolu, avons-nous dit. « Il n'y a ni Juif, ni Grec », proclamait saint Paul. Sous le chêne, l'if et le bouleau, nos maîtres et nos pères savaient qu'à chaque homme appartient, outre son humanité, bien commun, l'héritage physique et moral, infiniment divers, dû à ses ancêtres. Ils connaissaient le « génie primitif » qu'un métissage inconsidéré pouvait faire perdre. Ils affirmaient le bien qu'est ce « don de Dieu », la « plénitude de la race ».

(1) Cité par Y. Le Febvre. *Op. cit.*

En ces heures, il ne nous déplait pas que ces choses aient été écrites, voilà six à sept cents ans, chez des hommes de sang breton.

Ainsi le druidisme, héritage commun à tous les Celtes, Gaëls d'Écosse et d'Irlande, Bretons de Galles, du Cornwall et d'Armorique, Gaulois aussi, autant qu'il en subsiste, apporte à l'humanité d'aujourd'hui une philosophie particulièrement actuelle. Donnant à l'homme sa place exacte dans l'univers, il lui crée un devoir essentiel : le perfectionnement individuel, pour échapper à la suite des réincarnations, ou pis, de la rétrogradation vers l'animalité. Affirmant la liberté humaine, il la définit essentiellement comme une liberté de choisir, ce choix amenant par nature à la recherche du vrai. Toute recherche apportant la connaissance, l'homme qui possède le savoir, ou qui cherche à le posséder, s'élève dans la rude voie de l'évolution des êtres; chaque acquisition de science, chaque effort vers le bien arrache l'homme à la nécessité de se réincarner, de revenir en Abred, recommencer une nouvelle expérience forcée.

« Le détachement du bien, et l'indifférence contre la science, dit la triade 25, font tomber sur l'homme la nécessité d'Abred. »

Ainsi, non seulement l'homme « de bonne volonté », mais aussi et surtout l'homme « qui veut savoir » est le plus libre; son bon vouloir et sa connaissance, seuls, le font, en pleine indépendance et responsabilité, progresser vers le monde où il sera libre de reprendre ou non l'expérience humaine. Nulle victime expiatoire, dieu ou fils de dieu, ne s'interpose entre lui et son devoir, entre lui et son devenir. Au sein de la nature, pleinement conscient de sa place dans la hiérarchie des êtres, le druide ne plie pas les genoux, n'implore pas. Portant ses œuvres, il est debout devant les Dieux.

MONDE NOUVEAU.

Devant nous, l'Europe, pensée millénaire, se refait. Elle se refait, cette fois, non plus aux bords de la vieille Méditerranée, mais autour des peuples du Nord. Le grand espoir médiéval se réalise devant nous, ainsi que l'avaient conçu les patients artistes qui, malgré le séparatisme du royaume français par rapport au Saint Empire Romain de nation germanique, — (l'Europe d'alors), — exprimaient, par l'admirable synthèse des cathédrales, leur rêve d'un « monde blanc » enfin uni.

Ce monde neuf devra donc beaucoup, par le peuple qui le construit et par son chef, à l'esprit nordique. A nouveau, la dure et sensible pensée de ceux

que les Gréco-Romains appelaient les « Barbares » va rayonner, balayant les académismes désuets, les cartésianismes affectés, les insuffisants positivismes. Nous savons maintenant qu'au soleil méridional, l'homme peut juger et connaître. Mais nous avons marché vers l'Ouest mystérieux, où est Avallon, l'île des Morts, et vers le Septentrion aussi, où nous avons retrouvé l'imagination et le cœur.

Aussi, nous voulons croire. Mais nous voulons croire en hommes, et en hommes de notre race, de nos peuples, de notre sol. Les vieilles divinités asiatiques héritées d'un empire en décomposition s'écroulent devant nous, et déjà, derrière elles, la main mystérieuse du Destin tend le linceul pourpre que Renan prête aux Dieux morts. Deux millénaires de judaïsation se terminent (1).

Jean, Anne, Joseph, noms partout répétés en la géographie européenne, voire celtique. Noms juifs. Noms étrangers. Noms moins vénérables à coup sûr, en nos pays, que celui de la « colline de Lug », la ville de Lyon. Noms de conquête, de basse époque, de confusion; noms de crainte, d'anéantissement devant un Dieu inconnaissable et incompréhensible, noms fatidiques, jalonnant la pénétration triomphante de l'Occident par l'Orient.

Noms morts pour nous. Le marteau de Thor, — le marteau du Sukellos celtique, — est levé. Nous avons retrouvé notre voie.

D'autres y ont pensé, avant nous. Vers 1400, les bardes gallois de la chaire de Clamorgan, qui rédigèrent le catéchisme secret de Sion Cent dont nous avons parlé, avaient, au delà de la littérature pure, espéré quelque renaissance druidique. Au siècle dernier le Gallois Ewans Davies, barde Myfyr Morganwg, alla jusqu'à construire un sanctuaire, vers 1880, à Pontypridd, près du Logan. Après eux, nous reprenons le flambeau.

Et il n'est, — avec nous ou sans nous, — pas près de s'éteindre. Le grand Marzin, le Merlin des chansons françaises, s'est endormi, voilà mille ans, au Val-sans-retour, en Brocéliande, et Viviane, la glèbe celtique alors vaincue, a creusé sa tombe, pour l'y ensevelir avec sa harpe.

Mais le fils de la nonne et du druide, Merlin, doit un jour sortir de la terre profonde. Il doit surgir, tenant le livre, qui est la sagesse, — l'épée, qui est la force, — et la harpe, qui est la beauté, — pour revivre avec son peuple, sa nation, sa race.

Et nous savons que Merlin, le grand Marzin celtique, renaîtra.

ARTONOVIOS.

(1) Consulter : Les Juifs, revue *Crapouillot*. Paris, sept. 1936.



SENA

Salud d'it O Sena!
Nevedenn goz ankounac'haet
War hent teñval ar re dremenet
E kuz-heol Keltia.

Salud d'it enezenn c'houez!
An drouizezed o sae du,
Gwarderezed au tan hud
A lide an nozvez.

Salud d'it O! merzerez c'hlan,
Rouanez diskaret an deñvaljennou,
Dilezet noaz ha grisia gant ar riou
Dindan eul latar a c'hañv.

Diouz da aodou peurzigenvéz
Lir-e-vleo-glas a dec'h pennfollet
Rak en deus klevet 'us d'az korf bloñset
Koagal ar brini du, debrerien da ene

Hag er vag-noz, hep da dan d'he sturia,
An anaon paour enkrezet a leñv
Ha Korridwen hec'h unan-penn en neñv
A guz da ouela.

VEROESTRUMNIS.

TEIR STAD AR VUHEZ

ANNOUN

Na flour em fronellou
C'houez doueel ar Vuhez!
Met na kriz bremañ d'in
Teñvalded an Derou!
O! Na yen d'am ene
Noz c'houero an Announ!
Na du, distro ha doun
Strad dic'hlann ar c'houndoun
Bro direiz an Netra.

O! ya! nag enkreuz
A us d'am penn nec'het
Neñv ec'hon distered
Ar c'helc'h kenta.

Lec'h spontus, lec'h euzus
Difurm ha digenvez
Kavell yen eus pep tra

O! Gwydion Meur, va zad
Na c'houek e vezo d'in
Endevout war ar bed
Va zamm buhez!

ABRED

Pe sonenn am luskell?
Petra 'drell va lagad?
Nag a c'houez, nag a liou!
Nag a gened ivez
Er vleuniou!

Flour 'vez kan an evned
Er c'hoadou.
Na garo koulskoude
Hent glas-gwer ar vuhez!

Met nag a levezet!
Ha nag a c'hoanag kez...
— Nag a c'houzañv ivez!

O Krouer peurbadus
Nag iskis da oberiou!
A! Perak an danvez
Tro-war-dro d'am ene?
Perak d'in ar c'horf-mañ
Barrek d'he c'holl?

A! Pegen arvarus
An tremen en Abred!

GWENVED

Nag a beoc'h em c'hreiz!
Ha kuit a holl c'hlac'har
Ha kuit a c'houervoni.

Dieub ha skañv bremañ
Eo va ene gwalc'het,
Laouen dreist ha leun-holl
A veizadurez.

O! Na c'houek er Gwenved
Ar Vuhez diziouez!
Na mat ar Garantez
'Barz ar c'helc'h diweza!

O Krouer dianav!
Mamenn c'hlan ar Beza,
Bez meulet
'barz da grouidigez!

O barzed glas Keltia!
Kanit en azeulva
Ren ar Speredelez
En amzer 'zo merket
Trec'h bras ar Wirionez.

VEROESTRUMNIS.

NÉCROLOGIE

LE BARDE VEROESTRUMNIS (FRANCIS BAYER DU KERN)

Il nous souvient maintenant, avec une émotion profonde, de cette rencontre à Brocéliande, qui, le jour de Beltan (1), nous avait réunis, Neven Lewarc'h, Veroestrurnis et moi, pour la dernière fois, avant que la plus inexpiable des guerres ne fût déclenchée par les serviteurs de Mammon, nos maîtres. Sur la voie du retour, avant de nous séparer, la vieille forêt sacrée apparaissait, chevelue et montueuse, assombrie par endroits sous les nuages d'un orage imminent, et le sourd frissonnement des arbres, dans le vent qui se levait, était comme un long soupir d'inquiétude. Nous restâmes silencieux un moment, tant la voix grandissante de la forêt nous semblait exprimer notre propre crainte. Puis, nous nous séparâmes. Nous ne devions plus nous revoir tous les trois au complet.

Le comte Francis Bayer du Kern était né à Laval, d'une très ancienne famille cornouaillaise, originaire d'Ecosse, le 8 juillet 1912. Après de solides études, il avait songé, comme nombre de jeunes Bretons, à embrasser l'état ecclésiastique catholique romain, voire à entrer dans un ordre où semblait, croyait-il alors, l'appeler son double désir de savoir et de dévouement. L'étude de la théologie catholique lui fit renoncer à ce projet, et il commença dès lors de consacrer ses efforts à la connaissance du breton, voire du celtique ancien, en même temps qu'il approfondissait vigoureusement ses données d'histoire religieuse et la philosophie rosicrucienne.

Ne pouvant rester indifférent au grand mouvement qui, des années 1932 à la guerre de 1940, entraînait la jeunesse bretonne vers une lutte de plus en plus décidée pour la reconnaissance de ses droits culturels et nationaux, il apporta à divers groupements bretons le concours de son esprit volontaire et hardi. Au moment où le gouvernement de Paris croyait pouvoir étouffer toute revendication bretonne par des promesses de terreur policière, et où les jeunes Bretons ripostaient par l'action illégale, Bayer du Kern fut inculpé à la suite d'une des manifestations de *Gwenn ha Du*, et connut quatre mois durant la prison, au Mans et à Angers, en attendant un tardif non-lieu. Rendu à la liberté, il devait se rapprocher rapidement des études druidiques, et devenir, sous le nom de *Veroestrurnis*, l'*occidental*, en langue gauloise, un collaborateur de premier plan du *Kad* d'avant-guerre.

(1) Fête du feu de mai.

Bon poète de langue bretonne, il donna à notre bulletin plusieurs poèmes philosophiques d'une haute tenue, et de bonnes études druidiques. Nous avons la douloureuse satisfaction, dans ce numéro, de faire une dernière fois entendre sa voix.

Francis Bayer du Kern, barde Veroestrumnis, membre du Conseil de direction de *Kad*, est parti en effet, en septembre 1939, rejoindre son régiment d'infanterie. Refoulé vers Dunkerque avec son unité, il était embarqué, avec ses camarades, lorsque des fuyards anglais les obligèrent, pour leur enlever leur bateau, à rejoindre la terre. Le lendemain, 2 juin 1940, à Malo-les-Bains, Bayer du Kern était tué, au cours d'un bombardement. Ses camarades ont fait part du dévouement absolu qu'il apporta, jusqu'à la dernière minute, à ses fonctions d'infirmier, tragiques sous les bombes. On n'a pas retrouvé, dans son humble paquetage de soldat, les deux ouvrages qu'il avait emportés avec lui à la bataille : *La science occulte*, de l'anthroposophe Rudolf Steiner, et les *Triades de l'Île de Bretagne*.

Victime de l'impérialisme britannique et de la lâcheté anglaise, notre ami n'est plus. Pis encore, s'il se peut, son fils posthume (Bayer du Kern s'était en effet marié pendant la guerre), de complexion délicate, n'a pu résister, comme tant de petits enfants d'aujourd'hui, aux privations du blocus. Madame Bayer du Kern, veuve de notre ami, trouvera ici toute la part que nous prenons à sa double et immense douleur.

Sous la chênaie, il était un jeune bouleau, harmonieux et droit. L'orage l'a rompu et jeté à terre. Mais ceux qui l'ont connu ne l'oublieront pas, et entendront souvent son murmure sous le vent de Brocéliande.

Adieu donc, cher Veroestrumnis. Une fois encore tu as quitté le dur cercle d'Abréd, où la Nécessité et la Mort sont reines. Plus que jamais vivant, et plus que jamais près de la Connaissance, qui est le Grand Aboutissement druidique, tu as repris le long chemin qui y mène, la Transmigration. Qu'il te soit aisé, ce chemin, pour parvenir, ami et barde, au Monde Blanc, au Gwened, « où il n'y a plus de migration par toute » forme d'existence, sinon en vertu de liberté et de choix en pleine union avec la « Félicité, en vue de nouvelle expérience et de nouvelle recherche de Science », comme l'ont écrit nos sages ancêtres.

ARTONOVIOS. NEVEN-LEWARC'H.



« Neuf petites mains blanches,
 « Neuf korrigans,
 « La laie et ses neuf marçassins, à la porte de leur bauge, grognant et fouissant, fouissant et grognant : « Petit, petit, petit, accourez au pommier; le vieux sanglier « va vous faire la leçon. »

Le druide, maître enseignant, s'identifie donc à la laie, qui nourrit, physiquement et spirituellement, sa progéniture, et cet enseignement a lieu sous un pommier.

Il est impossible de négliger le commentaire que donne de la Villemarqué, qui nous l'a publié, au sujet de cet étrange passage. Le *Liber Landavensis (Vita Dubricii)* écrit, au XII^e siècle, touchant la conversion des Bretons au christianisme : « Un ange apparut en songe à l'apôtre du midi de l'île de Bretagne, et lui tint ce langage : « Partout où tu trouveras une laie couchée avec ses petits, tu bâtiras une église en « l'honneur de la Sainte Trinité. » Et Guillaume de Malmesbury, dans ses *Antiquitates Ecclesiae Glastonbury*, cite formellement la laie et les pommiers comme objet du culte des insulaires bretons païens. « L'endroit, dit-il, où fut bâtie l'église s'appelait l'antique sanctuaire du Pommier. Au milieu, s'élevait un de ces arbres, et au-dessous une laie allaitait ses petits. »

De plus, deux poèmes, authentiques ou apocryphes, attribués à Merlin, donnent encore quelque lumière. Dans la *Pommeraié* et les *Marçassins*, le barde instruit et conseille ces jeunes animaux de la même manière que le vieux sanglier instruits ceux du poème armoricain des *Séries* (1). Enfin, au XIII^e siècle encore, un barde gallois prend encore le nom de *poète des sangliers*.

Si ces données sont loin d'épuiser le contenu de l'énigme, on peut cependant en conclure quelques points. La laie est l'église ou corporation druidique, dont les sanctuaires seront remplacés par les églises de la religion du Christ; elle est également la représentation du maître, druide ou barde, qui initie ses intelligents disciples à la sagesse des secrets de l'univers et aux vérités divines. Le pommier et la laie sont ensemble la désignation concrète et sensible du culte celtique, et marquent ses temples, ses lieux consacrés, comme ses centres d'enseignement et ses séminaires.

Enfin, le sanglier mythique s'offre encore à nous, dans la plus célèbre part de la *Matière de Bretagne*, c'est-à-dire dans le cycle arthurien et les romans de la Table Ronde. Nennius nous parle d'un animal merveilleux, — *porcus troit*, — poursuivi par le roi Arthur dans une chasse fantastique. C'est le *Turch Trwyth* ou porc Troit, chassé par le chien d'Arthur, Cabal (2). Dans cette lutte contre le sanglier et ses sept pourceaux, le combat dure trois jours. Au bout du troisième jour, Arthur engage en personne, nous conte le roman gallois *Kulhwch et Olwen*, la bataille contre le porc sauvage. Elle dure neuf nuits et neuf jours consécutifs. Arthur délègue alors un émissaire pour chercher à s'entretenir avec l'animal, et *Gwrych Ereint*, dont les soies argentées scintillent comme une lumière, éconduit l'ambassadeur : « Apprenez qu'Arthur se bat avec vous pour le peigne, le rasoir et les ciseaux qui se trouvent entre les deux oreilles de *Turch Trwyth*. » — « On n'aura ces bijoux, répond Gwrych,

(1) *Myogryan*, t. I.
 (2) Un amas de pierres, ou Carn, aurait été dressé par Arthur à l'endroit où son chien chassa le porc Trwyth, à Boslit, ou à Carn-caval, dans le Breconshire. Deux rivistes galloises et une commune armoricaine portent le nom de Turch ou Tourch.

qu'avec sa vie. » La poursuite se déroule alors en maints épisodes, jusqu'à ce que soit tué le monstre, et ravis les objets dont il était porteur (1).

Sans prétendre éclairer absolument la valeur symbolique d'un tel récit, il est un des incidents dont il se compose assez facilement explicable, au moins par la mythologie comparée : « Avant qu'on pût enlever le peigne (sur la tête du sanglier), — dit le *Mabinogi* de Kuhlwhch, — les pieds du porc touchèrent terre, et dès lors ni chien, ni homme, ni cheval ne purent le suivre; enfin, on lui enleva le peigne, et on le poussa tout droit à la mer. »

Or la lutte de l'Hercule hellénique contre le redoutable géant Antée, fils de Poséidon et de la Terre, offre à cet égard un thème parallèle : « Le héros s'attaque au monstre, le harcèle et le fatigue. Il s'aperçoit que ses pieds touchent le sein de sa mère, la Terre divine. Il l'étreint alors dans ses bras, l'enlève dans les airs et l'étouffe. Ainsi, remarque M. Cox, la noire nuée d'orage formée des vapeurs de la mer, et qui s'appesantit sur les côtes, ne peut être vaincue que quand celui-ci l'a forcée à s'élever dans les espaces célestes (2). »

Arthur, mythiquement, appelle Hercule (principes solaires combattant le principe opposé) ou Bellérophon transperçant la Chimère : lutte du brillant héros solaire contre le monstre de l'orage. Ainsi pénétrons-nous dans le riche domaine des légendes sacrées de la Grèce et y retrouvons-nous notre animal.

Plutarque (*Vie de Thésée*, XI) écrit : « Quant à la laie Crommyenne, que l'on appelait Phéa, ce n'était point une bête dont on dût faire peu de compte, mais était courageuse et bien malaisée à tuer. Thésée néanmoins l'attendit et la tua en passant chemin... Les autres ont écrit que cette Phéa était une brigande meurtrière et abandonnée de son corps, laquelle détroussait ceux qui passaient auprès du lieu appelé Crommyon, où elle se terrait; elle fut surnommée laie pour ses mœurs déshonorantes et sa méchante vie, pour laquelle finalement elle fut tuée par Thésée. »

Passons sur cet exploit où le mythe semble avoir pris pour base la transposition d'un fait historique. Ailleurs, Strabon nous apprend que la laie Crommyenne avait donné naissance au légendaire sanglier calydonien, qu'Artémis, déesse lunaire, a suscité pour punir Œneus, roi de Pleuron et de Calydon (3), d'avoir omis de lui offrir les prémices de la récolte. Ce sanglier est une bête énorme, armée de redoutables défenses, qui saccage les vignes et les champs, arrachant arbres et moissons. Méléagre, fils d'Œneus, le combat et le tue. A ce récit se rattache une autre version : Atalante, vierge guerrière et chasserresse (allaitée par une ourse), fille de l'Arcadien (grec *Arctos*, ours) Jasos, blesse la première le sanglier qui est achevé ensuite par Méléagre. Enfin, Artémis-Callisto, fille de Lycaon, fut aimée de Zeus et engendra Arcas, père des Arcadiens. Elle est changée en ourse par la jalousie d'Héra ou, tuée par elle, elle prend place au firmament, où elle devient la constellation de la Grande Ourse.

Tous ces mythes lient donc constamment le sanglier à l'ours, sans toutefois que

(1) J. Loth. *Le Mabinogi de Kulhwch et Olwen*, Saint-Brieuc, 1888.
 (2) Decharme. *Mythologie de la Grèce antique*, p. 532.
 (3) Calydon était la capitale de l'Étolie antique, et devait son nom à Calydon, fils d'Aetolus. Un rapprochement est-il possible avec le vieux mot Kâlde (Celttes) et la Calédonie ou Écosse?

l'on puisse se flatter de définir leur corrélation. Le nom d'Arthur est également idéographique de l'ours (*arcios*, en grec; *artios*, en celtique; *arcturus*, en latin).

Abordons maintenant le troisième des travaux d'Héraclès : il tue le sanglier d'Erymanthe. Voici le commentaire fort pertinent qu'en donne Decharme (1) et qui fournira des points de contact certains avec la chasse d'Arthur dans les *Mabinogion* :

« Là, certains éléments, les eaux, se mêlent, dans une proportion difficile à déterminer, à l'héritage antique des fables traditionnelles. Il n'est pas impossible sans doute que les anciennes populations de l'Arcadie aient désigné par l'image du sanglier la rivière même d'Erymanthe. En hiver, et au commencement du printemps, cette rivière est un torrent furieux qui, grossi par les neiges des hautes montagnes où il a sa source, se déchaîne dans l'étroite vallée de Psophis, qu'il inonde et ravage, avant de se jeter dans l'Alphée. Héraclès, qui poursuit la bête, qui la précipite dans un ravin rempli de neige, où il finit par se rendre maître d'elle et à l'enfermer dans un filet pour la rapporter vivante à Mycènes, serait alors le soleil d'été, qui, en desséchant les eaux, enchaîne la fureur des torrents. Mais cette fable doit avoir une portée générale, si l'on considère la signification du sanglier dans d'autres mythologies que celle de la Grèce.

« Dans le Rig-Véda, Rudra, père des Vents, est invoqué comme un sanglier céleste. Les traits de la foudre s'échappent du nuage orageux sous la forme d'un sanglier aux dents de fer, monstre qui est vaincu par Indra.

« Dans la *Mythologie du Nord*, Wodan, dieu de l'orage, a un sanglier à ses côtés. Dans l'*Edda*, le char de Freyr est conduit par le même animal, personnification du vent tempétueux qui accompagne l'orage céleste, en même temps que, sur terre, il ravage tout dans sa course violente. Les croyances populaires des Grecs avaient conservé le souvenir de cette signification mythique du sanglier. Pour le voyageur et le navigateur, le sanglier était, disait-on, signe de pluie et de tempête; il était également de funeste présage pour le laboureur. Il semble donc raisonnable d'admettre que le sanglier d'Erymanthe enchaîné par Héraclès, comme le sanglier de Calydon, tué par Méléagre, était à l'ORIGINE le monstre de l'orage vaincu par le dieu solaire (2). »

Il nous reste, pour épuiser la série des sangliers offerts par la mythologie grecque, à envisager le thème d'Adonis (Dionysos, printemps, bélier, agneau).

Adonis — le seigneur, — amant d'Aphrodite, est la divinité du riant printemps et de l'été, de la terre lumineuse et féconde, couverte de végétation et fructifiante. Il succombe sous les coups d'un sanglier (qu'Athénée de Naucratis affirme être blanc) (3) et en lequel on reconnaît le monstre des saisons inclementes et hivernales. Mais Adonis ressuscitera vivant de la mort et sa délivrance du tombeau sera, dans le culte, l'objet de fêtes nombreuses. Soit dit en passant, la parfaite correspondance

(1) *Op. cit.*, p. 520.

(2) Cette explication des mythes est dite *météorologique*. Elle présente son intérêt, à un stade très primitif de la science des symboles sans avoir d'ailleurs une portée générale ou bien profonde. Elle pouvait être la première donnée aux poètes, ou en début d'imitation. Mais, tout symbole étant susceptible d'interprétations diverses, quoique parallèles, chacune à son niveau, l'explication météorologique des mythes ne saurait par cela même, être considérée comme une clé universelle et définitive, encore moins être systématisée.

(3) Cette couleur attribuée au sanglier sacré prête à des réflexions curieuses. René Guénon (*Revue des études traditionnelles*, 1936, n° 200-201, p. 203) écrit que, dans le Véda, « tout le cycle des manifestations de notre monde est désigné comme le « cycle du sanglier blanc ». On sait le rôle qu'en autre psychisme, l'épéphant, lorsqu'il est de couleur blanche, joue dans les mythes extrême orientaux. Le rapprochement vaut la peine d'être noté.

de ce mythe syrien avec la mort et la résurrection de Jésus-Agneau s'impose avec évidence (1).

A l'autre extrémité du monde aryen, les religions de l'Inde offrent un admirable parallélisme avec les religions occidentales, en tous points aussi fructueux que celui des langues du même groupe. Or la mythologie indoue n'ignore pas le sanglier.

Le troisième avatar, ou réincarnation, de Vichnou est le *varaha-Avatara*. Cette transformation en sanglier (*varaha* en sanscrit) tend à renflouer la terre submergée par le déluge et que les démons retenaient prisonnière. « Traversant le ciel, secouant sa crinière hérissée de poils aigus, foulant les nuages sous ses pieds, découvrant ses blanches défenses, l'œil enflammé, ... Vichnou-sanglier s'enfonce dans les flots, avec l'odorat la trace de la terre gigante au milieu des eaux », abat un géant qui s'oppose à sa route. De ses boutons géants, le Dieu-sanglier arrache la terre et la maintient au-dessus des flots, et dès lors, Brahma ne fut plus en peine de rechercher comment il la rendrait capable de supporter le poids des êtres qu'il s'appretait à créer (2). Le *Mahavarata*, chant de Vana Parva, célèbre le sanglier *Varaha* qui « de son admirable et lumineux butoir, soulève la terre à 100 yodjanas ».

Nous avons vu plus haut que le sanglier, compagnon d'Odin-Wotan, joue un grand rôle dans la mythologie germanique, proche parente de la nôtre. Chez les Germains, le dieu Freir ou Freir est assimilé au sanglier (3), et sa parèdre Freya, la terre-mère, était symbolisée par une truie. En effet, un des noms de cette déesse éta't Syr, la truie (4). Les mythologues s'accordent à reconnaître au sanglier, chez les Nordiques, le caractère d'animal de la fécondité, ce qui paraît indiscutable.

Enfin, nous avons également vu la masse de l'ours mythique surgir en corrélation avec le sanglier. Sans pouvoir encore définir ce rapport, nous le constatons. En tout cas, l'un et l'autre des deux animaux occupent la constellation du Nord, aujourd'hui connue sous le nom de Chariot ou Grande Ourse, ainsi qu'on peut le voir sur de vieilles gravures. Dans le *Tableau du Ciel Astrologique des Anciens* qui se trouve placé in fine d'une édition des *Ruines de Volney* (5), le sanglier apparaît en corps, très finement dessiné, avec les mots : « Ourse, Sanglier, Ane, Typhon. » Il est l'hiver.

« De leur côté, les Syriens de l'antiquité appelaient la Grande Ourse *Porcum ferreum*. C'est le pourceau qui accompagne Typhon dans l'histoire d'Osiris. C'est celui qui tue Adonis; c'est le sanglier d'Erymanthe, etc. Et Kirker (6), nous donnant la sphère céleste des orientaux, dit qu'ils mettent le sanglier dans les constellations à la place de la Grande Ourse », écrit Dupuis (7).

(1) A. Weigall. *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, p. 103. Un rapprochement curieux s'établit par ailleurs. « Le sanglier meurtrier, dit Dupuis (*Origine des Cultes*, IV, p. 222), était Mars lui-même, son rival, amant de Vénus, qui avait pris cette forme (*Jul. Firm. Prof. Belg.*, p. 21 et 22). La Déesse déposa le corps de son amant sur un lit de lausus. » Or, Tertullien (*De Spectantibus*) prétend que « le corps de Jésus fut enlevé par le jardinier du Sépulcre, de peur que les visiteurs ne vissent marcher sur ses lausus ». Les mythes Adonis-Jésus présentent donc, même dans le détail, un singulier parallélisme.

(2) *Mythologie asiatique*, p. 107.

(3) *Mythologie asiatique*, p. 107.

(4) *Mythologie asiatique*, p. 107.

(5) *Mythologie asiatique*, p. 107.

(6) Kirker. *Châpitre*, t. 2, Paris, p. 201.

(7) Dupuis. *Origine de tous les cultes*, t. VI, p. 204.

L'on peut, dans les ténèbres de cette vieille mythologie, tenter cependant de conjecturer et essayer de découvrir la raison et le sens de cette substitution de l'ourse au sanglier, animaux liés symboliquement l'un à l'autre, conjoints et opposés à la fois. R. Guénon (1) fournit une explication hardie, mais séduisante, du problème : « On a pu noter... l'union des deux symbolismes « polaire » et « solaire », mais en ce qui concerne proprement le sanglier, c'est l'aspect « polaire » qui importe surtout. Et cela résulte d'ailleurs du fait que le sanglier représentait anciennement la constellation qui, plus tard, est devenue la Grande Ourse. Il y a, dans cette substitution de noms, une des marques de ce que les Celtes symbolisaient précisément par la lutte du sanglier et de l'ours, c'est-à-dire la révolte des représentants du pouvoir temporel contre la suprématie de l'autorité spirituelle... »

Ainsi, pour Guénon, le dualisme sanglier-ourse désigne la lutte entre les deux puissances, spirituelle et temporelle. « Il convient, dit l'auteur, d'ajouter que les deux symboles du sanglier et de l'ours n'apparaissent pas toujours forcément comme étant en opposition ou en lutte, mais que, dans certains cas, ils peuvent aussi représenter l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel, ou les deux castes des Druides et des Chevaliers dans leurs rapports normaux et harmoniques, comme on le voit notamment par la légende de Merlin et d'Arthur. »

(1) *Op. cit.*

KORNOVIOS. ARTONOVIOS.

(A suivre).

TRIBUNE LIBRE

THÉOLOGIE ET RACISME : DIEU LE PÈRE EST-IL CHRÉTIEN ?

Nous publions sous ce titre un remarquable essai, écrit un peu avant la guerre. Il exprime le point de vue, assez répandu en Bretagne, d'un chrétien cherchant à concilier sa foi chrétienne avec son idéal celtique.

Nous sommes extrêmement heureux de présenter cette belle étude. *Nemeton* en effet, revue de recherches métaphysiques, philosophiques et symboliques d'esprit celtique, se doit d'exprimer les trois principales tendances qui, en ce domaine, se font jour en Bretagne et pays celtiques : d'une part la philosophie, en grande partie pythagoricienne, du Druidisme, d'autre part le néo-paganisme polythéiste nordico-celtique, enfin les synthèses christiano-celtiques auxquelles ces pages appartiennent. Leur valeur sera, sans nul doute, particulièrement appréciée par nos lecteurs, qu'elles que soient leurs tendances personnelles.

Nous laissons d'ailleurs à notre camarade et ami R. V., professeur agrégé, et spécialiste averti dans l'étude des mythologies nordique et américaine, comme aussi de la philosophie spenglerienne, l'entière responsabilité de son opinion, et de son adhésion, d'ailleurs conditionnelle, à un paganisme tout intellectuel. L'on verra qu'il ne cesse pas de se sentir chrétien, avec une teinte celtique nettement accusée, et qu'il n'a pas l'intention, contrairement à nombre d'entre nous, de rompre avec la confession catholique, dans laquelle il a été élevé, d'une façon très sérieuse, pouvons-nous l'affirmer.

Nous publions cet essai comme preuve de la liberté que Druidistes et néo-païens reconnaissent volontiers aux Bretons et Celtes chrétiens et animés d'un profond esprit religieux de débattre, et par conséquent de *vivre plus intensément* les principes de leur foi; donc aussi la possibilité de *défendre* un jour la pureté de ce christianisme breton, contre les attaques, voire les insidieuses déformations qui le menacent toujours plus gravement, en cette époque de trouble et d'incertitude des âmes!

NEMETON.

A-t-on assez réfléchi, dans les milieux catholiques de Bretagne, généralement peu curieux de questions dogmatiques, à la signification profonde d'un dogme essentiel de la Religion tel que celui de la « Trinité », et aux interprétations toujours possibles que l'Eglise encourage lorsqu'elles sont adaptées aux nécessités du temps, parce

qu'elles sont ainsi la preuve la meilleure de la vie de cette religion dans nos âmes? Ce n'est pas parce que nous vivons en plein xx^e siècle, en un temps de machinisme et de revendications sociales, que la curiosité et l'intérêt du public breton pour les questions de théologie doivent disparaître; bien au contraire.

Bien des querelles, bien d'incompréhensibles disputes fratricides — mais d'autant plus acharnées — ne viennent que de l'ignorance où sont aujourd'hui les chrétiens, même et y compris les milieux ecclésiastiques, du sens antique et profond de leur religion, tel qu'il était par exemple d'usage courant au moyen âge. Et il nous faudrait peut-être aller en quelque lieu perdu des *Menezies Du* (Montagnes Noires), auprès des chapelles rurales, pour retrouver en notre époque des Bretons — même et de préférence dénués d'« instruction » — qui aient gardé ce vieux sens mystique du monde, si direct et qui remplit d'une si tranquille certitude, que l'on nomme la *foi*. Mais le goût de la « discussion » est venu avec le temps (la Renaissance) et le règne de la vérité livresque depuis nos missions jésuitiques du xvii^e siècle: catéchisme, formation des prêtres dans les séminaires. Au point que n'ont plus été exprimées, même par les « symboles » de notre art religieux, ces quelques relations primordiales qui sont nécessairement la trame du sentiment de l'homme des champs, et qui recouvrent toutes les façades de cathédrales gothiques: rapports de Dieu et de ses « saints », liaison des saisons avec les fêtes de la liturgie, etc.

Se doute-t-on encore en Bretagne qu'il fut une époque de la chrétienté, époque cependant de la foi la plus intense — le haut moyen âge —, où Dieu le Père était invoqué de préférence aux autres personnes de la Trinité, à la Vierge et aux Saints? Et la religion de cet âge si rude ne fut pas cependant la moins pure de sentiment, puisqu'elle est l'inspiratrice du *Dies Ira!* Mais partout dans l'art roman, sans craindre de rappeler à la mémoire des hommes les fins inéluctables, Création et Jugement, la naissance et la mort, c'est la figure du Père qui domine, noble et sévère, — quand bien même peu de traces de cette très vieille statuaire resteraient visibles dans les églises de Bretagne. Car un coup d'œil jeté sur les croix sculptées de nos calvaires, sur la décoration de nos sanctuaires campagnards, suffira à montrer que ce sens antique de Dieu, cette vieille hiérarchie des Saints, s'est conservée dans l'âme du peuple breton jusqu'à des temps très postérieurs, sinon aujourd'hui encore (1).

Or quel inconvénient à ajouter ici, si ce n'est pudibonderie plus ou moins cléricale, que le Père est après tout, et par définition même, « païen », et que la religion chrétienne ne commence à proprement parler qu'à son Fils? Il y a là de la part des fidèles un silence très compréhensible, et un respect voulu des enseignements de l'Eglise qui a adopté très anciennement comme livres canoniques l'Ancien Testament hébraïque. L'on s'abstient donc d'avoir un jugement sur toutes ces origines juives. Mais il y a équivoque aussi. Et celle-ci ne laisse pas d'être prolongée et entretenue — nous n'hésitons plus à l'affirmer désormais — par des théologiens sans

(1) Consulter par exemple la série des « Memoranda », très accessibles (5 francs), de Paul Gruyer, édités chez H. Laurens, avec des figures: *Chapelles bretonnes, Calvaires... Fontaines... Rétables... Saints bretons* (Coll. les Visites d'Art, 1926 à 1930). Sur le sentiment religieux du peuple breton, on lira les observations devenues classiques d'Anatole Le Braz: *Au pays des pardons*, 4^e éd., Paris, 1912. Voir aussi le récent reportage folklorique d'une Haute Bretagne dans les fies et les cantons montagneux du pays bretonnant (1935-1936), assez vivement mené malgré le scepticisme de « bon ton » parfaitement hors de sujet ici; Madeleine Desrosaux, *La Bretagne inconnue*, Paris, chez Plon, 1938, 18 fr.

doute de la plus stricte orthodoxie! mais une subtilité toute méridionale les a avertis du danger qu'il y aurait — pour leur race et pour la solidité de sa domination intellectuelle sur l'Eglise — à rappeler aux naïfs catholiques du nord que leurs pères ont jadis connu et invoqué Dieu sous d'autres noms que Jéhovah, fût-ce même de façon plus ou moins panthéiste? Et dans les circonstances politiques actuelles, ce silence concerté des autorités ecclésiastiques ne risque-t-il pas de nous mener, nous Bretons, à une immense duperie?

Car qu'en est-il au juste de cette religiosité mystique des Allemands actuels, de cette nouvelle religion « néo-païenne » dont l'*Ouest-Eclair*, la *Province* et autres organes se disant catholiques et bretons, nous entretenaient, voici deux ans, quotidiennement dans leurs colonnes, la regardant volontiers comme un gigantesque croque-mitaine du christianisme! Nous ne parlons pas évidemment ici de l'aspect politique marquant les relations entre le national-socialisme et le Saint-Siège. Ces querelles ne nous passionnent qu'assez peu. Mais il n'en faut que pousser plus à fond l'examen du problème théologique soulevé par cette querelle et qui, lui, se révèle extrêmement gros de conséquences pour toute notre race celtique.

« Néo-païens », « mouvement de la foi allemande (1) », retour à la religion des ancêtres Vikings, qu'est-ce à dire que tout cela dans l'esprit de la plus stricte théologie catholique: sinon que ces Allemands se croient désormais assez forts, audacieux ou insensés — selon les avis — pour faire bon marché de la seconde personne de la Trinité, et pour adorer le Père à leur façon qui ne peut être évidemment que guerrière et assez vague, — la barbarie et le panthéisme inné des Germains! Mais ajoutons-le aussitôt — car c'est là le péché par omission, par « restriction mentale » des organes catholiques susdits, — l'ensemble de ce gros débat religieux reste posé dans les termes de la plus authentique théologie catholique telle qu'elle fut élaborée au moyen âge précisément au contact de ces mêmes Germains et autres peuples croyants du nord et du nord-ouest — dont nous sommes, nous Bretons, tout comme les très catholiques Flamands et les Irlandais (2). Malgré les insinuations perfides, ou simplement intéressées, de certaine presse catholique française, rien dans le fond de ce conflit qui rappelle le choc de l'irréligion et de la croyance — tel que nous sommes habitués à la subir en Bretagne depuis soixante ans! Malgré une attitude de l'Etat

(1) La *Deutsche Glaubensbewegung* du professeur W. Hauer. Sur ces mouvements, consulter l'exposé assez impartial et documenté d'Albert Béguin: *Le néo-paganisme allemand* (*Revue des Deux Mondes*, Paris, 15 mai 1935); mais superficiel, n'abordant pas plus la question proprement théologique qu'on ne le fait d'ordinaire en France! Voir aussi dans la *Revue des vivants* une série d'articles, traduits de l'allemand: *Idees allemandes. L'inquiétude religieuse* (Paris, IX^e année, n^o 10, octobre 1935). Plus récemment enfin: Edmond Vermeil, *Hüller et le christianisme*, Paris, Gallimard, 1939, 12 fr.; voir p. 21-25, 30-35, 39-44, etc. Les doctrines d'Alfred Rosenberg ont donné lieu cependant à une analyse critique: Pierre Grosclaude, *Alfred Rosenberg et le Mythe du XX^e siècle*, Paris, Sorlot, 1938, 15 fr., que double l'essai polémique du chanoine L.-Cl. Deltour, *Le mythe du sang et de la race*, *ibid.*, 1939, 15 fr.

(2) Sur la formation de la philosophie scolastique au moyen âge, de Scot Erigène à Guillaume d'Occam (ancienne collection Payot, n^o 25-26, Paris, 1925, 15 fr.); voir p. 11-16, 71-76, 226-242. Le renouvellement du christianisme au contact des Barbares du Nord de l'Europe et le rôle capital joué à cet égard par les missionnaires irlandais se trouvent esquissés dans le très bon livre de l'historien catholique anglais Christopher Dawson: *Les origines de l'Europe et de la civilisation européenne* (trad. française L. Halphen, Paris, chez Rieder, 1935, 25 fr.); voir surtout p. 203-211.

raciste fort réservée à l'égard des catholiques, quel est le chrétien qui oserait sérieusement avancer que la simple *foi en Dieu* a subi quelque dommage en Allemagne de l'arrivée de Hitler au pouvoir? lorsque l'on voit depuis lors, dans une Europe laïcisée, le Tout-Puissant invoqué sans honte par des Chefs d'Etat à la face de leurs peuples, cela ne mérite-t-il pas que l'Eglise fasse taire quelques-unes de ses répugnances, malgré tout naturelles, à l'égard de la forme et des intentions de ces discours? Inutile d'ailleurs de dissertar plus avant, tout le fond de l'affaire se concentre là : dans la manière de se représenter et d'adorer Dieu — ce qui n'est pas, on le voit, un mince débat; et plus encore autour de la personne du Christ, rejetée par certains de ces « païens ». Mais ici encore, qu'on le veuille ou non, dans cette poussée d'antisémitisme qui va jusqu'à mettre en balance la personne centrale de la Sainte Trinité, l'on devine non pas la froide négation athéiste à la française, mais une révolte religieuse dans le style traditionnel et presque « moyen âge » (1)! Or tout le jésuitisme qui règne sur l'Eglise, de par ses origines espagnoles et sa nature méridionale, est-il seulement capable de s'avouer à lui-même que des questions de religion puissent se poser de la sorte? et que cette « théologie allemande » ait encore quelque sens (2)? lorsque tout a été dit sur ces problèmes et — selon lui — parfaitement défini dans les sacro-saints Conciles de Trente, du Vatican et autres cités d'Italie! Mais faudra-t-il leur rappeler aussi qu'il existe chez les Bretons un sens très personnel de Dieu, et qu'il y a une façon très celtique d'être hérétique (3)?

Si maintenant nous nous tournons vers la dernière personne de la Trinité, vers l'Esprit Saint, que rencontrerons-nous de ce côté qui retienne particulièrement notre imagination et notre foi? Soyons du moins francs et, dans ce siècle peuplé d'objec-teurs de conscience, avouons nous incliner ici sans comprendre, en Barbares, par pure fidélité aux enseignements de l'Eglise. Sans comprendre, et sans vouloir pénétrer plus avant dans une théologie pour nous ésotérique (4), étrangère à notre sentiment, et mêlée des éléments d'une fade sensibilité! Là subsiste pour nous le MYSTÈRE... Mais d'autres que nous n'e l'auraient-ils pas percé à jour, ce mystère? quand on

(1) On songe involontairement à la lutte du Pape et de l'Empereur, ou à Luther.
 (2) *Théologie germanique*; nom donné au moyen âge aux systèmes plus ou moins panthéistes du dominicain thuringien Maître Eckart, du cardinal rhénan Nicolas de Cues, etc. Lire à ce sujet : Émile Bréhier, *Histoire de la philosophie allemande*, anc. collection Payot, n° 13, Paris, 1921, p. 7-12. Le meilleur exemple des essais de définition les plus modernes du mysticisme allemand, curieux mélange de la science préhistorique et du sentiment chrétien germanique, est peut-être l'opuscule du savant néerlandais Herman Wirth : *Was heisst deutsch? Ein urgeschichtlicher Rückblick, zur Selbstbesinnung und Selbstbestimmung*, 2^e éd., Iéna, chez Diederichs, 1934, atlas de planches, 2.50 Mk. Intuition peut-être géniale, d'ailleurs, de l'ancienne mythologie de l'Europe du Nord et de l'Irlande, jamais élucidée jusqu'à ce jour par les historiens. Voir aussi R. J. Gorsleben : *Hoch, Zeit der Menschheit... aus den Runen geschöpft*, Leipzig, chez Köhler et Amelang, 1930, nbrses fig., 6 Mk. env. Sorte de somme de l'occultisme germanique, assez fantaisiste et échevelée; mais qui a l'avantage de nous présenter, du point de vue nordique, d'après l'étude des runes (anc. alphabet germanique très voisin de nos vieilles maisons du pays de Rennes?), tout ce que nous sommes habitués à rechercher dans les traités de Papus, Rudolf Steiner, Saint-Yves d'Alveydre et autres auteurs s'inspirant presque toujours de la tradition de la Cabale juive-orientale!

(3) Au moyen âge : le grand néoplatonicien irlandais Jean Scot Érigène, déjà cité; Abélard, le fougueux et téméraire « docteur breton ». Plus près de nous Renan, qui conserva toute sa vie l'empreinte cléricale, et qui est un tout autre homme que le savant impie que vénèrent certains anticléricaux, dans une incompréhension totale et grotesque du personnage!

(4) Synonyme de « secret », pour ce qui touche aux doctrines religieuses.

voit aujourd'hui fraternellement unis tant de représentants intellectuels du rationalisme et tant de théologiens de l'Eglise de France dans une commune exaltation et « défense de l'Esprit », même contre le pur et simple usage de la santé et de la vigueur physiques, qui reste notre légitime ressource, à nous, peuple de campagnards! On prendra une idée du christianisme qu'on nous prépare, plus ou moins « gnostique-manichéen — par pure haine de l'Allemagne », dans le livre sectaire de l'essayiste parisien Max Hermant : *Idoles allemandes* (1). Ou bien en feuilletant tant de publications doctrinales, d'ailleurs fort bien faites, de ce que nous appellerions volontiers le mouvement « néo-catholique » : la revue « Esprit », la « Revue des jeunes », etc.; ou simplement en parcourant les écrits de tant de gens de plume qui prétendent, à Paris, à la direction de l'Intelligence et de la Foi : depuis le professeur Jacques Maritain jusqu'au dramaturge Henri Ghéon... sans oublier Paul Claudel, poète! Et nous en passons beaucoup. De concessions en contaminations, nous ne désespérons pas de voir fleurir un jour des genres plus nettement hétérodoxes encore (2).

Dans pareil langage — et parmi tant de trésors d'une haute mais desséchante « spiritualité » — que deviennent les éléments réels, vivants, de la religion? Je ne parle même pas ici du Père, perdu désormais dans l'immensité de « Dieu », mais la figure du Christ souffrant? De vides formules de Logos (Sagesse de Dieu), de Verbe incarné, pourquoï pas bientôt de Rose-Croix ou de Paraclet? remplacent pour ces Messieurs le Fils de Dieu, l'homme de chair et d'os qui vécut et mourut pour nous, voici 2.000 ans, chez les infidèles! Tous ces débordements purement scripturaires de la Charité et de l'Amour ne nous feront pas oublier que nos pères — qui sans doute gardaient une religion aussi droite que la nôtre — possédaient en premier la « crainte de Dieu », sans d'ailleurs en montrer plus d'éclat que ne font aujourd'hui tous ces vieux Léonards, austères et graves; et peut-être atteignaient-ils aussi à la plénitude de leur vie, et à la sûre intelligence de tant de choses secrètes du monde, que nous n'avons plus! Ce serait à croire que les docteurs de Faculté ont désormais totalement oublié que toute religion même chrétienne suppose préalablement la simple *foi en Dieu*!

Et il est d'autres menaces encore, plus cachées, qui montent par ces temps troublés contre la pureté de la foi traditionnelle. En effet, en ne rêvant à faire des chrétiens qu'en Chine ou parmi les indigènes de Ceylan et de la Birmanie, le siège de Pierre ne risque-t-il pas de se laisser contaminer à la longue par la magie, assez troublante, de ces Asiatiques? On peut sérieusement se le demander lorsque l'on voit ces sectes occultes pousser leurs ramifications sataniques, au delà de Paris, jusqu'en nos pays; lorsque l'on sait d'autre part tout ce qui sommeille d'*étrusque* dans le Collège des

(1) Paru chez Grasset, Paris, 1935, 18 fr. On rappelle que l'hérésie des « Albigeois », au moyen âge, n'était pas autre chose qu'une branche lointaine du manichéisme, secte persane anti-chrétienne reconnaissant une pluralité de principes divins, le Bien, le Mal, etc.; que d'autre part cette « gnose » (doctrine) est encore le fond du sentiment religieux de bien des Français catholiques de langue d'oc. Tout s'explique...
 (2) Revue *Atlantis*, trimestrielle, publiée par la Société des Études atlantiques, 46, rue de Montreuil, à Vincennes, qui est en réalité l'organe de diffusion de la doctrine du « Collège barbare des Gaulois ». Pour d'autres cas, assez incroyables, de déformation actuelle de la religion, dus principalement à l'afflux des éléments exotiques en France, on se reportera à l'ouvrage de A. Declercq : *Le règne de la roue... point de vue d'un chrétien*, Paris, F. Sorlot, 1936, 10 fr.; voir surtout p. 70-74.

Cardinaux de Curie, véritable héritier par tradition ininterrompue du Sénat de la vieille Rome, qui n'avait certes rien de chrétien! Et nous n'insistons pas ici sur la personnalité, et les mœurs, de tant de *Monsignore* italiens; ni sur tout ce peuple de nudités antiques qui orne les salles, et les plafonds, du Vatican! L'on viendrait nous interdire, dans ces conditions, de sentir le christianisme à notre façon celtique — fût-elle « néo-païenne », pour employer le terme favori des Inquisiteurs de la nouvelle Latinité? Nous autres, Bretons catholiques, sommes en droit de dire à ces *Messieurs* que la plaisanterie a des limites, et qu'il faudrait cesser de nous considérer désormais comme un simple et tremblant troupeau de fidèles de la Sainte Eglise catholique romaine.

Je ne crois pas encore que nous soyons devenus au fond de nous-mêmes de si intraitables hérétiques, et que tout lien sentimental soit coupé définitivement entre nous, Bretons nationalistes (1), et la vieille Eglise catholique et apostolique qui nous a formés. Mais nous désirerions de plus en plus — et ceci de façon pressante, pratique, presque comminatoire — voir en Bretagne cette Eglise, comme aussi les représentants des diverses confessions chrétiennes, dépouiller progressivement une étroitesse là de moralisme et de confréries, ici de rites et de dogmatique, s'arracher enfin à cette irrespirable atmosphère de « chapelle » où s'étiole en France ce qui leur reste de fidèles! Au lieu de former en série des leaders de la politique ou des animateurs d'œuvres par trop humaines, que l'Eglise fasse donc des saints, ce qui est un peu son rôle! des saints celtiques à notre format, qui nous convertissent! Les Barbares n'ont jamais repoussé, délibérément, la parole du Christ. En attendant, plutôt que de devenir bientôt des Sans-Dieu, êtres « sans foi ni loi » et ayant renié le Christ, nous autres, hommes de Bretagne, préférierions n'avoir pas entendu sa parole et rester seulement ce que nous sommes, des croyants « païens », du latin *paganus*, c'est-à-dire des *paysans* (2)!

R. V.

(1) Cette opinion n'engage ici que son auteur lui-même. N. D. L. D.

(2) Même sens en allemand : Heiden, de Heide, lande; les hommes qui « prient sur la lande, en dehors des murs ». Le mot *paganus* est seulement dérivé du latin et n'a aucun sens en breton. Sur toute la tradition mystique et le symbolisme du moyen âge, aujourd'hui presque complètement délaissés, même des éléments chrétiens instruits, mais qui persistent d'une vie latente dans notre campagne bretonne, on consultera avec fruit les deux livres de philosophie de l'art très documentés de Albert Gleizes : *Vie et mort de l'Occident chrétien*, Paris, Libr. de l'École des Beaux-Arts, J. Povolozky, 1930; et *Vers une conscience plastique. La forme et l'histoire*, *ibid.*, 1932, gr. in-4°, fig., 150 fr.

DIEUX VIVANTS

Souvent je songe à vous, Dieux oubliés des hommes.
Vos temples sont détruits, et ruinés vos autels;
Nulle vierge d'Armor ne vous offre le miel,
A l'arbre consacré, nul ne cueille la pomme.

Nul Breton, en son cœur douloureux, ne vous nomme,
Ésus au front de chêne, Hu, le Maître du Ciel.
Tarann ne forge plus, de son rude martel,
Et la Pierre-debout porte la Croix de Rome.

Jusqu'aux îles d'Arann, jusqu'aux monts de l'Arré,
L'implacable flot noir des hommes tonsurés
Vous a chassés du sol dont vous étiez les Maîtres;

Mais, comme Arthur le Grand, gisant sous le Menez,
Peut-être, Dieux vivants et déçus, vous dormez,
N'attendant que l'amour des hommes pour renaitre.

ARTONOVIOS.



LA DRUIDESSE

Lorsque, dans la forêt silencieuse et grave,
Qui prêtait son ombrage à leur cortège lent,
Les Celtes de l'Armor, dans le recueillement,
Allaient vers les dolmens pour honorer les Braves,

Et que se répétaient les rites ancestraux
De la danse sacrée et des chants magnifiques,
Des foyers allumés, des gestes héraldiques
Et des armes brandies en serments magistraux,

Lorsque s'harmonisait toute la créature :
L'homme pieux, le sol et l'immense forêt,
Que toute la Patrie — unanime — chantait
L'ineffable union de la Grande Nature,

Afin de faire encor cette union plus pure
Et les cœurs plus sereins et les chants plus pieux
Et plus illuminés les feux mystérieux,
De la foule, sortait, en sa blanche vêtue,

La jeune Druidesse, aux yeux profonds et bleus,
Qui, de ses blanches mains de jeune jouvencelle,
Remettait au foyer somnolent l'étincelle,
Puis, dressée au-dessus du dolmen et du feu,

Portant son innocente force jusqu'à Dieu,
Appelant des Anciens les vertus séculaires,
Hardie, elle lançait vers les aurores claires
Le cri de ralliement, héroïque et joyeux.

ANDRÉ DARRAS.

Rennes, 22 août 1940.
Après traduction de
Gott und Volk.

L'ESPRIT

LES LIVRES

DOTTIN. *La Langue gauloise*, Paris, Klincksieck, 1920.

DOTTIN. *Manuel pour servir à l'étude de l'Antiquité celtique*, Champion, Paris, 1915.

L. WEISGERBER. *Die Sprache der Festlandkelten* (La Langue des Celtes continentaux)
Deutsches Archaeologisches Institut, Frankfurt am Main, 1931.

Il est normal qu'un lecteur de *Nemeton* qui recherche la communion spirituelle avec ses ancêtres pré-chrétiens se préoccupe des moyens à employer pour y parvenir. La langue étant le véhicule des idées, il se dit que l'étude de la langue gauloise lui apportera des lumières particulières à ce sujet. Hélas! cela eût été si les Romains n'avaient si bien fait les choses. Aucun texte étendu n'est venu jusqu'à nous. Les Romains n'ont jeté qu'un regard de touriste sur le patrimoine intellectuel des peuples vaincus. Ils nous en ont parlé vaguement, superficiellement, en gens dont l'esprit est résolument ailleurs, attiré par l'appétit de puissance et de lucre et non par le goût de connaître et de comprendre.

« Rien ne fait mieux sentir l'incroyable petitesse morale du grand Empire romain que le dédain des pensées et des lettres qui ne venaient pas d'eux-mêmes ou de la Grèce. » Tel est le jugement de Camille Jullian dans sa préface à la *Langue gauloise* de Dottin, et nous ne pouvons qu'y souscrire.

Cela veut-il dire que ce soit du temps perdu que de s'intéresser à la poussière de mots qui reste de nos ancêtres à l'apogée de leur puissance? Non certes. Ces noms de lieux, de peuples, de personnes, de divinités aux sonorités glorieuses ont une vertu mystérieuse. Quelque chose de l'âme de ces dominateurs qui n'ont pas écrit, mais seulement usé de la parole et de l'action est resté intimement lié à ces syllabes, qui continuent à vivre dans les glossaires où elles sont réunies d'une vie mystérieuse qui n'attend que l'occasion de flamboyer comme autrefois dans l'âme de ces lointains descendants qui n'ont pas renoncé.

Étudions donc ce qui reste de la langue gauloise. Ce n'est pas une étude ardue, puisqu'il ne s'agit guère que de faits de vocabulaire. Les comparaisons avec les langues néo-celtiques ou autres n'ont pas davantage un caractère inaccessible. Nous ne pouvons donc que conseiller la lecture et l'étude de la *Langue gauloise* de Dottin. Le principal reproche qui lui a été fait c'est de manquer de perspective. Tous les faits, d'époques fort variables, y sont présentés sur le même plan. Mais le reproche n'est grave que pour les linguistes.

Ceux qui ont la chance d'être suffisamment germanisants auront profit à compléter et à rectifier la lecture de Dottin par le remarquable travail du professeur Weisgerber que nous signalons en tête de ce compte rendu. Espérons qu'un jour prochain une traduction mettra l'étude sur le *Parler des Celtes continentaux* à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs parmi nous.

Mais pour connaître les idées, les croyances, l'esprit des anciens Celtes c'est encore le *Manuel* de Dottin qui est pour nous le moins austère et le plus facile à consulter. L'auteur n'y traite pas en effet seulement de la langue à qui il consacre un chapitre de quatre-vingts pages. Il y parle aussi des *Personnes et des Coutumes*, de l'*État*, de la *Religion*, des *Druides*, des *Bardes*, de l'*Empire celtique*. C'est toujours un peu un recueil de faits juxtaposés que le scepticisme de Dottin se défend d'interpréter ou même de mettre en valeur. Mais ses lecteurs ne sont pas tenus de rester sur la même réserve. Ils trouvent beaucoup à prendre dans cette compilation, et les notes leur fournissent des indications de lectures à faire qui peuvent leur permettre d'accéder plus près de la connaissance que d'autres que les Celtes, hélas! nous ont laissés de ceux qui furent non seulement les maîtres de l'Europe, un temps fut, mais aussi des penseurs, des poètes et des artistes.

PENNO-VINDOS.

LE CINÉMA

« NOTRE-DAME DE LA MOUISE »

On reprend actuellement ce film d'avant-guerre, tiré d'une pièce de théâtre, qui a été tourné sous le patronage de l'archevêché de Paris, dans le but de créer un mouvement d'intérêt et de sympathie autour des efforts d'évangélisation de la zone parisienne.

Ce film mérite d'être vu à plusieurs égards. C'est d'abord un travail bien fait, étudié, correctement composé, malin, pas bégueule, joué souvent dans la perfection. Il nous transporte très loin de la littérature d'édification religieuse, dont il a su éviter les naïvetés et les manques de goût. On constate qu'au contact des ennemis de la foi, certains militants catholiques ont retrouvé, à la manière des missionnaires coloniaux, le style direct pour aller à l'homme et le saisir au point faible de l'âme. Mais ce film nous apporte aussi un témoignage irréfutable de ce que représente le catholicisme en action en face des problèmes humains de notre époque, et ce n'est pas par là qu'il est le moins intéressant.

L'intrigue se passe au cœur de la zone, au milieu des cabanes lépreuses où grouille dans la fange un peuple de misérables, où les épaves bien connues de la société côtoient un petit monde d'enfants et de jeunes gens, déjà aigris et révoltés, mais sensibles quand même — on le verra — aux appels de l'idéal.

Un jeune prêtre, ému par tant de détresse, décide d'abandonner son confortable ministère pour se consacrer au relèvement des réprouvés. Son arrivée parmi ces êtres,

travaillés par la propagande communiste et que la disette, autant que l'alcoolisme, rend particulièrement nerveux, fait l'effet d'une provocation. Il est reçu avec des huées. Bibi, la jeune forte tête, lui lance une pierre qui le blesse à la tempe. Le jeune abbé ramasse la pierre, s'avance vers le jeune homme et lui dit : « Cette pierre sera la première de mon église. »

Effectivement, il entreprend seul, faisant tous les métiers, la construction de la chapelle en planches, que l'ironie des voisins va bientôt baptiser Notre-Dame de la Mouise. La nuit, les garnements démolissent le travail fait pendant la journée, mais rien ne rebute l'obstination du jeune curé. Entre temps, par des secours qu'il distribue autour de lui pour soulager les misères les plus criardes, il cherche à lier connaissance avec ses futurs paroissiens. Aucune avanie ne lui est épargnée. Cependant, la chapelle se termine et sous le commandement d'un édifiant boy-scout venu en renfort, un certain nombre de petits voyous entendent l'évangile après avoir joué au ballon. Mais les progrès restent à peu près nuls. Et c'est alors que Julot, le bistrotier qui dirige la cellule communiste, convie tous les zoniers à un grand bal pour inaugurer ses « agrandissements ». Nous approchons d'un instant décisif.

Bibi, le farouche adversaire du curé, attend en vain au bal où il lui a fixé rendez-vous la jeune fille qu'il aime. Celle-ci arrive pour lui dire que sa mère et elle ont enfin trouvé un emploi dans un beau quartier et qu'elles partent le lendemain. A la déception du jeune homme, elle ne trouve à répondre que sa joie de quitter enfin un monde de gens sales et grossiers, et son espoir de se marier avec un homme appartenant à un milieu plus relevé. Atrocement blessé et dans ses sentiments et dans son parti pris de classe, Bibi ne peut surmonter son dégoût et sa douleur : il va se cacher dans un coin pour pleurer tout son saoul. Le prêtre l'y trouve et pour le soustraire à la curiosité de ses camarades, il le fait entrer subrepticement dans la chapelle.

Ayant fini de pleurer, Bibi lève les yeux et voit la statue de la vierge lui tendre les bras. Le spectateur tremble et se demande si la statue ne va pas se mettre à resplendir et à parler. Les pieux cinéastes ont là encore su faire preuve de bon goût et d'adresse : la statue reste en plâtre et Bibi ne marque pas autrement le coup, mais on retrouvera plus tard les suites de l'impression qu'il a enregistrée à son insu.

Une autre anecdote saillante. Le philosophe de la cité des haillons, un vieux poète déchu qui n'a plus que haine pour ses semblables, est ramassé agonisant sur le chemin. Deux braves femmes, de celles que la bonté du prêtre a commencé à toucher, ont l'idée de l'aller chercher. Méfiants, mais curieux, Bibi et les autres assistent à l'entretien du prêtre et du vieillard désabusé. Aucune des apostrophes cruelles que peut mériter l'égoïsme et la tartuferie des hommes ne nous est épargnée. Le prêtre répond au moribond en lui offrant son amour et le baiser de paix. Eclair de la révélation dans les yeux du mourant. Sensation extrême parmi les assistants. Du coup Bibi est touché. Tout ce qu'il y a de droit en lui et de bon prend le dessus, il se rapproche du prêtre, devient son ami, se transforme et se prépare au baptême. La vertu est contagieuse. Autour d'eux, maris et femmes, mères et fils se réconcilient. Et il est bien pré-

cisé que le règne de la fraternité ce n'est pas le communisme, mais l'église qui l'instaurera.

L'histoire se termine sur la scène de l'inauguration de la chapelle par le Cardinal. Et l'on voit les zoniers endimanchés entourer, hilares et réconciliés, l'auto de monseigneur et les belles robes des invitées de marque.

Dernière réflexion que Julot, à bout d'argument, lance à Bibi, devenu François : « Il ne te reste plus qu'à te faire curé » et Bibi répond : « Pourquoi pas ? » Julot de stupefaction avale de travers. Rideau.

Notre-Dame de la Mouise nous apprendrait, si nous étions encore à en douter, que nous ne sommes plus au temps de l'an mille. Pas un instant l'apôtre ne se présente en annonciateur de la bonne nouvelle, ne prétend enseigner la vérité révélée, n'ambitionne apporter une explication du monde. Il est évident que si l'intention des producteurs avait été celle-là, c'est dans un milieu de gens cultivés que le film aurait dû se dérouler. On aurait vu le prêtre convertir des savants et des philosophes athées, car après tout, il n'est guère démonstratif de faire triompher intellectuellement un ancien élève du grand séminaire sur des cerveaux incultes de la zone.

On a choisi, comme champ d'expérience du prosélytisme chrétien, une tranche d'humanité littéralement écrasée par le malheur, c'est-à-dire prête, au fond d'elle, à saisir la première planche de salut à se présenter. Il semble bien que là est le terrain d'élection du christianisme : les réprouvés, les déçus, les esclaves. Cela n'a pas changé depuis deux mille ans. Il est très significatif de voir la foi chrétienne introduite parmi eux en tant qu'« ersatz » du communisme. Lorsque Julot expose au prêtre son idéal social (suppression des classes, égalité entre les hommes, élimination des conflits, etc.) le prêtre lui répond toujours en souriant que c'est cela aussi qu'il désire !

Ensuite, par quels moyens le jeune apôtre va-t-il essayer d'amener à lui les brebis égarées ? C'est très simple : par des dons et des actes d'abnégation, c'est-à-dire en faisant appel à la reconnaissance du ventre et à l'émotivité sentimentale. Notez le moment où il s'empare aussi bien de Bibi que du vieux philosophe, quand pour l'un au seuil de la vie et pour l'autre au seuil de la mort tout s'écroule, quand le cœur s'est vidé de sa dernière goutte de douleur. Avec un morceau de sucre on s'attache à mort un chien errant. On saisit sur le vif le niveau de sensualité assez vulgaire où se maintiennent volontiers le christianisme.

Une fois que le prêtre a gagné la confiance, qu'apporte-t-il à ces épaves d'une société mal faite ? Quelle solution ? L'évasion, dirait-on en jargon littéraire, et le mot convient. Se détourner des biens de ce monde (lisez : en les laissant au gens bien-pensants qui les possèdent et qui sont les amis du cardinal) pour se perdre en patenôtres. Est-il exagéré de parler de duperie ?

Non, le christianisme n'apporte point aux hommes aryens de notre temps une règle de vie en rapport avec les réalités, mais une recette d'auto-dopage réservée aux vaincus du système.

Allez voir *Notre-Dame de la Mouise*.

TRALIMAGAROS.

LE THÉÂTRE

EURYDICE, de JEAN ANOUILH

Le théâtre est un art divers et complexe. Sa formule lyrique constitue un monde à part, qui, exploré par un pur génie, peut approcher de la plus haute métaphysique, comme ce fut le cas pour l'œuvre de Richard Wagner. Par contre, la scène dramatique, dans son étincelante variété, possède un privilège certain : celui d'être la pierre de touche peut-être la plus sensible des tendances encore plus affectives qu'intellectuelles d'une époque.

Ainsi, depuis un peu plus de cent cinquante ans, le théâtre a connu des dilections diverses. Après les fadeurs d'un classicisme expirant, il a d'abord cherché à se renouveler en accordant la « sensibilité » du XVIII^e siècle finissant au décor médiéval, et ce fut le romantisme. Il fallut descendre de ces hauteurs, et l'on en vint au naturalisme. Point de roman ou de spectacle, à cette époque si proche, qui ne soit une « tranche de vie », ou qui ne prétende l'être.

Mais l'humanité ne saurait se mettre en équation, et le Monde immense et varié ne commence pas plus au Lycée qu'il ne se termine au Palais Mazarin, après la facile et reposante étape des certitudes positivistes. Les hommes ont pensé, bien avant Descartes ou Claude Bernard, et nombre de bons esprits, se penchant sur la riche moisson des âges pré-classiques, y ont retrouvé des déesses oubliées : l'intuition, l'imagination, et leur fille : la poésie.

Aussi *Eurydice*, de Jean Anouilh, que présente, de façon parfaite, d'ailleurs, à Paris le théâtre de l'Atelier, est, à notre sens, plus qu'un essai, et marque un réel moment de l'art dramatique. L'auteur, reprenant le noble mythe grec, le transpose à notre époque, et, de cette audace, naît dès l'abord une intense poésie. Orphée devient un musicien ambulant, Eurydice une petite comédienne en tournée. Leur amour, éclot dans un buffet de gare, dure une journée. Puis la jeune fille, chassée par son passé, s'en va, et trouve la mort dans un accident d'auto-car.

Mais la légende veut qu'une chance soit offerte à Orphée. Un personnage quelque peu mystérieux a suivi les jeunes gens, et se fait fort de ramener vivante Eurydice, à condition de ne pas la regarder dans les yeux avant le matin. C'est au buffet de la gare, impressionnant dans sa médiocrité, qu'aura lieu la rencontre. Orphée est homme, c'est-à-dire exigeant et jaloux. Eurydice porte le poids d'une vie déjà aventurée. Le matin, elle repartira aux enfers.

Tels sont ces quatre actes, où l'irréel se mêle si facilement au réel. Nous étions deux Bretons à les écouter ensemble, et y avons pris le plaisir et l'intérêt les plus vifs. Du cycle arthurien à la *Légende de la Mort*¹, l'âme bretonne, la pensée celtique

1. *La légende de la mort chez les Bretons armoricains*, par Anatole Le Braz. Ouvrage capital pour la connaissance du folklore celtique le plus important.

n'ont jamais établi de délimitation bien nette, — et cela est profondément nordique, — entre le fantastique et la vie courante. Toujours, aux terres de l'Ouest, selon le mot d'Hésiode, « les Dieux, vêtus d'air, marchent parmi les hommes ». L'*Eurydice* que nous avons vue pourrait fort aisément subir l'épreuve d'un public celtique cultivé. L'extraordinaire personnage qui, dans l'œuvre d'Anouilh, mène le jeu tragique du retour d'Eurydice à la vie, est bien près, non seulement du docteur Faust, mais de tel terrifiant héros de nos contes populaires bretons. Et, comme sur la scène de l'Atelier, c'est à chaque coin des chemins creux bretons que l'on rencontre le mystère.

A vrai dire, il ne nous semble pas, — tout au moins à entendre les spectateurs proches de nous, — que la totalité du public qui emplissait le théâtre montmartrois ait intensément vibré à cette poésie si spéciale. Quelques personnes seulement étaient, comme nous, sous le charme. Et de cette petite et curieuse expérience il est aisé de tirer une conclusion générale : malgré Boileau, et les classiques, il y a encore des Gaulois en Gaule, mais il y en a peu.

Nous ne parlerons qu'en quelques mots de la matière purement spectaculaire. Cependant après avoir exprimé combien nous avons goûté le décor du 1^{er} et du 3^e acte, — un buffet de gare tellement « 1900 » par son architecture que, devenu l'« entrée des enfers », il prend par sa banalité même une valeur presque hallucinante, — il ne nous est permis d'écrire que très brièvement des artistes.

La troupe est bonne. Cuny (Orphée), Monelle Valentin, (Eurydice), se tirent avec une parfaite et juvénile fraîcheur d'un rôle difficile. Jean Dasté — le père insouciant et assez sot d'Orphée — joue sans charge inutile un inconscient hurluberlu. Son monologue de vieux bohème rappelant à la fois des conquêtes féminines périmées et des souvenirs gastronomiques est rendu de façon magistrale. En deux rôles de composition, Yvernès, garçon de buffet, et Corne, en garçon d'hôtel, haussent l'expression de l'éternelle bêtise au comique de la qualité la meilleure. Enfin, nous devons une mention toute spéciale à Auguste Boverio. Avec une admirable simplicité de moyens, — un raglan au col relevé, — et une technique d'une belle sobriété, ce bon meneur de jeu incarne, puissamment, le personnage le plus ardu de la pièce : le voyageur étrange, le magicien à la fois mystérieux et moderne qui arrache la Femme à la Mort.

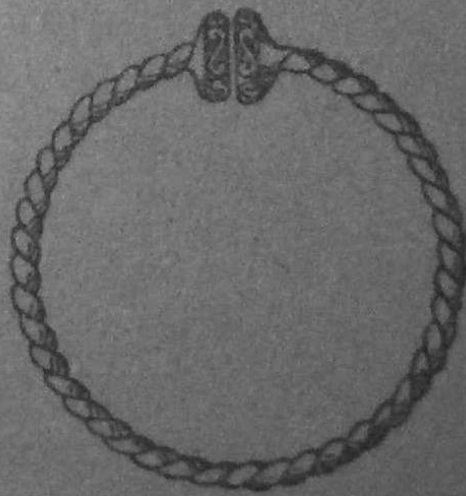
Nous avons connu de M. Jean Anouilh, avant *Eurydice*, au moins une œuvre charmante, mais sans portée autre qu'un amusement du meilleur goût. Cet auteur sympathique, et si subtilement sensible aux courants de pensée les plus profonds, deviendra-t-il maintenant, en nos pays, le premier dramaturge symboliste ?

ARTOVONIOS.



MEMETON

Revue d'Études Druidiques



TROISIÈME TRIMESTRE 1942

NEMETON

REVUE D'ÉTUDES DRUIDIQUES

— PARAIT QUATRE FOIS PAR AN —

★★★

Directeur : MORVAN MARCHAL (ARTONOVIOS)

(Autorisation P. c. 208)

■■■

SOMMAIRE

N° 2, Troisième Trimestre 1942

Éditorial : Le Sommeil de Balor	49
LE DRUIDISME ET LES TRADITIONS INITIATIQUES (1 ^{re} partie), par ARTONOVIOS	51
Le Druidisme et l'Hermétisme, par J. B.	68
Symboles Celtiques (2 ^e partie), par KORNOVIOS, ARTONOVIOS.	72
L'Esprit. Les Livres, par M. N.	77
Au fil des jours	80

Rédaction et Administration :

61 bis, Rue de Solferino, LAVAL (La Mayenne)

Compte-courant chèques postaux Morvan Marchal 483-11. Rennes.

★★★★★

Le numéro : quatre francs.

Abonnement : l'année, cinquante francs.

■■■

LE SOMMEIL DE BALOR

Lorsque le jeune Kulhwch (1), fils du prince breton Kilydd, partit à la recherche de la belle Olwen, fille d'Yspaddaden Penkawr, le guerrier à la tête de géant, sa première étape fut le château du roi Arthur. Le portier refusant de lui ouvrir, le jeune homme menaça de « répandre honte à son maître », en poussant trois grands cris devant l'huis. De fait, en cette Celtie du haut moyen âge dont l'esprit, en vigoureux surgeoons, renait devant nous, l'homme lésé avait latitude, d'après les lois du Gwynedd et de Gwent, d'en appeler, dans la cour du roi ou devant le juge, par un cri perçant, le diaspad, de l'injustice qui lui était faite. Ainsi, jusqu'au neuvième degré de descendance, tout Breton pouvait protester, par clameur, contre une déchéance de propriété, contre un détournement de patrimoine.

Or, maintenant que, sous les coups de la Force nordique, s'écroule le temple du dernier dieu juif, de l'Or, avec tout ce qu'il contenait de cosmopolitisme grégaire pour ses esclaves aryens, il nous apparaît, plus qu'à tout autre moment de l'histoire, que nous, Celtes de l'Occident européen, avons été frustrés, au cours des âges, d'un héritage magnifique. L'orientalisation de nos peuples, par la Rome de la décadence et les théologies judéo-chrétiennes dont elle se faisait le champion, nous a arraché presque jusqu'au souvenir de notre philosophie ancestrale, et, pour le remplacer par des concepts étrangers, nous a enlevé le meilleur de notre patrimoine de pensée. Contre ce préjudice, Nemeton est la clameur, le diaspad uwch annwyn, le Cri plus haut que l'Abîme.

Ce cri n'est pas resté sans écho. Outre le public, assez discret, mais fidèle, qui, avant cette guerre, suivait avec attention toute manifestation de métaphysique celtique, notre effort semble avoir d'ores et déjà touché trois groupes distincts de lecteurs, en Bretagne comme en France, et avoir soulevé parmi eux un intérêt certain.

Organe d'études et de recherches, nous nous défendons, en effet, de tout étroit dogmatisme, et, grosso modo, trois tendances principales, différentes mais convergentes, se font jour parmi nous : d'une part, le néo-druidisme pur, qui, par l'étude des textes gallois et notamment des triades bardiques, s'efforce de dégager une théodicée à la fois traditionnellement celtique et largement compatible avec l'acquit scientifique et le visage psychologique du monde moderne; — d'autre part, le néo-paganisme, qui recherche, dans les belles fables de la mythologie celtique ancienne, les bases d'une mystique, voire d'un mode de vie proprement indo-européens; — enfin, les néo-chrétiens, qui, acceptant comme fait de base l'existence en Europe occidentale de la religion de Jésus, veulent, en éliminant tout ce qu'elle contient d'essentiellement judaïque et oriental, construire un christianisme nordique, expression métaphysique adaptée aux hommes du Nord-Ouest de notre continent. Autour de notre revue se groupent donc, avec les néo-chrétiens et les néo-païens d'esprit celtique, les penseurs et les chercheurs en quête de la philosophie et du symbolisme druidiques.

A cette triple variété de composantes correspond, en son dualisme essentiel de moyens, une réelle unité de méthode. D'une part, nous faisons appel aux disciplines parallèles de la philosophie et de la métaphysique comparées dans l'étude, tant des textes proprement bardiques que des « cycles » romanesques celtiques, irlandais et bretons, si riches

(1) Prononcer Kouhhouc'h (c'h breton analogue au ch guttural allemand). Le double dd gallois est analogue au th doux anglais.

en allusions et en citations théologiques. D'autre part, nous cherchons, dans le legs écrit comme dans le matériel archéologique d'ordre décoratif ou figuré de l'antiquité gauloise, gaélique et brittonique, les éléments oubliés ou perdus de notre symbolique ancestrale, en tentant le complexe déchiffrement des éléments, entrelacs ou triscèles, dont se compose l'art ornemental celtique.

Ainsi, sur le plan historique ou philosophique, usons-nous ici des procédés de comparaison et de déduction, d'analyse et de synthèse communs à toute recherche scientifique. Sur le terrain du symbolisme, par contre, nous laissons toute sa place à l'intuition créatrice, si féconde chez les Celtes et lors de ce rayonnant XIII^e siècle occidental, l'essentiel étant, suivant le mot si exact, d'apprendre à imaginer juste. Imaginer juste... Les fils de la Brocéliande bretonne savent bien en effet que, par un fait curieux, mais nullement fortuit de toponymie locale, c'est vers Néant que conduit le chemin de Folle-Pensée.

Quant au terrain sur lequel s'édifie notre temple symbolique, il semble dès maintenant bien délimité. La forêt qui entoure la clairière druidique se dresse partout en terre du Nord-Ouest, sur le sol des Celtes; les dattiers et les grenadiers de Judée ou d'Arabie n'y peuvent que dépérir. Aussi nous sentons-nous absolument étrangers aux métaphysiques sémites, desquelles nous n'excluons nullement le Christianisme (I), — mis à part ceux des nôtres qui veulent, en développant ses emprunts iraniens et grecs, l'aryaniser. D'ailleurs, — et ceci pour encourager parmi nos lecteurs ceux sur qui pèsent encore trop lourd quinze siècles d'orientalisme sémitique, — notre grand Taliésin, le chef des Bardes de l'Ile de Bretagne, ne nous conte-t-il pas, dans le Livre Noir, « qu'il vient de Caer Seon, près du Caernarvon cambrien, se battre avec Itewon, avec les Juifs », déjà parvenus, eux ou leur avatar chrétien, aux terres celtiques?

Le jeune Kulhwch, disions-nous, était parti à la recherche de la fille d'Yspaddaden Penkawr, le chef à la tête de géant, incarnation brittonique du dieu irlandais Balor. Or Balor, dieu des hommes de l'abîme, des Fomoré, premiers envahisseurs d'Erin, a toujours, sur les yeux, les paupières rabattues, car, lorsqu'il les relève, son seul regard tue ses adversaires.

Jadis, aussi, les druides n'avaient qu'un adversaire majeur : le mensonge, et leurs descendants d'aujourd'hui, exotériques ou ésotériques, ont, également, conservé leur devise première : Ar gwir eneb ar Bed, la Vérité à la face du Monde.

Ainsi œuvrons-nous pour soulever les paupières de Balor, alourdies par des siècles d'atonie spirituelle et de phantasmes exotiques. Et le vieux dieu Irois, de son regard direct comme la Vérité, tranchant comme l'Épée de Lumière, dispersera les enchantements de Viviane, et déchirera le voile près de deux fois millénaire de Maïa, le voile opaque de l'Illusion.

ARTONOVIOS.

(I) La très catholique *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* vient elle-même au devant des assertions de ceux des nôtres qui considèrent le Christianisme comme un fait avant tout sémitique. N'écrit-elle pas (n° 7, avril 1936), à propos de la métaphysique indoue, cependant proprement aryenne, et participant, en ses origines, d'un patrimoine commun aux Germains, aux Celtes, aux Latins et aux Hellènes : « A tout prendre, la Cabbale hébraïque nous paraît moins malsaine pour un cerveau occidental que ces philosophismes (la métaphysique indoue), sans conclusions raisonnables. »

Il s'agit donc, comme toujours, de dédaigner, ou de faire dédaigner aux Indo-Européens leurs richesses de pensée les plus ethniquement indiscutables. On ne saurait en vérité, bien que catholique et parce que catholique, se montrer plus enjuivé.

Tableau synoptique des Traditions

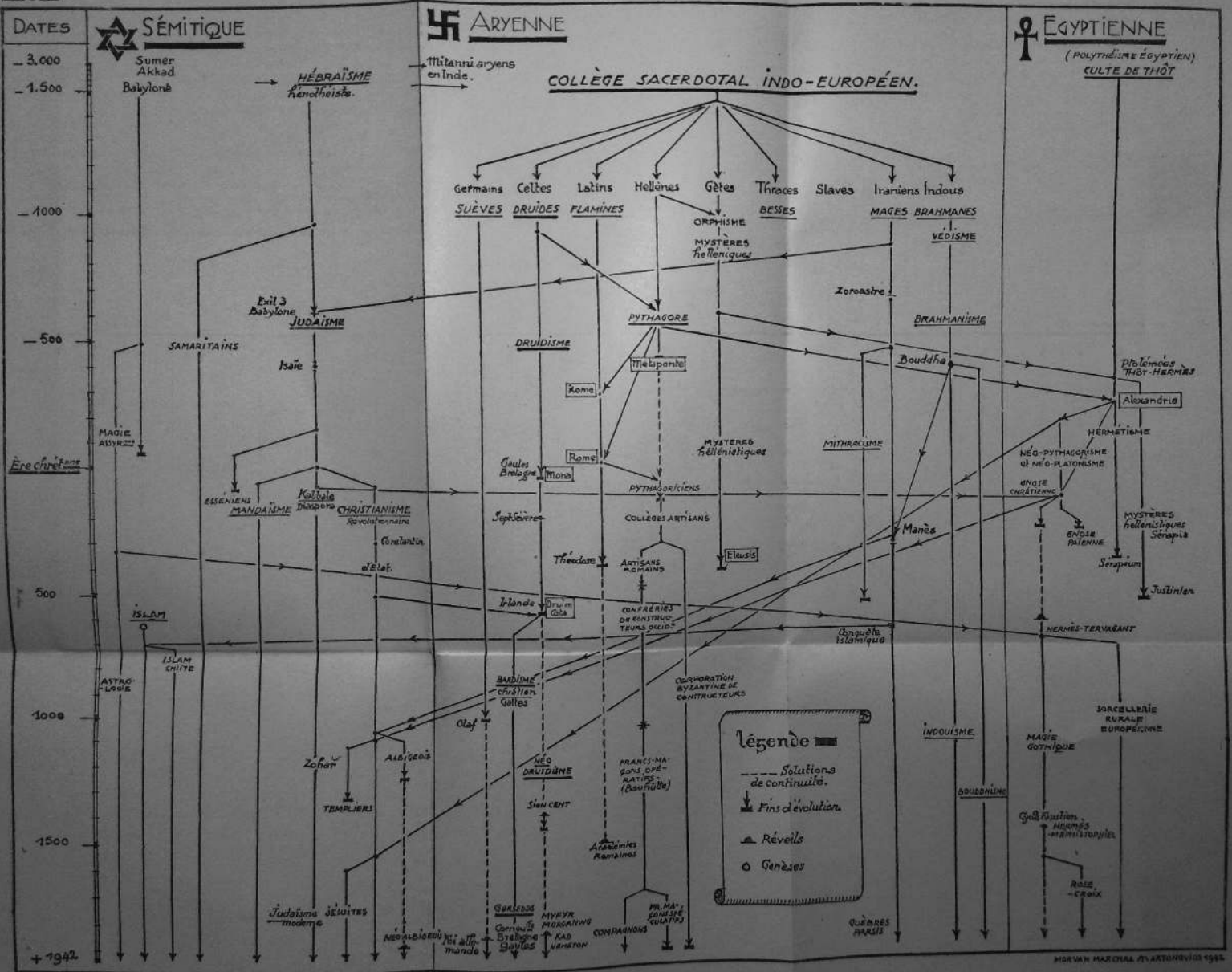
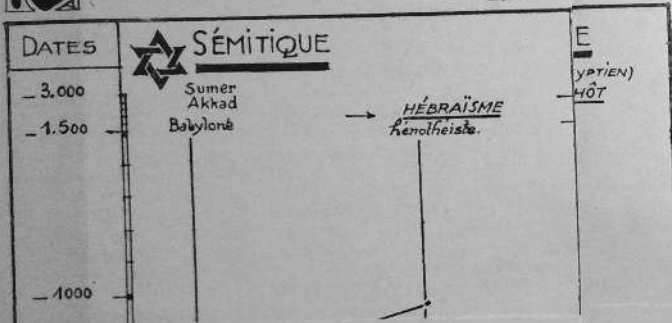


Tableau syns



ÉTUDES DRUIDIQUES

LE DRUIDISME ET LES TRADITIONS INITIATIQUES

ESSAI DE CLASSIFICATION CRITIQUE

Tri veuz kenta Abred : Anh, Anhoun, Anhou.
Tri priñ anflawd Abred : Angen, Anghof, ag Angau.
Trios calamités primitives d'Abred : la Nécessité, l'Oubli, la Mort.
(Dix-huitième Triade théologique
des Bardes de l'Île de Bretagne.)

NOTE CONCERNANT LE TABLEAU SYNOPTIQUE.

Ce tableau n'a pas la prétention d'être complet. Il a pour but de présenter graphiquement, et de façon lisible, les lignes d'évolution dans le temps des principales données traditionnelles, ainsi que leurs interférences essentielles.

Trois remarques d'actualité naissent de l'examen de ce schéma :
1^o Les Slaves, s'ils ont possédé un polythéisme du type indo-européen qui subsista même fort avant vers notre époque, ne semblent pas avoir bénéficié d'un collège sacerdotal ou initiatique comme la plupart des branches aryennes. Cette absence d'un si puissant moyen d'étude et d'évolution, aux origines de ce rameau, a-t-elle joué un rôle dans la récente dépersonnalisation du peuple russe, et dans son acceptation d'un régime, sans doute juif d'inspiration, et de caractère infiniment plus grégaire que hiérarchisé ?

2^o Des esprits chagrins nous reprocheront sans doute de n'avoir pas figuré une ligne d'évolution réservée aux Anglo-Saxons. Effectivement, nous ne pouvons pas le faire. Le fonds ethnique anglais est fort hybride. Il est né en effet d'une double conquête germanique (Angles, Saxons, puis Normands), sur un substrat celtique. Mais les Normands, lors de la conquête, étaient francisés. Ces influences diverses se balancent. Aussi, nul déterminatif originaire n'ayant pu se faire jour, l'ethnie anglaise a été une proie extrêmement facile, par ses tendances cosmopolites, pour le cosmopolitisme juif. L'Angletorre a d'ailleurs réalisé, à la Réforme, une expression religieuse très particulière. L'Anglicanisme est en effet avant tout une religion d'État. C'est beaucoup plus une armature spirituelle impériale, — et impérialiste, — qu'une mystique, et l'adhésion du fidèle y procède beaucoup plus du savoir-vivre et du bon ton que de la foi. Tout cela n'est d'ailleurs pas sans rappeler la juiverie de stricte observance aux derniers temps du temple d'Hérode.

3^o La France, enfin, est aujourd'hui à la croisée des chemins. Il est certain que les quatre siècles ou presque d'académisme et de latinisme forcés qu'elle s'est offerts depuis la Renaissance lui ont sérieusement fait perdre de vue son authentique et grande tradition celtique, ainsi que les apports germaniques qui l'ont revivifiée.

NÉCROMANCIE SUR LES RUINES.

En l'année 1403 (1), les Romains virent, dans les champs de décombres que formaient les anciens forums et palais impériaux, deux jeunes hommes étrangers errer

(1) Emile Bertaux, Rome, t. II, Paris, Laurens.

de côté et d'autre, en quête des magnifiques débris d'architecture et de statuaire épars sur le sol. Le peuple prenait volontiers ces infatigables chercheurs pour des découvreurs de trésors. Il avait en somme raison, puisque, de l'âpre exploration des Florentins Donatello et Brunelleschi, devait naître un mouvement artistique, littéraire, philosophique même dont les derniers remous n'ont cessé pour ainsi dire que sous nos yeux : la Renaissance et le Classicisme.

De même, à cette heure où, à la recherche d'une métaphysique positive, nous parcourons les champs celtiques, il ne nous apparaît du temple d'autrefois que des fragments, éloquents sans doute, mais dispersés. Ça et là, seuls, sur la lande rase, quelques baliveaux subsistent de la sylve de jadis. Des noms, souvent, et puissamment évocateurs : noms de lieux, comme le *Sénan* de l'Orléanais actuel, frère du *Senmag* irlandais, tous les deux autrefois « la vieille plaine », la plaine mythique, *Senomagus*, localisée au centre de l'Irlande comme au centre de la Gaule, chez les Carnutes, dans sa matérialisation terrestre. Noms de Divinités : *Tavanis*, le Dieu de la Foudre, qui survit en Irlande sous l'avatar d'un héros peu connu (1), *Torna*, et dans les Pyrénées gauloises, où, près de Bagnères, le tonnerre se nomme encore *taram* (2); noms de saints personnages chrétiens, aussi, comme cette *Brigitte*, ancienne divinité gaélique, semblable à la déesse *Brigantia* des Bretons; noms de héros ou d'hommes, comme le *Cumal* irlandais, père de *Finn*, qui correspond au dieu gaulois et breton *Camulus*; comme le *Goibniu* gaël, dieu-forgeron, qui se retrouve dans le nom théophrase de l'oncle de Vercingétorix, *Gobannilio* (3). Des débris archéologiques, aussi, jonchent le sol, un peu partout, jusqu'auprès de Koloszwaz, en ancienne Dacie, et, par traces puissantes, dans l'ancienne Galatie, en cette Celtique d'Asie Mineure qui parla le gaulois, près de l'Ankara moderne, même au IV^e siècle de notre ère. Ainsi, patiemment, nous fouillons sans relâche, sous l'humus amoncelé par quinze siècles, pour recueillir les fragments de l'Œuvre ancestrale, brisée et enfouie par les barbares levantins. Et maintenant que ces fragments nous apparaissent, dans leur tranquille beauté, que nous pouvons commencer de les coordonner et de retrouver ainsi quelque chose de la magie de leur ensemble, il convient, ce monument de la Pensée celtique, de le replacer dans son cadre naturel. De même que nos parlers, si homogène que forme leur groupe, de l'Irlande à l'Armorique, s'intègrent à un ensemble linguistique plus vaste, qui est celui des langues indo-européennes, de même nos concepts métaphysiques les plus authentiques et les plus particuliers trouvent dans la grande famille aryenne des cousins et des frères, provenant de la même souche originelle. D'autre part, au cours des âges, des influences provenant d'autres groupements ethniques ou raciaux se sont trouvées, par les hasards de l'histoire, en contact avec la pensée celtique, et des réactions réciproques se sont manifestées.

(1) Hubert. *Les Celtes*, t. II, 286.

(2) Walter von Warburg. *Les Origines des Peuples Romains*, Paris, Presses Universitaires, 1941, p. 47.

(3) Orthographe *Gobannilion* par César (*De Bello Gallico*, VII) donné par Hubert, *op. cit.*, loc. cit.

Il importe donc, avant toutes choses, de dresser une classification succincte des différents courants métaphysiques indo-européens apparentés au Celtisme, et de ceux, non aryens, qui eurent relation avec lui. Il convient de situer historiquement ces rencontres, et de dresser, pour l'heure présente, un tableau synoptique des expressions actuelles de ces diverses et fort anciennes tendances. Le Druidisme apparaîtra ainsi à sa place véritable, beaucoup plus importante en vérité pour l'histoire générale des idées que ne peut le faire supposer la puissance, au moins présente, de ses rejetons d'aujourd'hui.

Au VII^e siècle, la vieille littérature, héroïque et païenne, de l'Irlande avait été discréditée par le Christianisme triomphant, et était tombée dans l'oubli. Les nouveaux convertis de l'île n'avaient plus d'oreilles que pour les légendes mûries au soleil palestinien. C'est alors que *Senchans Torpeist* (1), chef des *filid*, c'est-à-dire des bardes, s'efforça de rassembler les restes épars des lettres irlandaises en péril. Devant l'oubli menaçant, déconcerté par la dispersion, la désunion et la fragmentation des textes, le fils de Senchans, *Muirgen*, prit un moyen héroïque : il évoqua l'âme du héros Fergus, et recueillit sous son inspiration la tradition, qui, depuis, ne s'est plus perdue.

Ainsi, modernes nécromants, errant sur les ruines de la Celtide ancienne, nous interrogeons l'esprit de nos ancêtres disparus. Et, à cet appel, leur pensée la plus profonde renaît devant nous, car, « sans Génie primitif, sans Amour primitif, sans Mémoire primitive il ne peut y avoir de félicité », nous disent les Triades.

LES SOURCES MÉTAPHYSIQUES DE L'ANCIEN MONDE ET LA RUPTURE DE L'UNITÉ ARYENNE.

A l'aube de l'histoire, l'*Avesta* iranien « montre les Aryens fuyant devant les manœuvres du mauvais principe qui, toujours, glaçait et rendait inhabitables les pays qu'Ahura-Mazda créait pour eux (2) ». L'on peut donc dater d'une des grandes périodes glaciaires, et vraisemblablement de la dernière, l'immense ébranlement qui devait porter les peuples indo-européens du Pendjab à l'Irlande. C'est en effet lors de la glaciation würmienne (3) qu'apparaissent en nos régions les industries lithiques allant de l'Aurignacien au Chelléen, représentatives, non seulement de la race humaine

(1) Hubert. *Op. cit.*, t. II, p. 320. Ceux de nos lecteurs peu ou mal initiés à l'antiquité et à la littérature celtiques peuvent (et pourront mieux encore, par la suite de nos citations et extraits), se rendre compte de l'incroyable richesse du fonds culturel irlandais, gallois et breton. Outre que cela pourra leur faire toucher du doigt les insuffisances universitaires françaises, qui tiennent à peu près sous le boisseau un pareil patrimoine intellectuel, si près cependant des origines gauloises de la France, cela leur permettra de comprendre la réserve hostile des Irlandais d'aujourd'hui vis-à-vis de l'Angleterre. Les Celtes des îles, détenteurs d'une civilisation millénaire et absolument originale, n'ont rien à apprendre, en vérité, des mercantils enjivrés et abâtardis de Londres.

(2) J. de Morgan, cité par Berr, dans Pittard. *Les Races et l'Histoire*, Paris, Renaissance du Livre, 1932, p. xi.

(3) G. Goury. *Origine et Evolution de l'Homme*, Picard, Paris, 1927, p. 51 et 59.

de Néanderthal, fort bestiale encore d'aspect, et aujourd'hui disparue, mais encore, par les trouvailles de Piltdown et du Puy, d'un ancêtre incontestable de l'*Homo sapiens* moderne (1). Dans le vaste mouvement de migrations que semble avoir déterminé cette dernière offensive du grand froid, les groupes aryens durent avoir leur place, et commencer leur périple vers les péninsules européenne et indienne. Une fois ces migrations achevées, les peuples indo-européens occupent un espace qui restera sensiblement le même pour de longs millénaires, jusqu'à la découverte, fort récente en regard, de l'Amérique. Comment se présente alors, après la fixation des tribus aryennes, la physionomie métaphysique du vieux continent ?

Tout d'abord, vers le Nil, et sans nul contact direct avec l'Aryanisme primitif, se développe une civilisation quelque peu énigmatique et parfaitement originale. Parmi les nombreuses divinités égyptiennes, anciens totems animaux progressivement anthropomorphisés, existe un dieu lunaire, maître des arts et des sciences, appelé *Djehouiti*. Après la conquête de l'Égypte par Alexandre, et l'établissement de la dynastie des Lagides, un vif mouvement de syncrétisme tendit à identifier, dans la nouvelle capitale hellénistique, Alexandrie, les dieux égyptiens du peuple conquis et les dieux grecs du conquérant. Thot fut assimilé à Hermès Trismégiste, — le trois fois grand, — et considéré comme l'inventeur de l'écriture, du nombre et de la musique. Autour de lui, toute une tradition métaphysique et ésotérique, plongeant dans le passé égyptien le plus reculé, devait se concrétiser.

Entre le monde égyptien et le monde aryen, se place la brillante et dure cohorte des dieux sémitiques. Au près des Baals phéniciens, les Assyro-Babyloniens se donnent les divinités asiatiques nées, trois millénaires avant notre ère, à Sumer et Akkad, et les sémitisent. Dans ce riche panthéon, à côté des grands dieux, des divinités sidérales, et des dieux météorologiques ou élémentaires, prennent place de nombreux génies, dont certains redoutables. Aussi l'Astrologie et la Magie (2) prennent corps, et feront sentir leur influence jusque dans le monde moderne. Parmi ces peuples, étalés de l'Euphrate à l'Arabie, l'un est appelé aux plus hautes destinées. Groupe de pasteurs à peine fixés, il adore un petit Baal passablement colérique nommé Iaveh, et se livre à la divination (3). C'est l'ère de l'Israélisme, religion à tendances hétérothéistes, mais alors patriarcale et quelque peu « bédouine » (4), dont le culte n'est pas encore centralisé à Jérusalem et dans les mains d'un grand-prêtre.

Enfin, aux flancs et au nord du Caucase, en Europe, en Iran et dans l'Inde, les peuples aryens constituent alors un bloc homogène (5), au sein duquel apparaissent

(1) Goury. *Op. cit.*, p. 86.

(2) Fossey. *La Magie Assyrienne*, Paris, 1902.

(3) Chantepie de la Saussaye. *Histoire des religions*, Paris, Armand Colin, 1904, p. 198.

(4) Autran. *Mithra, Zoroastre et la Préhistoire Aryenne du Christianisme*, Paris, Payot, 1935, p. 163.

(5) Parmi les preuves nombreuses de cette unité proto-historique des religions aryennes, rappelons seulement que le premier Asura hindou est *Dyous-Pitar*, le Père-Ciel. Sa parenté avec le roi des Dieux des indo-germans occidentaux, *Jupiter*, est indubitable, et pas seulement au point de vue linguistique. Il en est de même des *Açvins* hindous, jumeaux équivalents aux *Dioscures* gréco-romains.

cependant les premières différenciations, religieuses comme linguistiques. Si les Hindous et les Perses constituent alors indubitablement un groupe, les peuples slaves tiennent de fort près à ces derniers. Les Hellènes prennent contact avec les civilisations crétoises, vraisemblablement non indo-européennes, et les peuples italo-celtiques ne sont pas encore dégagés de l'ensemble italo-celtique. Mais déjà, sur le plateau de l'Iran, la rétrogradation des *dévas* indous, des dieux, en *dāvas*, c'est-à-dire en démons, indique la rupture imminente de la communauté aryenne. Le monde indo-européen, en s'étendant, va se fragmenter. Cependant, jusqu'au triomphe des métaphysiques sémitiques, avec Jésus et Mahomet (1), les religions de l'ensemble du groupe indo-celto-germain, y compris les Latins, les Slaves et les Hellènes, évolueront avec un rigoureux parallélisme, dans le sens d'un polythéisme de plus en plus philosophique et sublimisé.

C'est donc de trois sources essentielles que va découler l'évolution métaphysique de notre monde : l'une, qui nous est propre, indo-européenne; les deux autres, qui nous sont ethniquement étrangères mais géographiquement voisines, la tradition égyptienne et le fonds sémitique ancien.

LES DEVENIRS ARYENS. RELIGION ET INITIATION. L'ORIENT.

Chez les Aryens orientaux, la scission ébauchée entre Iraniens et Hindous va s'affirmant. L'Inde, non sans qu'apparaissent chez elle les prodromes du Bouddhisme, — qui, né vers le 6^e siècle avant Jésus-Christ, en sera expulsé vers l'an 800 de notre ère, — continue son évolution particulière. C'est d'abord le *Védisme*, qui, introduit dans le Pendjab au cours du deuxième millénaire préchrétien par les tribus aryennes des Mitanni, descendues des plateaux de l'Iran, comporte à la fois le culte du *soma*, boisson divine, du feu *agni* et un culte domestique, rendu par le père au foyer de la maison, rite qui se retrouve dans toute l'Europe ancienne. Les divinités, complexes, sont alors les *Dévas*, êtres célestes; une confrérie de sacrificateurs organisée apparaît alors à côté du culte familial. Ce sont les *brahmanes* (2).

(1) L'on voudra bien en effet constater que l'abandon par nombre de peuples indo-germans de leur religion ancestrale s'est toujours fait au profit des métaphysiques sémitiques; si les Germains, les Celtes, les Latins, les Hellènes et les Slaves de l'Est ont adopté le Christianisme, les Iraniens, les Afghans, les Indous du Nord-Ouest, les Albanais et les Slaves de l'Ouest, — tout au moins en Bosnie-Herzégovine, — ont embrassé l'Islam, qui atteint ainsi l'Adriatique. Seule l'Inde brahmanique a continué vaine, — ont embrassé l'Islam, qui atteint ainsi l'Adriatique. Seule l'Inde brahmanique a continué jusqu'à nos jours l'évolution du polythéisme aryen originel, non sans qu'il soit influencé, d'ailleurs, par le contact d'éléments hétérogènes, notamment dravidiens, surtout à l'est du Pendjab, où s'arrêta le gros des forces aryennes.

(2) Dans la partie moderne des Védas, dite les *Brahmanas*, se trouve un appendice, les *Aranyakas*, ou « œuvre de la forêt ». Le mythe de la forêt semble donc fort ancien chez les peuples aryens. Il prendra toute son importance chez les Nordiques du groupe, c'est-à-dire les Germains et les Celtes, plus en contact que les Méditerranéens avec la grande forêt européenne.

Il est également remarquable que la très ancienne division de l'Inde en castes, après la conquête aryenne, ait eu pour but de maintenir l'intégrité raciale et morale des clans aryens, vainqueurs dispersés en milieu ethnique dravidien et négroïde.

Aux Dévas s'ajoutent, sans les éliminer toutefois, et de très bonne heure, les *Asuras*, dieux moins statiques, où apparaissent, avec le Père Ciel, *Dyaus-Pitar*, le gouverneur du monde, *Varouna*, et un dieu d'union, *Mitra*, dont la fortune sera considérable aux temps futurs, lorsqu'il aura progressé vers l'ouest.

Ce polythéisme indou, seul de toute l'Aryanité (1), ne disparaîtra pas. Il ira sans



cesse en s'enrichissant, devenant de plus en plus complexe, se spécialisant en quelque sorte pour chacune des castes originelles : brahmanes, guerriers et peuple, jusqu'à ce que, sous la sage direction du brahmanisme, s'opère un violent syncrétisme au sein de cette diversité, syncrétisme qui nous donnera l'actuel hindouisme.

Aux plateaux iraniens, l'évolution est tout autre. Aux alentours de 1400 avant

(1) Rappelons que le terme Aryen désigne la branche indo-européenne qui a donné son nom moderne à l'Iran. Le mot lui-même signifie « noble ». Historiquement les Aryens sont les tribus de langues indo-européennes qui se sont établies le plus à l'Est de l'Eurasie, c'est-à-dire dans le bassin de l'Indus, en Iran, et au Nord du Pamir. Anthropologiquement, le terme englobe également aujourd'hui les peuples slaves, celtiques, grecs, latins et germains, tous, suivant la belle classification du professeur Montandon (*la Race, les Races*, Paris, 1933, Payot) de grand-race européide. Cette grand-race se subdivise en trois races : race blonde (nordique et subnordique), race alp-arménienne, race brune ou méditerranéenne, sans que *nulle part* les divisions ethnographo-linguistiques ne coïncident avec les divisions anthropologiques.

notre ère, le très ancien culte du feu, commun à tous les Indo-Européens à l'origine, (qui subsiste à l'heure actuelle chez les Guèbres de Perse et les Parsis de l'Inde) (1), et le rite de la boisson sacrée, le *haoma*, proche du *soma* indou, se compliquent d'un panthéon groupé autour d'un Dieu principal, *Ahura-Mazda* (2), et où le Mithra indou, associé à ce dernier, prend une importance de premier plan.

A cette époque, apparaît également une corporation sacerdotale, les *Mages*, qui pratique un rituel aryen ancien, et qui conservera longtemps des attaches dans l'Adherbaïdjan, où les pratiques aryennes primitives subsistèrent avec une plus grande pureté qu'ailleurs. Les *Mages*, — c'est-à-dire *les hommes* (3), — furent semblablement d'abord un clan médique, une tribu, puis devinrent une secte de prêtres du Feu principe.

C'est alors, entre 660 et 583 avant Jésus-Christ, qu'apparaît Zoroastre. Son œuvre va être la conciliation entre le vieux polythéisme iranien, religion des rois perses, et celle des *Mages*. Sa réforme fait d'Ahura-Mazda le Dieu suprême, dont l'adversaire est le dieu du mal, Ahriman. Ahura-Mazda commande à de bons esprits, les *Amshaspands*, et Ahriman à des entités maléfiques, les *Daévas*, parmi lesquels *Aēscha* et les *Drujs* (4). La lutte entre ces principes opposés doit, au bout de quatre périodes, se terminer par la victoire de la Bonne Puissance, et la résurrection des morts, après un jugement général. Nous verrons ci-dessous tout ce que le Judaïsme, et par lui le Christianisme, ont pu emprunter à cette grandiose cosmogonie.

Au triomphe du Mazdéisme zoroastrien, qui durera jusqu'à la conquête islamique, en 652 de notre ère, et qui se maintient en groupes isolés présentement encore, correspond une transformation dans les attributions des *Mages*. La vieille tribu sacrée devient le sacerdoce officiel de la réforme zoroastrienne, en Iran achéménide, jusqu'en 255 avant Jésus-Christ. Mais elle a poussé des rameaux vivaces jusqu'en Anatolie, dans les régions de Cappadoce, d'Arménie et de Phrygie pontique. Là, elle véhicule le culte de Mithra, le vieux Mitra indou, mais déjà transformé en Dieu solaire et rédempteur, époux de la Terre, Anahita ou Anaitis.

L'avènement en Perse des Arsacides, de 255 avant Jésus-Christ à 226 de notre ère, correspond à une offensive bouddhiste en Iran, et à une forte extension du

(1) Après la conquête de l'Iran par l'Islam, des groupes iraniens, de religion indo-européenne mazdéenne, résistèrent, et subsistent aujourd'hui, au nombre de 5.000, environ, en Iran, et de 85.000, dans l'Inde (chiffres de 1904, Chautepie de la Saussaye, *op. cit.*). Ces derniers, commerçants et industriels, sont dans une situation fort aisée. Ils tentèrent une mission de prosélytisme en France, et notamment en Bretagne, aux environs de 1930, avec des procédés (affichage) très modernes.

(2) Le *Ahura* persan correspond au *Asoua* hindou. L. de la Vallée-Poussin compare même *Ahura-Mazda* (le sage Asoura) à l'« Assara Mazaas », grande divinité créatrice sous Assourbanipal (668 ante J.-C.) et postule de cela que le dieu persan achéménide s'était imposé au respect des assyriens sémites.

(3) Comme nombre de noms de peuples. Ainsi les *Allemands* (Alle Manner, tous les hommes), les *Daitschen* (du gothique thiuda, le peuple). Autrau, *op. cit.*, p. 139.

(4) *Aēscha daéva*, divinité bienfaisante dans l'Inde, déchuée en esprit mauvais en Iran, passera dans la démonologie chrétienne, par le canal jui, sous le nom du démon *Aimôle*. Il est également intéressant de comparer les *Drujs* persans, démons souvent femelles, au *Droug* (*Druic*) celto-britannique, esprit de contradiction.

Mithraïsme, à l'ouest comme à l'est. Mithra, *sol invictus*, le soleil invaincu, le soldat de la foi, le Dieu né de la pierre, le Médiateur aussi, va conquérir l'Occident. Il sera le dieu des légions romaines, le grand rival du Christ, sur lequel il faillit de peu l'emporter. Puis le zoroastrisme reparait, avec les *Sassanides*, en 224 après Jésus-Christ, et sera religion officielle jusqu'à la conquête arabe.

LES DEVENIRS ARYENS. RELIGION ET INITIATION. L'OCCIDENT CLASSIQUE.

Si l'évolution des Aryens centraux, les Slaves, apparaît comme singulièrement lente, au point que le christianisme grec, lors de sa victoire célèbre sur le dieu *Péroun*, — le Jupiter russe, — vers l'an mille, s'attaqua à une mythologie encore en pleine évolution, il n'en est pas de même chez les peuples indo-européens de l'Occident. Chez les Hellènes, un complexe panthéon est constitué dès l'époque homérique, et, au VIII^e siècle avant notre ère, la *Théogonie* d'Hésiode établit la classification des mythes, la filiation des Dieux, la formation de l'Univers. Du Chaos et de Gaea, la Terre, naît Ouranos, le Ciel, et d'Ouranos et de Gaea, viennent les premières divinités, les Ouranides, les Titans. Le dernier-né, Cronos, — le Temps — fonde une nouvelle dynastie divine, dont le chef sera son fils *Zeus* (1), après sa victoire sur les Titans, les Géants et le monstre Typhœus, suscités par les Ouranides déchus. Zeus donne naissance aux Dieux olympiens, vraisemblablement d'ailleurs, comme Poseidon, anciennes divinités poliades ou tribales agrégées par la suite au panthéon hellénique général. Puis l'union des Dieux et des mortelles engendre les Héros, véritables demi-dieux, comme Héraclès, les Dioscures ou Orphée.

A côté des cultes rendus aux divinités de l'Olympe, et entées sur eux, apparaissent de bonne heure, puisque leurs racines plongent dans la préhistoire (2), les sociétés de Mystères, qui dureront, à Éleusis, jusqu'en 395 de notre ère. Elles comportent une initiation, qui confère à celui qui l'a subie le pouvoir d'entrer en contact avec la divinité, de faire corps avec elle, en fin de compte d'être sauvé par elle, et elles offrent fréquemment l'exemple de repas en commun préfigurant très exactement l'eucharistie catholique. Il en est ainsi notamment dans les Mystères qui se sont développés autour du Mitra indien, passé, nous l'avons vu, en pays méditerranéen. Ces cultes de mystères s'étendront, en période hellénistique, à l'Asie Mineure; Attis, Isis, Mithra en seront les personnages sacrés et centraux, auxquels, dans leur passion, leur mort, leur résurrection, l'initié s'identifie. Dans le cérémonial et les obligations rituelles, l'aspersion par l'eau bénite ou par le sang du taureau, les jeûnes, l'ascé-

(1) Rappelons que le Zeus hellénique, dieu du jour, semble-t-il, à l'origine, — (sanscrit *dyaus*, latin *dies*, jour) — et devenu dieu suprême du panthéon hellénique, possédait un oracle à Dodone. Cet oracle était un *chêne sacré*, dont on interprétait les murmures. Zeus est pour cela souvent représenté avec une couronne de chêne. Il est impossible de ne pas rapprocher toute cette symbolique grecque du rôle considérable joué par le même arbre dans les mystères druidiques, chez les Celtes.

(2) Briem. *Les Sociétés secrètes de Mystères*, Paris, Payot, 1941, p. 215.

tisme et les macérations jouent un grand rôle. De même, contrairement aux desservants du culte des Dieux, citoyens comme les autres et simples sacrificateurs ou ordonnateurs de cérémonies, les prêtres des mystères jouaient vis-à-vis des mystes initiés le rôle de directeurs de conscience, constituant une corporation particulière par leur costume et leur genre de vie. Le christianisme se calquera à ce point, dans son organisation, sur tout cela, que les premiers chrétiens, dans leur simplicité, voyaient en ces similitudes une œuvre démoniaque. Il est plus exact de penser que, sous un de ses aspects au moins, le christianisme est né d'une volonté très affirmée d'extérioriser, d'exotériser les Mystères; comme toujours, un pareil appel aux profanes ignorants et à la pièbe ne pouvait manquer de réussir (1), quel que soit le personnage mythique, — en l'espèce Jésus, — placé au centre du culte; cette réussite, sur le strict terrain de la puissance numérique, s'est soldée en définitive, depuis le triomphe chrétien, par un incroyable appauvrissement de la pensée religieuse, symboliste et eschatologique, de l'Occident.

Contrairement aux Hellènes, les Romains n'ont pas, à proprement parler, de panthéon indigène organisé. De bonne heure l'influence grecque se fit sentir en Italie, notamment chez les Étrusques, qui participèrent de très près à la fondation de Rome. Le *pater familias* rend le culte indo-européen à son Lare et à ses Pénates, et, dès le III^e siècle avant notre ère, les vieilles divinités italiotes ou bien sont assimilées aux grands Dieux helléniques, ou bien, comme Janus et Saturne, perdent leur primauté. De plus, les Dieux latins qui, jusque-là, comme les Dieux celtes et les Dieux germains, étaient conçus abstractivement, et non figurés, s'anthropomorphisent, et cela d'autant que, par suite de l'influence grecque grandissante, ils sont exprimés désormais par la statuaire (2). Sous l'empire, les Dieux d'Asie Mineure, d'Égypte, de

(1) Il est certain que toute société initiatique qui s'ouvre à tout venant est assurée d'un gros succès de recrutement. Mais ce succès, en nuisant à la qualité intellectuelle des adeptes, finit par cristalliser le rituel, devenu incompris dans son symbolisme, et par empêcher toute évolution des concepts de base, de la société fixée dans un dogmatisme irréversible. D'autre part, la noble émulation, qui, dans une véritable société initiatique, anime les mystes dans la poursuite de leur perfectionnement, sanctionnée par des grades, fait place à la dernière démagogie. Un magnifique exemple de cela est l'Église Catholique Romaine, dont le rituel initiatique primitif constitue une bonne partie des sacrements, lesquels se présentent actuellement — (que comprend un fidèle à la confirmation!) — comme les ruines défigurées d'épreuves autrefois hautement symboliques. Quant au dogme, maintenant qu'une seule interprétation est obligatoire, pour tous, sa cristallisation à un stade archaïque de la pensée humaine, — (stade de l'époque, II^e ou III^e siècle, où l'Église est devenue exotérique et a admis tout le monde) — est sans doute la raison principale de l'abandon du christianisme par un nombre de plus en plus grand de penseurs.

Un autre exemple, non moins probant, est celui de la Franc-Maçonnerie française, que son recrutement très large a, pour son malheur, trop détachée de la philosophie symbolique, et poussée sur le Forum des compétitions politiques. Cf. à ce sujet Lantoin: *Les Héritiers du Temple*, et *Hiram couronné d'épines*.

(2) Il est important de se souvenir que, jusqu'à la période d'influence hellénique, vers le III^e siècle avant Jésus-Christ, les latins répugnaient à toute figuration anthropomorphique de leurs Dieux. Les Nordiques, germains et celtes, procédaient au même état d'esprit (voir plus bas le récit du rite des Gau-lois à Delphes). Si l'on se souvient que, linguistiquement, Celtes et Latins ont jadis constitué un ensemble, il n'est peut-être pas trop conjectural de penser que ces derniers sont en quelque sorte, au point de vue linguistico-culturel (et non au point de vue racologique, surtout!), comme des proto-nordiques méditerranéens.

Syrie, de Perse, — (nous avons vu les avatars de Mithra) — viendront enrichir la dévotion romaine, complétée et politiquement orientée par la déification de la ville de Rome et de l'Empereur, cultes d'État (1).

Mais, chez les Latins, pas d'organisations de Mystères. Par contre, on aperçoit à haute époque une corporation sacerdotale, celle des *Flamines*, que la légende veut institués par Romulus et par Numa, et qui font les sacrifices aux différents Dieux. La direction de ce collège est assurée par trois grands-flamines : ceux de Jupiter, de Mars et de Romulus; auprès de ces flamines, existent les pontifes, — primitivement constructeurs de ponts, — qui surveillent la religion nationale, puis les décevirs, et les augures. Aux derniers temps de la république, le collège des pontifes se compose de quinze pontifes proprement dits, auxquels s'ajoutent le roi des sacrifices (*rex sacrorum*), trois pontifes mineurs, et trois flamines majeurs. Le chef de cette organisation est le *Pontifex maximus* (2), le Souverain Pontife, titre que le christianisme, plus tard, ne laissera pas tomber en désuétude.

LES DEVENIRS ARYENS. RELIGION ET INITIATION. LES PEUPLES NORDIQUES.

Au nord du monde gréco-latin, Germains et Celtes développent une civilisation parfaitement originale. Pour les seconds, — l'Irlande mise à part, — leur intégration dans l'Empire méditerranéen de Rome modifiera quelque peu, définitivement pour la Gaule, transitoirement pour la Bretagne, le sens de leur évolution. Par contre, les Germains, maintenant jusqu'à nos jours les concepts et l'idéal nordiques, échapperont à l'emprise du monde des Césars et, finalement, le briseront, pour, avec Charlemagne, en recueillir l'héritage politique.

Nous sommes assez bien documentés sur l'ancien polythéisme germanique, de type indo-européen, mais particulièrement sur les formes déjà évoluées qu'il avait pris au début de l'ère chrétienne. L'évangélisation fut d'ailleurs tardive : commencée par les missionnaires anglo-saxons, convertis au VII^e siècle lors de la conquête de la Bretagne, elle fut achevée au IX^e siècle seulement par l'épée de Charlemagne.

Le monde de ténèbres, *Niflheim*, formé au nord de l'Abîme primordial, contient la fontaine *Hvergelmir*, aux douze fleuves glacés. Au sud est le pays du feu, *Muspellsheim*, aux rivières empoisonnées et pétrifiantes. Après une glaciation, le vent du sud fait fondre les neiges, et le géant *Ymir* naît. Des glaces (3) naît aussi le géant *Buri* qui, avec *Bestla*, engendre les trois dieux *Odin*, ou *Wotan*, *Vili* et *Vé*. Une lutte entre les Dieux et les Géants, bien conforme au fonds indo-européen, (proche du combat hellénique entre les Titans et les Dieux), amène la mort d'*Ymir*,

(1) Ces hommages et cette divinisation — nécessités par l'intérêt purement politique qu'ils présentaient pour l'unité de l'Empire, — n'étaient pas sans déchaîner quelque ironie chez les meilleurs empereurs. La phrase de Vespasien mourant est restée célèbre : *Deus ſol — Je me sens devenir dieu.*

(2) Chantepie de la Saussaye. *Op. cit.*, p. 607.

(3) Toute cette cosmogonie glaciaire est remarquable, et semble littéralement un souvenir traditionnel des grandes glaciations du début quaternaire. La mythologie rejoint la science.

dont le corps devient *Midgard*, « la demeure du milieu », c'est-à-dire la Terre, et le crâne, le Ciel. Les Dieux associés à Odin construisent aussi leur séjour céleste, *Asgard*, « la demeure des Ases »; le pont *Bifrost*, l'arc-en-ciel, unit *Asgard* et *Midgard*.

De la chair du géant *Ymir*, naissent aussi les nains, qui habitent sous la terre, dans le troisième monde, *Niflheim*. Une autre tradition représente l'univers comme un arbre prodigieux, le frêne *Yggdrasil*.

Les Ases, les Dieux, sont sujets à mourir, le jour où les géants et les puissances mauvaises voudront bouleverser l'ordre de l'Univers. Déjà, tous les Dieux sont morts, sauf *Tyr*, qui succombe à son tour. Le monde des Dieux cesse d'être visible. Mais certains Dieux doivent renaître, comme le beau *Balder*, sur un Cosmos régénéré. Et une nouvelle humanité doit sortir du grand frêne mythique.

Cette grandiose théogonie se déroule autour de magnifiques personnages divins : *Wotan-Odin*, dieu de l'esprit et du combat; *Thor*, le dieu au maillet, le tonnerre; *Tyr*, dieu de la guerre (1); *Loki*, dieu du feu, le négateur, qui entraînera la mort des Ases; *Balder*, aussi, dieu de la lumière. Des déesses les accompagnent, comme *Frija* (2), Ases; *Balder*, aussi, dieu de la lumière. Il est de nombreux esprits : *Nornes*, fileuses du destin, *Walkyries* guerrières, *elves* aériens, et nains. Les âmes humaines peuvent se détacher du corps, étant, sous un aspect, semi-matérielles (3), et emprunter transitoirement un corps animal; d'où toutes les histoires, si fréquentes en pays du Nord-Ouest, de lycanthropie et de loups-garous.

Le culte, d'après Tacite, a lieu dans les bois sacrés, et les prêtres ont un pouvoir judiciaire et politique. Par contre, les rois et les yarls offrent des sacrifices, et nous n'avons pas trace d'une caste sacerdotale fermée, possédant des pouvoirs particuliers. Cependant, chez les Germains, apparaît, au moins chez les Goths de l'est, et par un remarquable parallélisme occidental aux Mages de l'aryanisme oriental, une tribu sacrée, les *Suèves*. Leur nom sera plus tard celui des Suédois, des Souabes et même des Suisses (4), et « recouvre l'allemand *schweifen*, errer ». Les *Suèves* sont donc les *Errants*, ceux qui ne sont pas fixés. Il s'agit donc d'un corps sacerdotal à forme tribale ancienne, prêtres du grand peuple gothique, et, nous dit R. J. Gorsleben, en tous points comparables aux *Druïdes*. Ils faisaient partie sans aucun doute de la même vaste organisation, clergé universaliste, dont celui de Rome donnera un exemple, en ne connaissant aucune frontière étroite en tant qu'Ordre, et se ramifiant en de nombreux pays (5).

Voisins des Germains, les Celtes, dont l'empire, au premier millénaire avant Jésus-

(1) *Tyr* avait un second nom : *Þings*. D'où l'allemand *Dienstag*, Mardi, jour de Mars.

(2) D'où le *Freitag* allemand, Vendredi, jour de Vénus.

(3) Le corps étherique des occultistes modernes.

(4) Rudolf-John Gorsleben. *Hoch-Zeit der Menschheit*, Koehler und Amelang, Leipzig, 1930. Ouvrage en tous points remarquable sur le sens des runes et le symbolisme germanique. Le sens cosmique de la croix gammée (*svastika*), y est clairement défini.

P. 79 : « L'immigration des Suisses, en provenance de la Suède, est incontestable, de même que celle des Souabes, en provenance du Nord. »

(5) Gorsleben. *Op. cit.*, loc. cit.

Christ, s'étend de l'Irlande aux bouches du Danube (1), possèdent une religion polythéiste qui, si elle doit, en traces éparses, quelque chose au rudiment d'appareil mythologique hérité des populations néolithiques précédentes, constructrices de dolmens (2), n'en est pas moins issue du polythéisme aryen. En Gaule, jusqu'à la conquête romaine, la religion conserve un caractère extrêmement naturaliste. Les hauts-lieux, comme le pic pyrénéen du Ger (3), — *garros devos* (garrus deus), des fleuves, comme la Dive ou la Divonne, — *divona*, la divine, — des forêts, — comme *Ardivina*, *ar douna*, la profonde (les Ardennes), sont divinisés. Le chêne offre un caractère sacré, ainsi que les sources thermales, consacrées à *Borvo* ou *Bormo*, « le bouillonnant (4) ». Certains animaux, même, — vieux souvenir du totémisme primitif, — sont, en tant que compagnons des Dieux, l'objet d'un culte. Ainsi le célèbre *Tarvos trigaranus*, le taureau aux trois grues, de l'autel parisien; ainsi le sanglier, ou la déesse *Artio*, — l'ourse, — vénérée par les Helvètes de Berne (5).

A ce naturalisme richement diversifié, — (et que sont aujourd'hui les saints christianisés des fontaines bretonnes!) — vient s'ajouter, et le compléter, tout un panthéon de divinités. En Gaule, c'est la Triade souveraine, *Esus*, la « cause première » pour les *Parisii*, en tout cas dieu guerrier, dont l'avatar irlandais sera le héros Cuchulainn; *Taran*, dieu de la Foudre, et *Teutatès*, le « père du peuple ». Autour d'eux, gravitent l'éloquent *Ogmios*, le « dieu-père » *Dis-pater* et sa parèdre la Déesse-mère; la sage *Belisama*, déesse du Feu-principe, un dieu solaire, nommé *Bormo* ou *Grannos* (le brillant), en Gaule, et *Toutiorix* (roi des hommes), (6) chez les Celtes danubiens, ainsi que le dieu au maillet, frère du Thor german, *Sukellos*; le dieu à cornes, *Cernunnos* (7), les Mères, puissances de fécondité, et les *Fatae*, devenues nos modernes fées.

(1) *Paris-Soir* (17-2-42) reproduisant une curieuse dépêche de Sofia, annonçait que des débris celtiques, lointaines survivances des invasions gauloises danubiennes, subsistent à l'heure actuelle dans les Balkans. Ces populations, de type blond, sont réparties en plusieurs petits groupes. L'un d'eux, les *Miridites*, est fixé sur le bord du lac Scutari. Un autre a été découvert près de Salonique, le long de la rivière *Galek*. Dans les montagnes, des populations nomades de même comportement ethnique sont nommées par les Bulgares les *Gallatki*.

En outre, chaque famille de ces groupes donnerait à son premier-né mâle le prénom caractéristique de *Brenn*.

Notons également l'existence jusqu'au X^e siècle en Galice espagnole d'une importante colonie bretonne, réfugiée sur ce territoire lors de la conquête anglo-saxonne de la Grande-Bretagne. Il y eut des évêchés bretons en Galice, et des observateurs galiciens vinrent assister, depuis une trentaine d'années, à plusieurs congrès panceltiques, en Bretagne, Irlande, Ecosse ou Galles.

(2) Bichelette, *Manuel d'Archéologie Préhistorique*, t. I, p. 594 et suivantes.

(3) Le pic du Ger domine la moderne Lourdes.

(4) D'où le français *Bourbon*, La Bourboule, Bourbonne, etc.

(5) La tradition n'est d'ailleurs pas perdue, l'ourse figurant sur les armoiries modernes de la ville de Berne, et un couple d'ours étant toujours entretenu, en captivité, aux frais de la ville.

(6) Même forme que le *Théodoric* germanique, d'après de Calan, *Bulletin Archéologique de l'Association Bretonne*, Redou, 1902, p. 21. Théodoric a donné Thierry, en français, et Dietrich, en allemand. Bon exemple des pénétrations culturelles germano-gauloises d'après la conquête franque.

(7) A rapprocher du saint chrétien local de Carnac en Bretagne, *Cornély*, et son pardon annuel, où a lieu la bénédiction des bêtes à cornes.

Dans les îles, la mythologie est assez semblable, « les religions des divers peuples celtiques présentant une certaine unité (1) ». La mère des Dieux est la *Danu* irlandaise (*Dón* bretonne), et ses fils sont la Tribu de Danu, les *Tuatha de Danann*. Cette assemblée divine comprend le Forgeron *Govannon* (en irlandais *Gobniu*);



Llud (2) (irlandais *Nuada*), à la main d'argent, sorte de Jupiter celtique; *Gwydion*, dieu civilisateur, dont la fable est très proche du Wotan allemand, et qui, équivalent du dieu gaulois *Ogmios*, devient *Ogmé* en Irlande; le fils enfin de *Gwydion*, le *Lleu* gallois, *Lug* irlandais, dieu combattant, dont l'arme est l'arc-en-ciel, et dont le nom vénérable survit aux bords du Rhône gaulois, sur la « colline de Lug », *Lugdunum*, la ville de Lyon.

Autour de ces Dieux, gravitent des héros et des géants, *Lyr*, l'océan, qui, de sa femme *Iwerydd* (l'Irlande), a des fils : le *Bran ab Llyr* gallois (*Bron* irlandais), protecteur des *file* et des *bardes* (3), le *Manannan mac Llyr* irlandais (*Manawyddan ab*

(1) Hubert, *Op. cit.*, t. II, 286.

(2) *Llud* a donné son nom, d'après Geoffroi de Monmouth, à *Caer Lud*, devenue Londres, où se trouve la colline de *Ludgate*. La cathédrale Saint-Paul de Londres a dû remplacer, sur cette colline, un temple voué au vieux *Lud* breton.

(3) La tête coupée du géant *Bran*, tournée vers le Sud, protégeait l'Île de Bretagne, et le roi Arthur,

Llyr gallois), géant et magicien redoutable, seigneur des caps tempêteux, fondateur de la corporation des marchands (1), mais aussi, en Galles, agriculteur et cordonnier. C'est la *Morrigan*, la Morgane, Bellone celtique; *Dagodévos*, le *Dagdé* irlandais, au chaudron magique; *Angus*, la déesse hibernienne de l'amour, *Brigit* (la *Brigantia* gauloise), déesse de la poésie.

Rien de tout cela, d'ailleurs, ne périt absolument, et, transformées en saints chrétiens, en magiciens ou en démons, les vieilles divinités celtiques hanteront volontiers, en plein VII^e siècle chrétien, la cour mythique d'Arthur comme les cycles héroïques des royaumes d'Irlande.

Cet Olympe celtique détermine une vie religieuse où les rites agraires de fécondité ont une importance primordiale, et où s'élabore dès haute époque tout un système métaphysique et moral (2). Par ailleurs, quelles que soient les différences locales, en Gaule, en Irlande, en Bretagne insulaire ou dans la vallée du Danube, tout indique, au-dessus de ces diversités, une identité profonde dans les concepts religieux de tout l'*imperium* celtique. Cette vigoureuse unité est l'œuvre du sacerdoce, qui est un sacerdoce panceltique, les *Druides*.

LES INITIATIONS ARYENNES ET LE DRUIDISME.

Au cours de ce rapide coup d'œil sur l'évolution du polythéisme arien originel, nous avons constaté un fait important : c'est qu'après de la religion proprement dite, où les Dieux jouent le drame cosmique, et de son organisation matérielle et culturelle, existent partout dans le monde indo-européen des collèges, tantôt agrégés au culte cérémoniel, comme les Flamines, tantôt s'en dégageant, pour développer en leur sein une activité plus proprement didactique, comme nous le verrons pour les *Druides*, tantôt, enfin, basés sur une mystique rituelle d'agrégation de l'homme à la divinité, comme les mystères helléniques. Si différentes, par conséquent, que peuvent nous apparaître, au V^e centenaire environ avant notre ère, ces organisations para-religieuses, il n'en est pas moins vrai que leur existence présuppose une origine commune, dont elles ne sont que l'évolution. Cette évolution fut certainement divergente, suivant les conditions de temps et surtout de lieu. Mais on ne peut

en l'exhament, rendit, d'après la légende, les invasions saxonnes possibles. Bran est également un voyageur, voguant vers les régions mystérieuses de l'Occident, vers la Terre des Morts. Le christianisme canonisa ce dieu païen sous le nom de saint *Brandan*, saint navigateur censé avoir apporté la religion de Jésus en Bretagne insulaire.

(1) *Manannan-Manawyddan* fut le roi légendaire de l'île de Man. Il avait trois jambes, figurant (d'après l'explication populaire) sur les armoiries de l'île, qui portent en effet trois jambes rayonnantes. Ces trois jambes héréditaires sont en réalité une anthropomorphisation du *triskeld* symbolique. *Manannan* était parfois surnommé « tête blanche ». *Barr-find* en irlandais. Les chrétiens ont canonisé ce vieux héros païen sous le nom de saint *Barr*, patron des pêcheurs irlandais. C'est *Barr-find* (*Barrind* gallois) qui conduisit le roi Arthur à Avallon, l'île de l'Occident.

(2) Hubert, *Op. cit.*, p. 285.

pas ne pas être frappé par les analogies profondes qui caractérisent ces divers groupements.

Hubert (1), dans les *Celtes*, après avoir rapporté que, linguistiquement, le « *Flamen* (2) romain porte le même nom que le *brahmane* indou », écrit : « Rien ne ressemble plus aux *Druides* que les *Brahmanes* de l'Inde et les *Mages* de l'Iran, si ce n'est le Collège des Pontifes à Rome et les Flamines qui y étaient agrégés... Il s'agit, non seulement de sacerdoces comparables, mais de sacerdoces identiques, qui ne se sont bien conservés qu'aux deux extrémités des peuples indo-européens. Entre les deux, avaient subsisté des débris de pareils sacerdoces, en Thrace et chez les Gètes, par exemple. » Et Dumézil (3), plus nettement encore, affirme : « La philologie comparée a, semble-t-il, déterminé le « genre littéraire », le moule où, dès l'époque indo-européenne, se coulait, pour mieux se transmettre, la tradition épique, mythique, morale peut-être et scientifique, de l'Ordre sacerdotal dont *Druides* et *brahmanes*, à l'extrême Ouest et à l'extrême Est, sont les héritiers directs. »

Ainsi, dans l'établissement d'une sorte d'arbre généalogique des initiations aryennes, trouverons-nous, à la base des phylums morphologiques, le collège initiatique et sacerdotal indo-européen primitif, type originel d'où va proliférer, en se diversifiant, le complexe réseau des organismes ariens de pensée religieuse.

Après la rupture de l'unité, et l'occupation, à l'Est et à l'Ouest, de l'espace vital asiatico-européen dévolu aux peuples ariens, soit vers le premier millénaire avant l'ère chrétienne (4), cette diversification a déjà donné naissance à ses filiations essentielles. A l'extrême Est, dans l'Inde, c'est le collège des *Brahmanes*, dont l'autorité, assez forte pour expulser plus tard le bouddhisme, et lutter victorieusement contre l'Islam sémitique, se manifeste de nos jours par le remarquable syncrétisme dogmatique qu'est l'hindouïsme. En Iran, ce sont les *Mages*, qu'une légende d'un lumineux symbolisme (5) veut trouver au berceau du Christ; en Thrace, et chez les Gètes de Transylvanie, ce sont des sacerdoces de bonne heure disparus; chez les Hellènes, ce sont, sous certains aspects, les sociétés de mystères éleusiniens et autres; dans la Rome de Numa, ce sont les *Flamines*; enfin, en Germanie, ce sont les *Suèves*, et en Celtide ce sont les *Druides* (6).

(1) T. II, pp. 230 et 283.

(2) Flamine.

(3) *Revue de l'Histoire des Religions*, t. CXXII, n^o 2-3, sept.-déc. 1940. « La Tradition druidique et l'Écriture ». Il s'agit d'une publication purement scientifique (Annales du Musée Guimet).

(4) On place vers 800-700 avant notre ère l'apogée de l'Empire Celtique, occupant l'Europe de Gibraltar et de l'Irlande aux bouches du Danube. C'est le second âge du Fer, dit de *La Tène*. L'empire celtique devait se morceler et succomber peu à peu à partir de 300 avant Jésus-Christ, jusqu'à la résurrection de l'Irlande, en 1921, qui marque la première étape victorieuse, — plus encore sur le terrain de la culture que sur le terrain politique — du réveil de notre Ethnie celtique.

(5) Les *Mages* à Bethléem (cf. Autran, *op. cit.*) symboliseraient les influences irano-aryennes, incontestables d'ailleurs, dans la genèse du judaïsme moyen et du christianisme qui en est issu.

(6) Cette communauté d'origine se fera sentir au delà même du christianisme. A Kildara, nous dit Hubert (*op. cit.*, II, 229) les nonnes irlandaises chrétiennes de sainte Brigitte (ancienne déesse païenne *Brigantia*), « évitaient avec la même attention que les *Mages* persans de souiller de leur souille la flamme du feu sacré qu'elles entretenaient. »

Dans la genèse de ces sociétés, Hubert (1) décèle, sans doute avec raison, et par comparaison avec les soi-disant sociétés secrètes non aryennes de la Mélanésie et de la Colombie britannique, qui, en fait, sont des confréries, un parallélisme avec les clans totémiques. L'origine de ces confraternités para-religieuses remonte toujours à une révélation métaphysique, souvent cristallisée autour d'un personnage fondateur, comme nous le verrons pour Zalmoxis et Pythagore. Leur caractéristique est de se recruter par cooptation, et d'initier rituellement leurs membres, se renouvelant par générations successives. « Elles assument, dit Hubert, des fonctions en déshérence dans des sociétés où le totémisme (rattachement mystique du clan à un ancêtre humain, animal ou autre) était en voie de désorganisation. »

Ainsi, le Druidisme ancien, jusqu'à la subversion chrétienne, était constitué d'un ordre. Cet ordre, au sein de la société celtique, formait une véritable confrérie dont les membres, collectivement, exerçaient une fonction sociale. Son recrutement, comme dans toutes les organisations aryennes parallèles, était assuré par cooptation, après choix préalable par les initiés. Loin de constituer une cellule fermée, comme les ordres monastiques chrétiens (2), les druides formaient un collège dispersé, dont les membres, dit Hubert, répartis au sein des cadres politiques de la nation, exerçaient les fonctions les plus variées. L'ordre prenait conscience de son unité aux assemblées générales, et constituait un corps (3), dont le chef, à droits égaux entre candidats, était désigné par le suffrage des membres.

En dehors des druides, existaient des prêtres, les *gutuatri*, affectés aux sanctuaires de l'Olympe celtique populaire, qui, d'ailleurs, pouvaient être druides eux-mêmes, nous apprend Ausone. De plus, ainsi qu'à Rome et dans la plupart des communautés aryennes, — où les fonctions religieuses faisaient l'objet d'un partage entre le prince et des spécialistes, — (le *rex* et le *flamen*), — en Irlande, chaque roi a son druide. Il semble donc bien que les druides n'aient été qu'exceptionnellement les ministres des sacrifices offerts aux divinités, et que leur activité en ce domaine se soit limitée à leur ordonnancement.

Les textes anciens nous les montrent mystiquement liés, en Gaule, au chêne, en Irlande, au sorbier ou au noisetier (4). Leurs principales fonctions religieuses sont la divination, répandue dans tout le monde antique, l'énoncé à leurs consultants des interdictions rituelles et des périodes favorables; de plus, les druides sont arbitres

(1) Hubert, *Op. cit.*, II, 284.

(2) Le christianisme, en imposant à ses confréries monacales le retrait du « monde » manifeste, a par ce mépris de la vie et de la société humaine, ce qu'il y a de proprement négateur en lui. Les collèges druidiques, en participant au contraire, énergiquement à l'existence courante, devaient constituer un puissant levain au sein du monde celtique. C'est toujours la différence essentielle entre l'initiation mystique, féminine et passive, et l'initiation philosophique, masculine et active : l'Orient et l'Occident.

(3) César, *De bello gallico*, livre VI.

(4) Il est curieux de rapprocher cet emploi mystique du noisetier avec le rôle que joue cet arbre dans la magie et dans la très moderne radiesthésie, où le noisetier coudrier sert à fabriquer la baguette, baguette magique, et baguette détectrice des sourciers.

entre les groupes politiques, rédigent le Droit, interviennent comme juriconsultes (1). Ils sont exemptés du service militaire et de l'impôt, bien que nous voyions des druides qui vont, mais volontairement, au combat, comme le Gaulois Divitiacos et l'Irlandais Cathba.

Comparés par César, au point de vue du rang social, avec les *equites*, les chevaliers romains (2), les druides sont surtout des philosophes et des éducateurs, et cette partie de leur activité n'a pas péri (3); ils enseignaient à leurs disciples, outre les éléments d'une cosmologie et des récits symboliques de voyages (4), des épopées historiques sur l'origine de la race, et toute une doctrine sur la nature humaine et ses devenir. N'indiquant ici que les linéaments de cette doctrine, nous précisons cependant que, d'après les témoignages concordants des anciens, et conformément à la pensée profonde des triades galloises médiévales, les druides considéraient la mort comme un déplacement de plan vital, et croyaient à la pluralité des vies. Le monde des Morts, rendant à nouveau des âmes à la Vie, n'était que l'aspect négatif, le réservoir d'âmes du Cosmos, dont le cercle des Vivants est l'aspect positif. Au sein de ce Cosmos, c'est donc un roulement constant et grandiose des âmes, au travers de la Vie permanente, les âmes collectives animales pouvant, par leurs mérites vis-à-vis de leur loi d'espèce, s'individualiser et accéder à la forme humaine, les âmes humaines pouvant aussi, par leur indifférence envers le savoir, redescendre vers la conscience de groupe et la forme animales. « Les druides s'attachent à persuader que les âmes ne périssent pas, mais passent d'un corps dans un autre », dit formellement César (5). Cette théorie de la transmigration des âmes, nous la retrouvons, toujours vivante, à l'orient du monde aryen : « Les êtres rejetés (du monde céleste) renaissent, selon leurs œuvres et leur savoir, sous forme de ver, de mite, de poisson, d'oiseau, de lion, de porc, de tigre, d'âne sauvage, d'homme ou d'autres êtres », dit la *Kaushitaki-Brahmana Upanishad* indoue (6).

ARTONOVIOS.

(A suivre).

(1) En Irlande, les *filid*, analogues aux *vates* ou ovates, ont les pouvoirs judiciaires des *brehons*. Il est vraisemblable que ces pouvoirs ont passé des Druides aux *filid*, non sans que, plus tard, les pouvoirs judiciaires de l'Etat ne l'aient emporté sur ceux des *filid*, réduisant leur rôle à celui de juriconsultes.

(2) Les *filid* irlandais, seuls substantifs de l'Ordre après la dispersion des Druides, avaient mêmes droits de préséance que les nobles.

(3) En Gaule, après la conquête romaine, les Druides sont devenus professeurs d'écoles supérieures. En Irlande, les *filid*, ou ovates, qui avaient pris les fonctions éducatrices des Druides dispersés par les Chrétiens, possédaient des écoles qu'ils ont léguées au Moyen Age (Hubert, *op. cit.*).

(4) Voyages dans l'autre monde, semblables aux *Imrama* (voyage de Maél Duin, par exemple), irlandais, ou aux périples christianisés de basse époque, comme le voyage breton de Saint-Brandan.

(5) *De Bello Gallico*, livre VI.

(6) Cité par Chantepie de la Saussaye, *Op. cit.*

LE DRUIDISME ET L'HERMÉTISME

par J. B. (1).

Nous n'avons pas l'intention — ni la possibilité — de traiter ici ce sujet en son entier; nous voulons seulement éveiller quelques idées chez nos lecteurs.

Origines du Druidisme. — On a beaucoup discuté sur les origines du druidisme et sur ses rapports avec la religion de la Grèce. Les uns veulent faire dériver les religions de l'Inde, de la Grèce et de l'Égypte même du Celticisme; les autres, à l'inverse, veulent que ce soit le Celticisme qui ait généré les autres cultes. L'argument de la discussion repose uniquement sur des nuances philologiques. Quand on sait combien il est facile de solliciter les étymologies, on doit se montrer prudents et circonspects. Nous pensons, quant à nous, que les religions viennent toutes d'un tronc unique — d'une tradition transmise par les survivants d'un monde disparu — et que le druidisme a su conserver très longtemps les principes mêmes d'une religion sublime sans les altérer. On sait que les druides n'écrivaient pas; ils se fiaient uniquement à leur mémoire — qui, par suite d'un entraînement constant, devait être prodigieuse. Mais, pourquoi n'écrivaient-ils pas? N'est-ce pas parce qu'ils savaient que tous les textes écrits sont appelés à disparaître et que, seuls, perdurent les *graffiti* empreints dans la mémoire humaine. « Les druides n'écrivaient pas, dit un anonyme (2), pour développer leur mémoire, et ils s'efforçaient de développer leur mémoire pour conserver à l'âme, à travers ses migrations, le souvenir, c'est-à-dire ce plus précieux, ce plus consolant de tous les dons de Dieu... celui sans lequel l'immortalité serait un présent funeste, puisque nous ne pourrions plus la partager avec ceux que nous avons tendrement aimés! » Nous pensons que les druides voulaient ainsi conserver plus sûrement la tradition qui leur avait été transmise. De nos jours, l'homme répugne aux efforts de mémoire. Quel est l'ingénieur, l'architecte, le chimiste, le physicien, l'historien qui n'ait vingt fois par jour recours à un formulaire? Et une bonne mémoire n'est-elle pas le signe certain d'un parfait équilibre psychique? T. Basilide (3) dit avec juste raison: « Il faut toute l'outrecuidante ignorance d'un primaire pour oser leur reprocher (aux druides) de n'avoir rien écrit et considérer cela comme une preuve d'infériorité, car il en fut de même pendant longtemps dans toutes les traditions. »

En fait, nous ne connaissons les Celtes et les Druides que par les descriptions que nous en firent les Grecs et les Romains et, par une malice du sort, dit Georges Dotin (4), « les textes les plus intéressants pour l'histoire des Celtes occidentaux antérieurement à la conquête romaine ne nous sont point parvenus; nous n'en retrouvons que des fragments dans des compilations de valeur discutabile; nous risquons de

(1) J. B. est un occultiste de grand renom, connu surtout par ses articles parus dans la revue occultiste *Consolation* (1935-1936) et par son dernier ouvrage: *Manuel de Magie pratique* (1940), N. D. L. D.

(2) Cité par Louis Leblois. *Les Bibles et les Initiations religieuses de l'Humanité* (1886), liv. IV, vol. II, 3, p. 892.

(3) T. Basilide. *Essai sur la Tradition celtique*, 1937, p. 43.

(4) G. Dotin. *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, 1906, p. 354.

considérer comme des phases successives de l'existence des peuples celtiques les notions qu'en acquirent progressivement au cours des siècles les écrivains de l'antiquité ».

Il nous faut donc avouer que l'origine des Druides reste mystérieuse, si nous entendons par là qu'elle est seulement, par nous, pressentie et comme voilée dans un lointain clair-obscur.

Druidisme et pythagorisme. — Rappelons tout d'abord que le pythagorisme se scinde en trois parties: science arithmétique (1), éthique et téléologie. Nous laisserons de côté la science arithmétique. Notons toutefois que le pentagramme, signe de ralliement des pythagoriciens, et que la tétraktis, sublime décade, se retrouvent dans les nombres 5 et 10 qui étaient particulièrement sacrés chez les Celtes. Les périodes de cinq et de vingt jours étaient la base du calendrier; la numération était vigintésimale (2).

Le parallèle est beaucoup plus marquant entre l'éthique et la téléologie des druides et des pythagoriciens. Les uns et les autres s'attachent à la pureté physique et à la pureté morale et, d'autre part, la doctrine de la métempsychose est, chez les druides, le dogme des transmigrations multiples que l'âme est condamnée à parcourir dans le cercle d'*Abred*.

On sait que les pythagoriciens révélaient peu à peu leur doctrine aux initiés; on sait également que les druides professaient une doctrine secrète d'où étaient exclus les profanes.

Les druides, les ovates et les bardes formaient les trois degrés d'initiation. Bien entendu il faut distinguer entre les bardes véritablement initiés et ceux qui chantaient les louanges des maîtres qui les hébergeaient.

Les pythagoriciens comprenaient trois catégories: les philosophes contemplatifs (mathématiciens), les nomothètes (législateurs) et les politiques. Le pythagorisme, contrairement à la franc-maçonnerie, société hiérarchisée, mais d'esprit démocratique, était une sorte de fascisme ésotérique (3).

Il n'en pouvait d'ailleurs être autrement. Le mythe de l'égalité est absurde et démenti par toute la création. Coûte que coûte et bon gré mal gré, il nous faut revenir à la notion de l'*élite*. Druides et pythagoriciens l'avaient fort bien compris.

Jamblique (4) nous donne quelques détails sur l'admission du disciple parmi les pythagoriciens: tout d'abord l'examen préalable de la famille, de l'éducation, du caractère du jeune homme; venait ensuite une période probatoire de trois ans durant laquelle on s'assurait du désir sincère de l'élève; puis cinq ans de silence et de vie austère; et enfin le disciple était admis à voir le maître.

En quoi consistait l'enseignement? Il semble bien qu'un exotérisme assez grossier dissimulait un parfait ésotérisme. La palingénésie ou métempsychose ne doit pas être prise à la lettre. Il y avait là autre chose... et cette autre chose c'est l'hermétisme.

(1) Arithmétique de *arithmos*, nombre avec idée d'ensemble ou d'harmonie qu'il ne faut pas confondre avec la *logistique*, art du calcul. On peut dire que, pour les grecs, notre arithmétique était leur logistique et que leur arithmétique était notre arithmologie.

(2) T. Basilide. *Op. cit.*, p. 26.

(3) Matila C. Ghyka. *Le Nombre d'Or*, t. II, Les Rites, 1931, p. 17.

(4) *Vie de Pythagore*, 71-73.

Hermétisme et druidisme. — Nous employons le mot « hermétisme » dans le sens de doctrine secrète et non dans celui de doctrine d'Hermès. Il est évident, pour tout étudiant de bonne foi, que l'hermétisme transsude de toute part dans le druidisme. Nous lisons dans les Triades :

« Il y a trois cercles de Vie :

Le cercle de Keugant : où il n'y a nul autre que Dieu, ni vivant ni mort, et il n'est personne autre que Dieu qui puisse le traverser.

Le cercle d'Abred où chaque état germe de la mort et l'homme l'a traversé.

Le cercle de Gwenved où chaque état germe de la vie et l'homme le traversera dans le ciel (1). »

Keugant est le cercle du Vide, le cercle de l'Infini. C'est l'existence pure, l'Ensofph de la Kabbale.

Abred est le cercle de la Transmigration.

Gwenved est le cercle de Lumière, le cercle de Félicité. C'est l'anéantissement final dans le Grand Tout.

Le mot *cercle* doit être pris ici suivant la définition de saint Bonaventure : *Cujus centrum est ubique, et circumferentia nusquam*. Le mot « cercle » d'ailleurs, pas plus que le mot « plan », ne rend compte des états de conscience par lesquels passe l'âme avant de parvenir dans Gwenved.

L'essence du bonheur ne réside pas, comme dans le catholicisme, dans la contemplation éternelle de Dieu, mais dans l'acquisition constante d'une science toujours plus étendue. Il s'agit en somme d'une félicité active et non passive.

La doctrine des druides façonnait des hommes, des guerriers, des êtres puissants et forts. Qu'a fait le catholicisme? Il a donné des légions de bigots et de bigotes, des monstres d'égoïsme qui ne pensent qu'à leur propre salut, au prix de quelques vilénies appelées hypocritement exercices cultuels...

L'abbé Emmanuel Théron demande à quel prix et par quelle conduite l'homme parvient au monde de félicité. Il dit (2) : « La réponse du christianisme est connue : c'est par le renoncement, l'humilité, l'amour de Dieu et du prochain, la répression des passions, la mortification du cœur et de l'esprit. La réponse du druidisme est tout autre. L'adorateur d'Esus ne pénètre dans le Gwynfyd que par le développement de l'intelligence, c'est-à-dire par la science, ce qui n'exclut pas nécessairement l'orgueil, et par l'accroissement de la personnalité, c'est-à-dire par l'effort et l'effort vers la science, ce qui n'exclut pas surtout l'égoïsme et la dureté de cœur. »

L'abbé Théron s'égare ici dans une erreur due à son éducation catholique. Il n'a pas su voir le désintéressement qui pénètre tout le druidisme. Qu'y a-t-il de méritoire à se mortifier en cette vie pour obtenir une place au paradis éternel (3)? « Je

(1) *Livre du Bardisme*, Trad. P. Ladmiraull, 1931, p. 28.

(2) *Druides et Druidisme*, 1886, p. 104-105.

(3) Nous ne pouvons résister au désir de donner ici une narration de l'allégorie de la sainte qui porte d'une main une outre d'eau pour éteindre l'enfer et de l'autre une torche pour détruire le ciel, afin d'aimer Dieu pour lui-même (cité par Émile Dermenghem, dans *l'Éloge du Vin*, poème mystique arabe, 1931, p. 30).

Jotenville, édit. Natalis de Wailly, 1868, p. 158 : Le soudan de Damas ayant offert son alliance à saint Louis, le roi lui envoya des messagers, avec lesquels se rendit en Syrie « Frères Yves li Bretons, de l'ordre des Frères Prescheours, qui savoit le Sacrazinnois. Tandis que il aloient de leur hostel à l'ostel don Soudan, freres Yves vit une femme vieille qui traversoit parmi la rue et portoit en sa main destre une

voudrais qu'on ne dit jamais : l'autre vie; car il n'y en a qu'une », écrivait Louis-Claude de Saint-Martin. Et le Gaulois méprisait la vie; il la sacrifiait sous le moindre prétexte. Par la mort étaient rompues les étroites limites de la vie terrestre et l'âme pouvait alors prendre un nouvel essor.

Quel merveilleux thème on pourrait ici développer. Mais il faut nous borner.

Dans les vers d'or des pythagoriciens on lit :

« Tu sauras que les hommes souffrent des maux qu'ils se sont choisis eux-mêmes, les malheureux qui ne voient pas et ne perçoivent pas les biens qui sont tout près d'eux et ils sont rares ceux qui connaissent la délivrance de leurs maux (1). »

Rapprochons ceci de la triade :

« Trois nécessités de l'homme : souffrir; se renouveler; choisir; et par le pouvoir que donne la dernière, on ne peut connaître les deux choses avant leur échéance (2). »

Druidisme et pythagorisme se rejoignent. Tous deux possèdent la vraie doctrine dans sa pureté.

Nous terminerons par cette page de Jean Reynaud (3) :

« Un dernier trait, tout à fait capital, achève de caractériser la théologie druidique : c'est le triomphe final de la vie céleste. Le cercle des épreuves n'est qu'un lieu de passage; ce n'est point un dédale dans lequel aucun être soit en danger de s'égarer éternellement; on finit toujours par en sortir, et il en résulte que le nombre de ses habitants diminue continuellement, tandis que celui des habitants de *gwynfyd* augmente dans la même mesure. Donc, il arrivera nécessairement un temps où le premier cercle, s'étant complètement vidé, il n'y aura plus de place pour le mal dans l'Univers, de sorte qu'au-dessous du cercle éternel de Dieu rayonnera alors exclusivement la beauté, le bonheur et la vertu. »

« scellée pleine de feu et en la senestre une phiole pleine d'yeau. Frères Yves li demânda : « Que veus-tu de ce faire? » Elle li respondi qu'elle vouloit dou feu ardoit paradis, que jamais n'en fust point, et de l'yeau estendre enfer que jamais n'en fust point. Et il li demânda : « Pourquoi veus-tu ce faire? » — Pour ce que je ne vueil que nulz face jamais bien pour le guerredon de paradis avoir, ne pour la « pour d'enfer, mais proprement pour l'amour de Dieu avoir, qui tant vaut et qui tout le bien nous puet faire. »

(1) Georges Méautis, *Le Livre de la Sagesse Pythagoricienne*, 1938, p. 36.

(2) P. Ladmiraull, *Loc. cit.*, p. 29.

(3) *L'Esprit de la Gaulle*, 1864, p. 328.

SYMBOLES CELTIQUES

LE SANGLIER (1) (fin)

Au début de cette étude, nous avons cité M. Ch.-Lassay, faisant du sanglier l'antithèse emblématique de l'Agneau et reproduisant une monnaie sur laquelle sont figurés, en haut, des rayons lumineux issus d'une sphère et dirigés vers le sanglier, en bas, une croix à double traverse. Nous avons également décrit une autre monnaie où le porc sauvage est indiqué en connexion avec une fleur épanouie à trois branches.

Ces faits nous incitent à rechercher le rapport existant entre le sanglier et la fleur à trois branches, pseudo-lotus ou nymphéa. Or la fleur est symboliquement équivalente à la coupe, au calice récepteur de la manifestation de la substance universelle, coupe qui la développe en s'épanouissant. Et, partant de cette donnée, — (calice de la fleur), — nous voici au vaisseau, à la coupe du Graal, qui reçoit le sang issu de la blessure faite au flanc du Christ par la lance de Longin. L'art chrétien a multiplié cette représentation dans l'iconographie traditionnelle, notamment à Angers, sur un vitrail du XIII^e siècle.

Et voici qu'apparaît, mystiquement, l'inimitié terrible du sanglier avec le Crucifié, inimitié parfaitement exprimée par M. Lassay, et que nous retrouverons en rappel permanent. Guénon (op. cit.) établit ainsi l'association : « Dans le mythe d'Adonis, lorsque le héros est frappé mortellement par le bouc d'un sanglier — (qui jouait le même rôle que la lance du centurion Longus) — le sang de la victime divine, en se répandant à terre, donne naissance à une fleur, l'anémone. » Or, ceci se retrouve dans le symbolisme chrétien, par exemple sur le vitrail de la cathédrale d'Angers, où le sang divin, coulant en ruisseaux, s'épanouit aussi sous forme de roses. Or il est avéré, dit toujours Guénon, que « la rose en Occident est, avec le lys, un des équivalents les plus habituels de ce qu'est le lotus en Orient ».

Mais les rapports du porc sauvage avec le christianisme ne s'arrêtent pas à ces seuls faits, si suggestifs soient-ils. Cette partie de notre travail, destinée à faire ressortir le rôle donné au sanglier dans l'emblématique chrétienne, est basée sur les éléments d'interprétation fournis par trois auteurs de la plus pure orthodoxie catholique (2).

Peu de gens savent, — et d'autres se gardent bien de laisser deviner, — les raisons profondes et vraiment « essentielles » de l'horreur ou de l'affection que l'Église catholique manifeste et enseigne pour tel ou tel être du monde animal. Il y a les bons, qui reflètent Dieu et toutes les vertus prônées par la doctrine, et il y a les mauvais, les pervers, les funestes, qui se confondent avec les péchés, le diable, l'enfer.

C'est à cette deuxième catégorie que ressortit notre sanglier, voué à la damnation, répugnant, ignoble, aussi détesté que le porc par les Juifs d'Israël, qui l'ont condamné

de façon irrémédiable, et ont perpétué cette condamnation par les directives du catholicisme romain.

Dans la Bible, le sanglier (Ps. LXXIX, v. 14) a ravagé la vigne : *Vineam exterminavit aper de silva...*, et cette vision persiste, se reproduit sous la plume des papes et



des saints. *Insidiatur aper de silva...* répète le pape Innocent III (1). Le sanglier, c'est le diable, *aper diabolus*, marque saint Mélicon dans son traité *De Bestiis*.

Et l'usage de l'Église illustre ces deux autorités. Le sanglier sera chargé de représenter la colère, l'envie, la luxure, la gourmandise. Il est le dévastateur de l'héritage mystique : sur les sculptures de chapiteaux à Saint-Hilaire-de-Melle, de même qu'à la Nunziatella de Messine, s'inscrivent des chasses au sanglier démoniaque. Par lui se définissent l'hérésie, le libre examen des dogmes, et autres « aberrations » au regard de l'intransigeance dogmatique chrétienne.

Les Bénédictines, dans leur *Dictionnaire*, observent la ligne adoptée : « Figure du démon; comme le sanglier ravage champs et vignobles, le démon ravage les âmes. » Ces *concessi* sont d'une naïveté un peu stupide, mais ce n'est pas tout. On a pensé à

(1) *De contemptu mundi*, liv. I, chap. XVIII.

(1) Notons que lors des fouilles pratiquées à Jaldéac (Mayenne), ancienne capitale des Gaulois Diablintes, l'on vient de découvrir trois modèles de monnaies, en bronze, de grosse contenance en raison de leur âge.
(2) Charbonneau-Lassay, op. cit. — Mgr Barbier de Montault : *Jeanographie de France*. — Christian Auloy : *Symbolisme du culte religieux*. — Quant à l'ouvrage précité par les Bénédictines de Saint-Louis de France sous le titre de *Dictionnaire du Symbolisme*, on ne peut s'y agiter qu'à titre très secondaire. Il témoigne uniquement de l'abaissement de la science interprétative, livrée à des allégoires piéuses et stériles, dans le style concis et discret d'un catéchisme destiné à des enfants dociles et pas curieux.

donner au sanglier la tâche de représenter la « male bête » de l'Apocalypse, qui est une forme de l'Antéchrist.

Par contre, pour atténuer un peu la rigueur de cette sévérité surprenante, Dom Leclercq marque la présence du porc sauvage sur des lampes des premiers temps chrétiens, et cherche à le définir par l'expression de la colère divine. De même, Charbonneau-Lassay cite un passage d'une lettre de saint Paulin de Nole écrivant à un correspondant, et le comparant au sanglier dans un sens bénéfique : « Quelle satisfaction n'aurais-je pas de vous trouver tout changé : de voir qu'en le lion se maintient la douceur d'un jeune veau; que le Christ habite dans le sanglier, qui conserve toute sa férocité envers le monde, mais qui est devenu un agneau à l'égard de Dieu; vous n'êtes plus le sanglier de la forêt, vous êtes devenu le sanglier des moissons. » Cette littérature est une de ces exceptions à la mauvaise réputation chrétienne du sanglier, exception qui confirme la règle (1).

Notons d'ailleurs que le sanglier sert d'attribut à quelques saints ermites ou anachorètes, saint Dèle, saint Firmat, saint Pélage. Cette iconographie, qui est souvent issue de la tradition populaire, et non de Rome, dénote une acception qui s'apparente à la désignation du druide, retiré à l'écart dans la forêt.

Reprenons le psaume XVIII de la Bible, cité ci-dessus. Nous y lisons (traduction Lemaître de Sacy) : « Pour la fin, pour ceux qui seront changés. »

Verset 9. « Vous avez transporté VOTRE VIGNE de l'Égypte, et, après avoir chassé les nations, vous l'avez plantée EN LEUR PLACE. »

10. « Vous lui avez servi de guide dans le chemin, en marchant devant elle; vous avez affermi ses racines, et elle a rempli la terre. »

11. « Son ombre a couvert les montagnes, et ses branches les cèdres les plus hauts. »

12. « Elle a étendu ses pampres jusqu'à la mer, et ses rejetons jusqu'au fleuve. »

13. « Pourquoi avez-vous donc détruit la muraille qui l'environnait? et pourquoi souffrez-vous que tous ceux qui passent dans le chemin la pillent? »

14. « LE SANGlier de la forêt l'a toute ruinée, et la bête sauvage l'a dévorée, etc. »

Le vieux poème inspiré, qui oppose le sanglier à la vigne, est aisé à comprendre, et la leçon de l'Écriture hébraïque est facile à tirer.

La vigne (celle de Dionysos-Bacchos, dieu à l'âne; celle du Jésus crucifié que les caricatures romaines dessinent avec la tête d'âne, et l'on sait que Jésus a identifié son sang au jus de la vigne) est l'Église des Judéo-chrétiens.

Le sanglier, à la fin de cet exposé, nous apparaît comme la figure de la philosophie et de la tradition mystique des peuples du Nord, que les druides ont incarnées en nos pays avec un éclat qui se prolonge en ondes d'une lumière pâlie. C'est cet éclat que doivent ranimer ceux qui se souviennent, malgré plus de mille ans d'abâtardissement religieux et mystique. Et l'image ancestrale du grand sanglier efface, pour eux, chaque jour un peu plus, celle de l'Agneau de la Pâque juive, trop longtemps proposé à notre adoration de peuples vaincus.

Ainsi le porc sauvage nous a-t-il servi, ainsi qu'une fidèle pierre de touche, à reconnaître nos amis de nos ennemis, ceux-ci étant les peuples ou doctrines qui veulent

(1) De même, dans la *Nativité* d'Albert Dürer, peintre dont toute l'œuvre est à la fois savante et pleine d'intuitions, Jésus naît entre le sanglier et le lion. Les iconographes catholiques ont reculé devant le problème ainsi posé, cependant facile à résoudre.

l'interpréter, non comme simple créature, mais comme le grand destructeur. Nous avons compris que les symboles n'ont pas été placés pour servir à l'amusement de nos yeux. Ils commandent impérativement, ils désignent et dénoncent. Ce sont les points d'orientation qui nous guident dans la voie que nous avons entreprise, vers le destin nouveau de la revendication de notre héritage, celui de notre terre et celui de notre ciel. L'une ne sera pas reconquise, tant que nous n'aurons pas retrouvé l'autre.

ADDENDA

LE POMMIER SACRÉ

L'existence du pommier comme arbre sacré dans la légende celtique est nettement affirmée par les textes. Cela n'a rien qui doive surprendre, car il est l'arbre par excellence des pays du Nord, arbre d'abord de la vie physique, car le pommier sauvage a dû fournir de la subsistance à nos lointains ancêtres de l'Europe préhistorique (1).

Il est également l'arbre de la vie intellectuelle et spirituelle. Son fruit, tranché horizontalement par son hémisphère, découvre en son cœur étoilé le pentagramme, l'étoile à cinq branches de la Connaissance, signe de Pythagore, voire même du compagnonnage et des rites ouvriers du siècle dernier.

Wirth écrit à ce sujet (2) : « Le pentagramme magique représente le microcosme, ou le monde en petit, c'est-à-dire l'ensemble résumé dans la partie. C'est l'image de l'homme qui se manifeste à travers la divinité (triangle rayonnant). Elle renvoie donc à l'arcane III du Tarot qui figure l'intelligence ou la compréhension. » Cette citation ne peut que faire penser à la strophe, ci-dessus reproduite, du *Barzaz Breiz* : « Le sanglier va vous faire la leçon », ainsi qu'au poème de Merlin et à l'épithète d'*intelligens* et d'*éclairés* qu'il applique à ses élèves. La liaison n'est pas douteuse.

D'autre part, l'on sait que la pomme, qui porte en elle le chiffre cinq, celui de la science, est désignée par la Genèse hébraïque comme fruit de la vie et de la connaissance, et maudite par le texte juif au titre de fruit du péché. L'inimitié apparaît donc une fois de plus comme irrécyclable entre notre mystique symbolique, nos dieux, et la doctrine judaïque perpétuée par le christianisme romain. Partout, l'opposition et la lutte éclatent en contrastes violents.

Il faudrait une étude étendue, dont nous n'indiquons ici que les premiers linéaments sur le pommier et ses fruits, accompagnant le sanglier mythique. Déjà d'autres rapprochements sont à signaler. L'île celtique des morts, du renouveau et de l'ouest est *Avallon*, la terre des pommes; le trésor des Hespérides est fait de pommes d'or. Enfin le dieu, d'origine nordique, désigné sous le nom d'*Apollon* semble avoir quelque rapport avec la pomme (*abalos* en gaulois, *Apfel* en allemand, *apple* en anglais, etc.)

LE NOMBRE NEUF ET LE SANGlier

Le dieu Apollon, avec son cortège des neuf muses, nous invite à passer au chiffre neuf qui est également, nous l'avons vu, celui des marcéens qu'enseigne la laie du

(1) Krappé. *Mythologie universelle*, p. 263.

(2) Wirth. *L'imposition des mains à la médecine philosophale*, 1891, p. 222.

Barzaz Breiz. Il est impossible de citer les innombrables emplois du nombre neuf, dans toutes les mythologies et tous les folklores. Notons cependant, avec les neuf sphères célestes traditionnelles (sept planètes et deux lumineuses), la mort de Jésus-Christ, qui a lieu à la neuvième heure. Dans le *Tchéou-li*, il est neuf fontaines de la sagesse divine auxquelles préside le dieu de l'Agriculture. L'église catholique organise des neuvaines et neuf prêtresses druidiques desservaient l'île de Sein. Il y a neuf peaux de Charlemagne, neuf cœurs des Anges. Neuf est un, proclame enfin Goethe par la bouche de la sorcière de Faust.

Mais il importe surtout ici de souligner l'expression de rénovation attachée au chiffre neuf. Neuf, adjectif de qualité, et neuf, nombre, sont réciproques, complémentaires et correspondants. « Pour Dante, observe P. Le Cour dans la revue *Atlantis*, la *Vita Nuova* doit être ainsi entendue. Béatrice avait neuf ans lorsqu'elle lui apparut à Florence; c'est-à-dire qu'il fut illuminé par la compréhension des neuf manifestations de la Trinité, concrétisées en ce nom de Béatrice. » Rappelons les neuf jours de lutte du roi Arthur contre le grand sanglier.

Neuf mois est la durée de la gestation de l'enfant de l'homme. Le disciple qui accède à la vie de l'esprit, l'initié né à la connaissance inaugure sa vie spirituelle; il est re-né.

Que nous enseigne encore le nombre neuf? Il est celui de Saturne (planète qui, en astrologie, signe le prêtre). « C'est par excellence, dit l'auteur du *Symbolisme hermétique*, le nombre du mystère que notre intelligence est appelée à pénétrer, ... celui de la science des choses cachées. La neuvième clef du Tarot représente un ermite à barbe blanche qui personnifie l'expérience et la tradition. C'est le penseur qui, à force d'approfondir, a pénétré les mystères les plus cachés (1). »

Descendons à l'ordre des relations physiques. Saturne est l'astre de la saison humide et froide (automne, hiver). Le neuvième mois, septembre (tout au moins pour l'actuel calendrier), inaugure l'automne, époque où le gland de chêne fournit une abondante provende au porc sauvage. L'équinoxe d'automne (21 ou 22 septembre) est l'époque de la cueillette des pommes. Notons enfin les inclinations fangeuses bien connues du sanglier, qui se plaît aux terrains humides (Saturne et Lune, Terre et Eau).

Enfin, pour illustrer d'une dernière confrontation le chiffre neuf, il est fait mention dans les *Mabinogion* gallois (2) de « Merddyn et de ses neuf Cylveirdd » qui se dirigèrent par mer vers la maison de verre. On n'entendit jamais dire où ils étaient allés. »

Nous avons vu que, dans l'image celtique de la laie et ses neuf marçassins, le vieux sanglier solitaire est identifié à l'anachorète retiré dans la solitude des bois, au voyant de l'invisible, au prophète de Dieu. Cette identification serait aisément illustrée par la propriété attribuée au porc sauvage de percevoir le vent et d'être doué d'un flair d'une extraordinaire sensibilité (3), et par le pouvoir bien connu des druides de déceler les plantes par leur rayonnement (*aura*) et la possession de ce sixième sens que d'autres nomment *Aesthesis* et que nous désignons par le mot celtique *Awen*.

KORNOVIOS. ARTONOVIOS.

(1) Cet ermite est, nous l'avons vu au cours de la présente étude, en rapport direct de symbolisme avec le sanglier sacré celtique.
(2) *Mabinogion*, II, p. 207.
(3) *Basilide. Tradition celtique*.

L'ESPRIT LES LIVRES

JEAN CHOLEAU. *Questions Bretonnes des temps présents*. Éditions *Unwaniez Arvor*, Vitré, 1942.
RENÉ BRÉHAT. *Lamennais, le trop chrétien*, Paris, Denoël, 1941.
JOB DE ROINCÉ. *Guyonvar'h* (chez l'auteur, 65, rue de Rennes, Laval).
X. DE LANGLAIS. *Ene al linennou*, Skridou Breizh, Brest.

En Bretagne, il est inutile de présenter Jean Choleau. Pour le public non péninsulaire de *Nemeton*, disons tout de suite que cet industriel vitréen, président de la Fédération Régionaliste de Bretagne (*Unwaniez Arvor*), est, indépendamment de ses travaux folkloriques sur la Haute-Bretagne, travaux plus qu'estimables, un des Bretons les mieux au courant des nécessités économiques armoricaines.

Aujourd'hui, en deux volumes compacts, mais d'une lecture attrayante, Jean Choleau réunit un grand nombre d'études, s'échelonnant sur près de sept lustres de travail et de vie militante. On comprend qu'il soit presque impossible de résumer, sans risquer de la trahir, une œuvre aussi complexe.

Mais cette complexité même est parfaitement ordonnée. Le premier tome est consacré aux questions rurales et à une vue d'ensemble de la figure économique et sociale de la Bretagne; le second se rapporte plus particulièrement au commerce, à l'industrie et aux voies de communication bretonnes. Des graphiques et des cartes démographiques synthétisent ou illustrent les statistiques et les démonstrations de l'économiste breton.

Glanons, au hasard, quelques intéressantes notations de détail. Au XVII^e siècle, maquignons bretons et allemands se rencontraient à la grande foire aux chevaux de Guibray, en Normandie, les *écuries des chevaux Allemands* et celles des chevaux bretons se trouvant proches (1). Nous apprenons aussi (2) qu'il fut question, vers 1919, et très sérieusement, de faire venir en France des ouvriers agricoles irlandais pour pallier à la désertion des campagnes, et que le clergé de l'île gaélique s'y opposa fortement, craignant pour la foi de ses ouailles.

Notons également une vue particulièrement intéressante de l'auteur sur la distinction à établir, dans la fabrication bretonne, entre l'objet de vente touristique, objet de propagande, — fait pour plaire aux touristes, même s'il doit tomber dans la banalité binoussarde engendrée par la période botrelleuse et ses puériles séquelles, — et l'article destiné aux autochtones.

L'ouvrage de Jean Choleau a donc sa place dans la bibliothèque, non seulement du militant breton, mais de tout esprit cultivé et réaliste s'intéressant à la vie complexe, tumultueuse et riche d'avenir de la péninsule celtique continentale.

•••
Cet fougueux, fils de ce Poudouvre d'entre Rance et Arguenon si superficiellement francisé, le docteur René Bréhat s'est attaché à la figure, trop injustement

(1) T. I, p. 140.
(2) *Id.*, p. 174.

oubliée, de son compatriote Lamennais. Comme Renan, et comme notre contemporain l'abbé Turmel, Lamennais vécut, dans toute sa profondeur, le drame permanent qui, s'incarnant presque à chaque génération, oppose le Breton catholique à sa croyance, le Celte aux concepts religieux, étrangers en fait, que sa tradition et son éducation lui ont rendu chers. Et Bréhat, — vieil et sensible ami de l'auteur de ces lignes, — se penche avec une violence attendrie sur la figure exaltée et douloureuse de Félicité de Lamennais.

On sait l'histoire de ce prêtre, « né martyr et âme brûlante », sa compassion infinie pour l'injustice sociale, la misère de ce prolétariat naissant que, seule, devait affranchir humainement la grande révolution sociale et socialiste européenne, que l'Allemagne a commencée sous nos yeux; Lamennais, fils de l'Église, mais fils aussi de la Révolution française en ce qu'elle avait d'indéniablement humain et juste, voulut réconcilier ces deux forces. Il est venu trop tôt, et, alors qu'il eût pu être, selon le mot si exact de Bréhat, le « Loyola de Léon XIII », pape qui rêva d'être social, il se heurta à Rome, qui finalement le brisa.

Zola s'est-il souvenu du pauvre Féli en quelques aspects de son abbé Fourment, lanterne, éconduit, et finalement abattu par la subtilité vaticane dans ses efforts pour un christianisme des pauvres? C'est possible. Il n'en reste pas moins que le Breton Féli de Lamennais sera, qu'on le veuille ou non, à l'origine même de tout socialisme chrétien.

Les jésuites, les « grenadiers de la Folie », comme les qualifiait Lamennais lui-même, vont rapidement agir contre lui. « Révêtu assez imprudent pour avoir des idées à lui », disait le clergé romain, il s'enfuit de la ville papaline après un deuxième et infructueux voyage. Et c'est l'encyclique *Mirari vos* contre Lamennais. Montalembert et Lacordaire cèdent au pape, abandonnent le Breton.

Le Malouin Féli fait front. Il dit encore sa messe, mais, assez vite, songe à « substituer le mot de christianisme à celui de catholicisme », puis, en 1833, rompt avec l'Église romaine. Il prévoit le déclin du christianisme, tout attaché aux intérêts matériels. Il « débouche sur le socialisme », un socialisme bien breton, plus près des hommes de ce pays que « d'autres bibles d'un génie moins français ». Enfin, mort dans sa noble et hautaine indépendance, après avoir refusé le prêtre, le grand Lamennais, en février 1854, est conduit en terre, entouré d'argousins, pour empêcher les manifestations de ferveur populaire.

René Bréhat conte cette vie tumultueuse avec un art à lui, assez âpre à la vérité, et où le terroir haut-breton réagit curieusement en quelques formes patoises. Pour les hommes de *Nemeton*, c'est un livre riche d'enseignements, et, somme toute, notre vieil adversaire Yves le Febvre ne s'était pas trompé, voilà vingt ans, en décelant en Bretagne, auprès de la tradition chrétienne catholique, une tradition aussi ancienne et aussi vivace, allant de la simple hérésie au néo-paganisme le plus actuel.

Mais Yves Le Febvre s'était lourdement fourvoyé par ailleurs, en liant absolument cette belle indépendance religieuse au régime ploutocratique dissimulé sous la démocratie française, et à son anticléricalisme de façade. Cette erreur, en lui idéalisant outre mesure la figure de la France, l'avait amené à envisager de gaité de cœur le sacrifice de la langue bretonne sur l'autel, tout romain en fait, de la sacro-sainte Indivisibilité. Bréhat, lui aussi, lointain et dernier disciple, enterre volontiers « l'idiome rude » de ses ancêtres. Ne le chicanons point trop. Il parle encore d'hier, et

l'Europe se fera autrement que ne l'avait voulu un jacobinisme puérilement unitariste. Elle se fera avec toutes ses composantes, y compris la Celtique, qui n'est ni la moins ancienne, ni la moins riche de substance, et à laquelle la France elle-même, une fois dépouillée ses oripeaux de robin latinolâtre, devra bien quelque chose aussi.

Job de Roincec, qui fut un des premiers militants bretons de 1918, vient de publier une belle pièce de théâtre, *Guyonvarc'h*, tirée d'un roman de Kerardven (Duflhol), paru au siècle dernier. L'intérêt dramatique, — très poussé dans la note romantique, comme le veut l'époque, — est fort soutenu, et l'affabulation se déroule dans la Bretagne lorientaise de 1750, particulièrement haute en couleur.

Ajoutons que de belles illustrations de Creston et une préface de Morvan Marchal, fixant quelques moments de l'origine du mouvement breton moderne, enrichissent cet aimable ouvrage, d'ailleurs fort bien édité.

Xavier de Langlais est un jeune peintre breton de valeur, et un graveur-illustrateur distingué, dans la facture noire et affirmée qui semble celle de l'actuelle école armoricaine. Il présente un curieux ouvrage, *Ene al linennow*, l'Âme des lignes, écrit en langue bretonne, avec une traduction résumée en français; nous n'eussions point parlé de ce traité, encore que la composition artistique intéressât certains de nos amis, s'il ne touchait, en plusieurs de ses parties, au symbolisme. D'autre part, s'adressant, en langue bretonne, à un public jusqu'ici sevré de toute étude de ce genre, cet ouvrage ferait trop volontiers vis-à-vis de lui figure de somme, en lieu et place de prologues.

Ce petit traité, en effet, se compose de deux parties bien distinctes. Dans la première, l'auteur entend « démêler et choisir les lignes principales de toute œuvre artistique, et chercher, pour le plaisir de son esprit, leur valeur vivante, leur âme cachée ». Peut-être paraît-il, en tout cela, un peu subjectiviste; il est bien certain que la connaissance des règles de la composition, en art, ne suffit pas à donner du génie. Mais, notamment dans les arts graphiques, la science des tracés directeurs, basés sur une expérience séculaire, et si en faveur jusqu'à la Renaissance, évite, par les rythmes éprouvés qu'ils sous-tendent à l'œuvre, les fautes trop lourdes. Ces tracés, pythagoriciens d'origine, et transmis par les conventicules de maîtres constructeurs, donnent sans nul doute à l'art du moyen âge cette unité dans la variété qui est le propre des grandes époques (1).

Dans la seconde partie de son livre, de Langlais, qui a lu le *Nombre d'Or* de Ghyka, auquel il rend d'ailleurs un hommage mérité, cite quelques exemples de constructions proportionnelles, dont, notamment, le nombre d'or lui-même, et le pentagramme pythagoricien, sans toutefois donner, de ce dernier, la signification symbolique.

De même, lorsque de Langlais attribue au sens des lignes la signification : « ligne montante, espoir; descendante, déception », que n'a-t-il pensé au dualisme foncier

(1) C'est Alfred Rosenberg, aujourd'hui ministre du Reich, qui écrivit de l'art gothique ces lignes admirables : *Le gothique signifie la tentative qui ne fut risquée qu'une fois sérieusement, et qui ne fut réussie qu'une fois dans toute l'histoire de l'architecture, de former un art spatial en partant d'un sentiment métaphysique du temps. C'est la grande école nordique d'art architectural.*

du devenir vital : *involution* (de l'esprit dans la matière) ; *évolution* : naissance, mort ? C'est le *Solve-Coagula*, dissous et coordonné, des Templiers et des alchimistes.

Le reproche principal que l'on peut faire à l'ouvrage de de Langlais est donc son anthropocentrisme, en vérité fort chrétien. La seule existence des harmonies cristallines dans le monde minéral, dans cet *Announ* druidique de la vie infime, extérieure et antérieure à l'homme, en démontrerait la fausseté. Le rythme éternel et créateur, substrat, selon les plus modernes théories scientifiques, comme d'après la pensée druidique ou pythagoricienne, de toute matière et de toute vie, existe en lui-même, et l'homme n'est que l'organisme évolué susceptible de le percevoir.

Au cours de son ouvrage, de Langlais cite, avec une explication insuffisante d'ailleurs, le triple son, le trident lumineux des druides, l'O. I. V. créateur du Cosmos. Considérons son traité comme un bon travail de débutant, de *mabinog* bien intentionné, et souhaitons que, continuant ses recherches dans un esprit débarrassé de tout *a priori*, même chrétien, il nous donne quelque jour l'œuvre plus parfaite qu'il se doit de nous écrire.

M. N.

■ ■ ■

AU FIL DES JOURS

CORRESPONDANCES

Le très distingué directeur de la revue *Atlantis*, M. Paul Le Cour, nous écrit pour se plaindre que notre collaborateur R. V. ait commis une erreur, dans son bel article : « Dieu le Père est-il chrétien ? » en faisant de sa revue l'organe officiel du Collège bardique des Gaules. M. Jacques Heugel, animateur de ce collège, s'est également ému de cette assertion.

Nous donnons très volontiers acte à M. Le Cour de sa protestation motivée. Notre ami R. V., consulté, reconnaît son erreur matérielle et s'en excuse, l'imputant à certains parallélismes d'attitude de ces divers organismes avant la présente guerre.

CHEZ LES ÉCRIVAINS

On nous annonce la création à Rennes, fin septembre 1942, de la *Société des Écrivains bretons*, créée dans un but d'entraide et de défense professionnelles. Elle éditera un prospectus bibliographique concernant les ouvrages de ses membres, et fonde un prix littéraire.

Le président en est Job de Roince, les vice-présidents MM. Choleau et Bergot. La correspondance est à adresser à la secrétaire, M^{me} Marie Drouart, rue du Père-Bourdon, à Rennes. Le trésorier est le romancier François Coadou.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris, avec une réelle affliction, la mort à Guingamp de notre bon compatriote et ami Loeiz Derrien. Ce Breton de bonne race, ouvrier manuel, fut un des artisans les plus résolus de la renaissance celtique, dans la Bretagne des vingt années de trêve. Il avait créé un tract populaire : *War Zao (Debout !)* et resta toute sa vie fidèle à son idéal. Son éloignement de tout conformisme béat, tant sur le terrain spirituel que sur celui des questions sociales, en faisait un ferment d'avant l'heure des luttes qui s'ouvrent. Nous, qui pour beaucoup l'avons connu, lui devons ces mots de regrets et d'adieu.

« NEMETON. »

NOTE A NOS LECTEURS

Nemeton a l'intention, si faire se peut, de publier intégralement en un volume, avec ses illustrations et son tableau synoptique, l'étude d'Artaudon : **LE DRUIDISME ET LES TRADITIONS INITIATIQUES.**

Le prix de souscription à cet ouvrage est fixé à trente francs, les souscriptions étant dès à présent reçues à Nemeton.

■ ■ ■

Journaux et Revues en relations d'échange avec NEMETON.

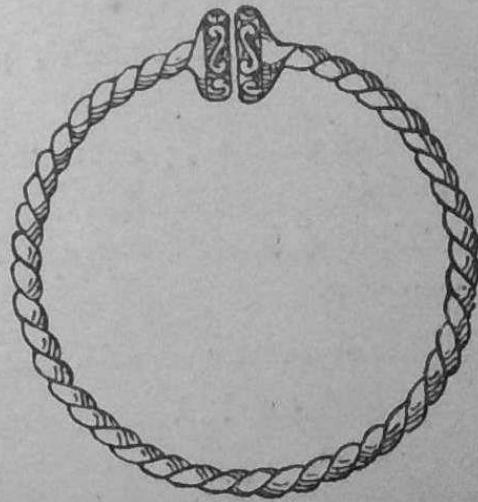
- ★ **STUR** (Gouvernal). Direct. O. MORDREL. Revue de culture bretonne, d'un niveau élevé. Remarquables études sur la géopolitique française. Rennes (Bretagne), 2, rue de Rohan.
- ★ **LE RÉVEIL BRETON** et **GALERNE**. Organe de l'Union des Bretons. Etudes bretonnes économiques, celtiques et patoises. Vitré (Bretagne), 46, rue Poterie.
- ★ **Bulletin du GORSEDD BARZED BREIZ-VIHAN** (Collège des Bardes de Bretagne).
- ★ **L'ETHNIE FRANÇAISE**, Revue de doctrine ethno-raciale. Directeur scientifique : le professeur GEORGE MONTANDON. C'est la grande revue française spécialiste, — et accessible au grand public. — dans la question des races. 22, rue Louis-Guespin, Clamart (Seine).
- ★ **L'ATELIER**, hebdomadaire du travail français; grand journal d'études socialistes et économiques, 41, avenue Montagne, Paris.
- ★ **LE GOËLAND**, feuille de poésie et d'art. Editée par THÉOPHILE BRIANT, chemin du Phare à Paramé. Intéressant effort littéraire. Bons articles symbolistes.
- ★ **LA VIE DU NORD**. Le grand hebdomadaire illustré de Flandre-Picardie. 62, boulevard de la Liberté, à Lille.
- ★ **ATLANTIS**. Revue d'archéologie scientifique et traditionnelle, direct. PAUL LE COUR. Intéressantes études atlantiques et symbolistes. 40, rue des Ecoles, Paris-V^e.

■ ■ ■ ■ ■



MEMETON

Revue d'Études druidiques



PREMIER ET SECOND TRIMESTRE 1943

NEMETON

NEVED NÉMY NEMED

■ ■ ■ La Forêt Sacrée ■ ■ ■

REVUE D'ÉTUDES DRUIDIQUES

— PARAÎT QUATRE FOIS PAR AN —

★★★

Directeur : MORVAN MARCHAL (/ \ \ ARTONOVIOS)
(Autorisation P. c. 208)

■ ■ ■

SOMMAIRE

N° 3-4. Premier et Second Trimestre 1943

Éditorial : L'Abbé Joseph Turmel, par NEVEN LEWARC'H.	
D'une astrologie celtique, par IAKTIMAGUS . . .	81
LE DRUIDISME ET LES TRADITIONS INITIATIQUES (fin), par ARTONOVIOS.	86
Symboles Celtiques (3 ^e partie), par KORNOVIOS.	112
Des Mégalithes et de leur signification, par J. B.	115
L'Esprit. Les Livres, par R. V. Les Journaux et les Revues, par M. N.	119

Rédaction et Administration :

61 bis, Rue de Solférino, LAVAL (La Mayenne)
Compte-courant chèques postaux Morvan Marchal 483-11 Rennes.

★★★★★

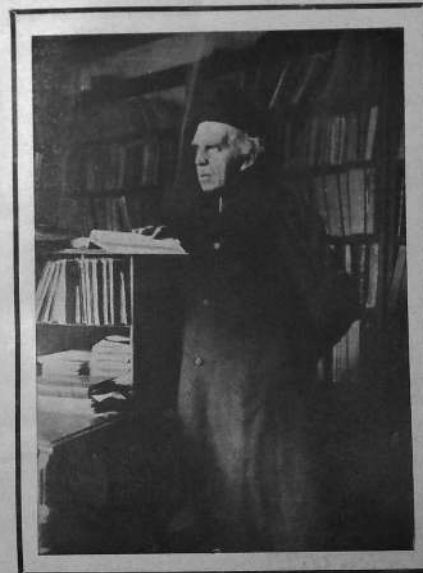
Le numéro : quinze francs.

Abonnement : l'année, cinquante francs.

■ ■ ■

L'ABBÉ JOSEPH TURMEL

HISTORIEN DES DOGMES



L'abbé Joseph Turmel, le plus grand théologien des temps actuels et l'incomparable historien des dogmes, s'est éteint doucement à Rennes, le 8 février 1943.

Joseph Turmel était né le 13 décembre 1859 d'une famille modeste, à Rennes, dans la populaire rue Saint-Malo. Immensément doué pour les travaux de l'esprit, il fut dirigé vers la prêtrise catholique et obtint son ordination en juin 1882. Il se vit confirmé, à ce moment, dans le poste de professeur titulaire de la chaire de théologie dogmatique, au grand séminaire de Rennes. Dès cette époque, il lui fut donné de lire, avec la permission de l'Index, le Discours du Vicaire Savoyard de Rousseau et les Ruines de Volney. En 1885, il lut Renan et Reuss.

Alors que le jeune professeur venait, avec son âme intacte, au secours de l'Église, ses études, en approfondissant les origines et l'évolution des dogmes, furent désastreuses pour sa foi chrétienne. L'abbé Turmel se vit donc obligé de concilier sa vie, désormais rivée à l'obédience ecclésiastique, avec son nécessaire souci de servir àprement la vérité. Vers 1892, il se trouve en

conflit avec son séminaire; contraint de renier ses écrits, l'abbé Turmel, pour éviter le scandale et la peine infinie qu'il prévoyait pour ses parents, dut désavouer ses premiers travaux.

Malgré l'autodafé de ses écrits par ses supérieurs, le jeune savant se remit à la tâche et publia sous des pseudonymes (L. Coulange, H. Delafosse, A. Dulac, E. Perrin) des ouvrages qui, aujourd'hui, sont considérés comme définitifs concernant l'histoire des dogmes. Citons particulièrement son Catéchisme pour Adultes, véritable memento de tout homme cultivé sur

ce sujet. Vers 1930, l'abbé Turmel, enfin déposé par l'autorité ecclésiastique, commence à provoquer de grosses inquiétudes dans les milieux catholiques. Le cardinal Charost, archevêque de Rennes, veut tout d'abord éviter tout bruit autour de cette affaire. Mais des prêtres zélés l'emportent; l'abbé Turmel est amené à s'expliquer. Aussitôt, certains de l'origine commune des divers pseudonymes, ils alertent Rome. L'abbé Turmel est frappé d'une excommunication majeure, y compris la déchéance sacerdotale.

La victime ne cessa de protester en portant ostensiblement la soutane, cette mesure de déchéance étant d'ailleurs en contradiction avec les prescriptions du concile de Trente, reconnaissant un caractère ineffaçable au sacerdoce. Mais loin d'abandonner l'œuvre entreprise, le puissant exégète continua de travailler et de publier. Il écrivit une Histoire des Dogmes, définitive à cet égard, et notamment une Histoire du Diable (1), le tout cette fois sous sa signature. La mort le frappa, comme un bûcheron au travail.

Ses obsèques, — d'un excommunié, — eurent lieu à Rennes. Nemeton avait tenu à se faire représenter.

Joseph Turmel n'est plus. Breton irréductible, il continue la longue lignée des Celtes qui n'ont pu accepter la toute-puissance du catholicisme romain. Après Pélagé et Abélard, après Éon de l'Étoile, après Lamennais et Renan, le grand historien des dogmes de ce temps, l'abbé Turmel a pris sa place dans l'histoire de la pensée humaine.

NEVEN LEWARC'H.

(1) La plupart des œuvres de M. l'abbé Turmel ont été publiées par les Éditions Rieder, à Paris.



AN AZVEDIGEZ
REVUE DE LA CULTURE CELTIQUE

D'UNE ASTROLOGIE CELTIQUE

Du jour où Nemeton mit sous nos yeux la première de ses études sur notre symbolisme racial, se posait le problème d'une astrologie celtique, pour la résolution duquel une clef symbolistique devra être forgée à partir de matériaux celtes. Nous essayerons de le résoudre. Les hommes de l'If, du Bouleau et du Chêne doivent tout retrouver, qui leur serve à reconstruire le sanctuaire détruit, à relever le dolmen effondré, à refaire l'alignement sacré des Pierres levées. Pour cela, avec le poète,

*nous ceindrons à midi l'armure aux mailles d'or
 que le Soleil martèle au ras des flots celtiques.*

Il se pose un premier problème préparatoire : celui de la bretonnisation des termes de la technique astrologique. Et ce travail est à faire dans la ligne si bien définie par O. Mordrel dans son Essai de Vocabulaire Raciste (« Roll-Geriol ar Ouenne-louriezh », *Stur* (ancienne série), n° 10, p. 33) (1), et par Gw. B. Kerverziou dans son rapport à l'Institut Celtique sur « le Breton dans les Sciences ». Il faut celtiser à fond tous ces termes, surtout ceux d'usage courant et constant; le faire d'une manière qui mette à notre service des termes plus exacts, plus vrais, plus chargés de sens que ceux de la terminologie française; chercher enfin, en ce domaine surtout d'une haute portée spirituelle, un vocabulaire « noble », « racé », fondé en droit et en force sur les témoins les plus authentiques du haut passé celtique.

Plusieurs propositions sont peut-être possibles. Nous apportons les éléments de l'une d'elle à la fin de cet article.

La première grande interrogation est celle-ci : les Celtes ont-ils eu quelque chose de comparable au septénaire des « planètes » traditionnelles et au duodénaire du zodiaque? Impossible ici d'apporter une réponse nette, car les notions qui nous restent de la mythologie celtique sont assez confuses, ne nous étant données que par des monuments figurés dont le symbolisme iconographique nous échappe le plus souvent, ou par les grands récits des cycles légendaires irlandais et gallois, lesquels ont malheureusement subi le filtrage et les... arrangements des scribes de l'Église romaine. Comme les Druides étaient de grands muets, le travail de syncrétisme et de hiérarchisation, de typification des dieux qu'ils n'ont pas pu ne pas faire, nous échappera à tout jamais, il y a tout lieu de le croire.

(1) « Bien que nous écrivions le plus souvent dans la langue de l'étranger, que le breton nous montre tout de même le bon chemin, et qu'il offre à nos esprits le rude pli, dont le français devra ensuite s'accommoder. » O. M.

NEMETON

Les Gallois ont attribué à certaines constellations les noms de leurs héros. Ainsi pour eux la Grande Ourse est *Corbyd Arthur*, le Chariot d'Arthur; Corona Borealis, *Arhianrod*, autre forme du nom de la princesse et magicienne Aranrot fille de Don; Cassiopée, *Llys Don*, la Cour de Don; la Voie Lactée, *Caer Wyddion*, le Fort de Gwyddion — hypostase brittonique du principe incarné par Lugus en Gaule et Ogmios en Irlande, etc.

Mais encore, rien là de précis comme l'est le zodiaque de la tradition méditerranéenne. Contentons-nous de mentionner, d'après T. Basilide (1), les signes du demi-zodiaque celtique qui correspondrait au développement de la période actuelle de l'Humanité :

le Sanglier, de 15° du Capricorne à 15° du Verseau;
l'Ourse, de 15° du Verseau à 15° des Poissons;
le Bélier, de 15° des Poissons à 15° du Bélier;
le Taureau, de 15° du Bélier à 15° du Taureau;
le Cheval, de 15° du Taureau à 15° des Gémeaux;
la Truie, de 15° des Gémeaux à 15° du Cancer;
la Pieuvre (de 15° du Cancer à 15° du Lion) recommencerait le cycle descendant et obscur.

Nous poursuivons en ce moment la « quête » sur ce sujet, et nous espérons trouver, notamment dans les travaux qui ont été publiés sur le Calendrier de Coligny et autres sujets analogues, les éléments d'une étude plus complète.

Indiquons ici les noms, qu'en attendant, nous attribuons aux signes zodiacaux : an *Tourz* (Aries), an *Tarv* (Taurus), ar *C'hevella* (Gemeni), ar *C'hankr* (Cancer), al *Lev* (Leo) (2), ar *Werc'hez* (Virgo), ar *Ventell* (Libra), ar *Grug* (Scorpio), ar *Saezha-taer* (Arcitenens), ar *C'havr* (Caper), ar *Shuith-Dour* (Amphora), ar *Pesked* (Pisces).

En première approximation, nous pouvons essayer d'attribuer à chacun de ces signes le patronage d'un des douze grands Héros d'Irlande, comme à Rome c'était Pallas qui gouvernait le Bélier, Vénus le Taureau, etc.; cette attribution n'est encore pour nous qu'un schéma d'étude, d'ailleurs :

Bélier : <i>Dagodévos</i> (Dagde).	Balance : <i>Sulis</i> (Suil).
Taureau : <i>Aedus</i> (Eed).	Scorpion : <i>Kamulos</i> (Cumal).
Gémeaux : <i>Lugus</i> (Lug).	Centaure : <i>Taranos</i> (Tornà).
Cancer : <i>Teutalis</i> (Tuath).	Capricorne : <i>Nantos</i> (Net).
Lion : <i>Belenos</i> (Belen).	Verseau : <i>Medros</i> (Mider).
Vierge : <i>Ogmios</i> (Ogme).	Poissons : <i>Liros</i> (Lir) (3).

Ce zodiaque, nous le nommons *Sonnocingos*, « cercle ou ceinture du Soleil ».

(1) *Essai sur la Tradition celtique*, par T. Basilide, Paris, 1937.

(2) *Leu*, ha *neket Leon*, a zo ur ger gallek alouber, tra ma kaver *Llew* e kembraeg ha *Lou*, *Leu* e brezhoneg kozh.

(3) Le premier nom est la forme en vieux-celtique, le second, la forme irlandaise telle qu'on la trouve dans le légendaire d'Eire.

Quant aux « planètes », nous les nommons :

Soleil : <i>Heol</i> .	Jupiter : <i>Yaou</i> .
Lune : <i>Laar</i> .	Saturne : <i>Sadorn</i> .
Mercure : <i>Merc'her</i> .	Uranus : <i>Ouvan</i> .
Vénus : <i>Gwener</i> .	Neptune : <i>Neizhan</i> .
Mars : <i>Meurzh</i> .	Pluton : <i>Ploudon</i> (1).

Il est, par contre, bien plus difficile de placer chacune des planètes sous le patronage d'un dieu celtique. Après de longues réflexions, nous avons choisi, comme base d'étude, la liste suivante pour le septénaire traditionnel :

Soleil : <i>Sonnos</i> ou <i>Belenos</i> .	Mars : <i>Esus</i> .
Lune : <i>Eskia</i> .	Jupiter : <i>Taranis</i> ou <i>Sukellos</i> .
Mercure : <i>Lugus</i> ou <i>Teutates</i> .	Saturne : <i>Kernunnos</i> ou <i>Katus</i> .
Venus : <i>Sirona</i> .	

Nous avons appelé le Soleil *Sonnos*, parce que ce grand dieu des Celtes, honoré sous tant de noms (2), a dû aussi porter celui-là, attesté par l'existence certaine du terme gaulois *sonnocingos*, « cercle ou ceinture du soleil », et l'existence en gallois du nom « huan » pour le soleil, et probablement en breton du nom « hin » (température ou temps qu'il fait). *Belenos* (comparer avec le nom de la fête de *bel-tene*) est conservé en breton dans le nom de lieu de Plougonvelen, « plou » de *Konvelen*, soit **Kuno-belenos* en vieux-celtique.

Eskia est pris pour la Lune, en raison du nom vieil-irlandais de notre satellite. Mais nous la nommerons aussi *Godia* « celle qu'on prie » (3).

Il y a lieu de se rappeler ici que, chez les Celtes primitifs comme chez tous les peuples nordiques, le nom du soleil était féminin et masculin celui de la Lune; le terme vieux-celtique correspondant exactement au nom vieil-irlandais de la lune était **eskios*, masculin; et **sulis*, **grèna*, « soleil » sont féminins.

Le rapprochement le plus sûr, cent fois confirmé par l'iconographie gauloise et gallo-romaine, est celui de Mercure et de *Lugus*, — devenu « Lug » en irlandais et « Llyw » en gallois, « Lou » en vieux-breton. Mais c'est aussi *Teutates*, le dieu tribal, — comparez avec l'irlandais « tuath », tribu; le breton « tud », gens; le vieil-allemand « thentisk » devenu le générique « deutsch ». C'est encore *Gwyddion*, le dieu-magicien des Mabinogion, — *Ogmios*, dieu irlandais de l'éloquence. Et sa parèdre est *Ros-*

(1) Les trois derniers noms de la deuxième colonne sont des adaptations bretonnes faites par nous, et approuvées par le grand celtisant qu'est Meven Mordiern. Pour « Neizhan », nous nous sommes appuyés sur l'existence, dans les légendes d'Irlande, d'un certain *Nechtan*, qui ne serait autre, dit Loch, que la gallicisation du dieu Neptunus.

(2) Nous le nommons aussi *Grannos*, *Veriugodumnos*, *Ategnion*, *Sulis* (soleil, en breton « heol », en irlandais « suil », c'est-à-dire ciel).

(3) Rappelez-vous la croyance populaire russe que toute prière sincère à la Pleine Lune était infailliblement exaucée; à *Godia*, comparez « Gott, God », noms de Dieu en allemand et en anglais.

meria, dont on retrouve la racine dans le breton « armerzh », épargne, de *are-smert-.

Mais pour trouver un équivalent à Vénus, quel casse-tête! Nous ne voyions guère qui lui puissent se comparer que *Gwen* ou *Dwynwen*, des légendes galloises, ou *Scandilach*, « immodeste conductrice » des cent cinquante femmes qui vinrent offrir leur nudité aux regards de Kouc'houlann pour calmer sa colère (1). Nous nous sommes résolus à en faire *Sirona*, la déesse celtogauloise, qui, en même temps qu'une fée des sources, était semble-t-il l'étoile du berger, le soir, — la racine s'en retrouve dans le gallois « ser », étoiles. M^{me} Jonval-Sjoestedt, d'ailleurs, dans son étude remarquable sur les « Dieux et Héros des Celtes », déclare que l'on ne peut nulle part retrouver dans la mythologie celtique une déité définie qui soit, en quelque façon, l'équivalente d'Aphrodite miérrané.

Mais si les Celtes ont connu un mythe vénusien orgiastique, on peut supposer légitimement qu'ils donnaient à leur déesse une appellation analogue à celle que donnaient les Germains à Freia, « l'hétaïre des dieux », dont le nom serait en vieux-celtique quelque chose comme *Reia ou *Ria. On pourrait également penser à *Fedelm*, la fée qui fut la maîtresse de Kouc'houlann.

Un rapprochement sûr est aussi celui de Mars et d'*Esus*. Esus est le *katurix*, le roi des combats. Sa parèdre est *Katubodua*, la farouche magicienne qui, sous forme d'un oiseau noir, plane au-dessus des carnages de l'épopée irlandaise. La forme bretonne moderne de ce nom serait vraisemblablement quelque chose comme « *Heo », et peut-être Hu le Fort (Hu Gadarn) des Gallois s'y rattache-t-il aussi.

Moins net est le parallélisme de Jupiter et de *Taranos*, qui est aussi le Thor germanique. Taranos, dieu au marteau ou au maillet, est encore *Sukellos*, celui qui frappe bien.

Il est également difficile de trouver un équivalent à Saturne. Rien de tout à fait comparable chez nous, symboliquement parlant, au « Khronos » des Grecs, ni au « Saturnus » étrusco-latin (qui devait être à l'origine un dieu de la végétation ou des semences : comparez « Sat- » à la racine celtique *sato- du breton « had », semence, et à l'anglais « seed », idem). Par analogie, Mars et Saturne étant les deux « maléfiques » des horoscopes, nous en ferions volontiers *Kernunnos*, « Kornog », le Cornu jumeau d'*Esus*, — mais ça ne colle pas très bien. En relisant les *Skella*, nous avons rencontré le nom de *Katus*, « mestr dall ar Bed », l'aveugle Maître du Monde; ceci correspondrait peut-être mieux au rôle astrologique de Saturne, qui est de faire sentir tout le poids du Destin. Mais si nous voulions voir en lui une divinité agraire, nous pourrions penser à *Itus* (Ith, « ed » en breton) fils de *Belios* (Bile), chez les Gaëls.

Les découvertes de la science moderne nous ont fait connaître trois planètes transsaturniennes : Uranus, Neptune et Pluton (cette dernière très bizarre d'allure, d'ailleurs; par exemple sa trajectoire est très excentrique et coupe même celle de Neptune). En ce qui concerne Uranus et Neptune, on a vite relevé leurs effets astrologiques; ils semblent d'ailleurs influer davantage sur les peuples et les masses que sur les individus. Quant à Pluton, on est encore dans le domaine des hypothèses plus ou moins bien vérifiées.

(1) *Tain Bé Cualnge* (Rapt des Vaches de Cooley), ch. VII de la traduction de d'Arbois de Jubainville, p. 82.

Pour nommer Neptune, l'analogie indique tout de suite *Livos*, le « Lir » des Irlandais qui était une divinité marine. Pour Uranus, génie de l'étrange et du bizarre, nous avons provisoirement choisi *Borvon*, « Berv » en breton, dieu des sources thermales. Quant à Pluton, dieu des morts, nous serions tentés de lui substituer par analogie *Belios* « Bel », qui, dieu des morts et père de la race celtique, fut nommé « Dis Pater » par les Romains; mais en fait le parallélisme Pluton-Dis Pater n'est pas rigoureux, et les effets astrologiques de Pluton, encore mal étudiés, ne permettent pas de préciser. Nous n'insisterons donc pas quant à ces trois dernières planètes.

**

Ces problèmes de nomenclature ainsi résolus, provisoirement peut-être, il faut aller plus loin et aborder l'étude du symbolisme de notre astrologie celtique. C'est ce que nous ferons dans un prochain article, si les circonstances le permettent. Mais déjà nous serions heureux de recevoir, par l'intermédiaire de la revue, et de lire les observations que voudront bien nous faire nos lecteurs et amis.

/\ IAKTIMAGUS.

VOCABULAIRE ÉLÉMENTAIRE DE L'ASTROLOGIE

Zodiaque : Kelc'h an Arouezioù, arouez-kelc'h, « Sonnokingos ».	Décan : Degad.
Signe (du zod.) : Arouez.	Trône : Goursez.
Ecliptique : Kelc'h ar fallaënnou.	Joie : Levenez.
Longitude : Hed, kornad-hed.	Exaltation : Berv, Kresk.
Latitude : Led, kornad-led.	Chute : Kouez.
Ascension Droite : Trôad.	Exil : Harlu.
Déclinaison : Diskar.	Aspects : Kenarvezioù.
Solstice : Goursav (-heol).	Conjonction : Kej.
Équinoxe : Kede, Keidel.	Opposition : Treuzarbenn.
Point Gamma : Poent Gamma, ar Gedez Veur.	Trigone : Trederann.
Planète : planedenn (d'où horoscope : planedenneg).	Sextile : Chwec'hvedenn.
Etoile : Steredenn.	Carré : Kroaz.
Astre : Sterenn.	Sesquicarré : Kroaz-hanter.
Astérisme : Sterenneg.	Quinconce : Peuzarbenn.
Maison horoscopique : Annez, annezlec'h.	Harmonique, bénéfique : Hedonius.
Domification : Annezadur; annezidigezh (selon le sens).	Dissonant, néfaste : Gwalldonius.
Ascendant : Dremmboent.	Orbe d'un aspect : Nerzhva.
Milieu du Ciel : Neinboent, kreiz an neñv.	Signe cardinal ou mobile : Arouez-fñv.
	Signe fixe : Arouez-start.
	Signe double : Arouez-daou.
	Signe fertile : Arouez frouezhus.
	Signe stérile : Arouez difrouezhus.

LE DRUIDISME ET LES TRADITIONS INITIATIQUES

ESSAI DE CLASSIFICATION CRITIQUE

LES INITIATIONS ARYENNES ET LE DRUIDISME.

(Suite).

L'organisation druidique présentait pour la Celtide un caractère œcuménique, et s'étendait au-dessus des clans, des tribus ou des États. Un sanctuaire central, dans chaque grand pays celte, rassemblait le collège des druides : *Chartres*, la ville des Carnutes (1) (où les écoles druidiques subsistèrent jusqu'au christianisme, qui les assimila, semble-t-il, sous l'évêque Arbogaste (2), et qui étaient encore en plein éclat au X^e siècle), pour les Celtes de Gaule; *Mona*, actuellement Anglesey, où les druides de Grande-Bretagne résistèrent jusqu'à la mort aux armées de Rome; *Tara*, enfin, la capitale du roi des rois d'Irlande, selon toute vraisemblance, pour la grande île gaélique. Les corporations druidiques des différentes régions de l'*imperium* celtique se tendent la main, échangent des initiés, se rencontrent. En Gaule, outre le grand centre carnute, Bibracte (3), dans le Morvan, semble avoir été un lieu initiatique important. « C'est vers l'an 47 avant Jésus-Christ, écrit Ragon (4), que les derniers coups furent portés aux Mystères celtiques. Bibracte, fameuse par son collège de druides, sa civilisation et ses écoles, était la mère des sciences. »

D'après César, le druidisme était originaire de Grande-Bretagne, ou tout au moins les Druides de Gaule s'y rendaient pour visiter écoles et sanctuaires, ce qui est assuré pour les Druides d'Irlande. L'ordre druidique se divisait, — nous le savons depuis Posidonius et Timagène (5), — en trois branches : les druides, philosophes et littérateurs, les bardes, littérateurs populaires et chantres, et les ovates (*filid* en Irlande), poètes et devins. Les druides paraissent avoir été vêtus en lin, de couleur blanche (6), peut-être avec des bandes pourpres croisées. Leur arbre mystique était le chêne (7).

(1) Le nom gaulois de Chartres était *Autricum*.(2) *Patrologie Latine*, t. XXI, col. 1.006.(3) Aujourd'hui le *Mont-Besuvray* (Bourgogne), Bibracte, capitale des Éduens, a été remplacée comme centre par *Autun* (Augustodunum) après la conquête romaine.(4) Ragon. *Orthodoxie Maçonnique*, cité par Lancelin, *La sorcellerie des campagnes*, Paris, Darville, p. 30.(5) *Posidonius* philosophe grec stoïcien, II^e siècle avant Jésus-Christ, *Timagène*, historien grec, I^{er} siècle avant Jésus-Christ, a laissé une *Histoire des Gaules*.(6) Basilide. *Essai sur la Tradition Celtique*, Paris, Éditions traditionnelles, 1937.(7) Le culte des arbres, notamment du chêne, se retrouve en Lituanie, dont la langue est la plus proche du sanscrit, en Europe. Guirand, in *Mythologie*, Larousse.

Leur enseignement était donné en secret (1), et était purement oral, semblable en cela à celui des mages iraniens qui, suivant saint Basile, n'ont jamais eu de livres (2). Il faut être borné pour le leur reprocher. La tradition orale ne risque en effet jamais de devenir un héritage mort, et, suivant le mot si exact de Dumézil (3), « est vivante par définition... et équivaut, elle aussi, à une « transmigration ». A chaque génération, en chaque étudiant, le savoir se réincarne... Les Druides n'ont pas voulu immobiliser dans des signes morts une science qu'ils considéraient comme sans cesse renaissante ».

Tel apparaissait le druidisme, expression celtique et nord-occidentale des confraternités philosophico-culturelles du monde aryen. Les anciens, devant sa profondeur et sa cohésion, avaient été frappés par la ressemblance de ses doctrines avec celles des *syssites* pythagoriciennes, développées par les Hellènes doriens en Italie méridionale (4). Il nous faut donc jeter un regard sur les groupes se réclamant de Pythagore, groupes si proches du druidisme, et dont l'action fut tellement intense dans le monde antique que ses derniers remous se manifestent sous nos yeux.

DRUIDISME ET PYTHAGORISME. DE CHARTRES A MÉTAPONTE.

Vers le II^e millénaire, apparaissent en Hellade des envahisseurs ariens, les Grecs *ioniens*, suivis, vers le XII^e siècle avant Jésus-Christ, par une invasion *dorienne*. Les Doriens, moins éloignés que les autres Hellènes du fonds commun indo-européen, ont un dialecte plus proche du sanscrit que les autres dialectes grecs. Ces Doriens semblent de race blonde, comme certains Celtes, les *Rutheni*, ou « les Blondes (5) ». Au cours de leurs migrations, avant de descendre vers la Grèce et l'Italie, ils se sont trouvés en contact avec les Celtes d'Europe centrale, et l'habitat d'où l'invasion dorienne est issue, situé du moyen Danube à la mer Égée, est extrêmement riche en formations semblables aux organisations pythagoriciennes (5). L'orphisme, que les anciens rapprochaient volontiers du pythagorisme, y avait pris naissance, autour du culte d'un dieu ou héros gète, *Zalmoxis*, et comportait une confrérie et une doctrine de l'immortalité. En Thrace, les prêtres satres, nommés *Besses*, exploitaient un oracle du dieu thrace *Dionysos* (6).

Le personnage autour duquel se sont concrétisées les fraternités qui portent son nom, Pythagore, naquit à Samos entre 592 et 572 avant notre ère. C'est, nous l'avons vu, l'époque de Zoroastre et du Gautama Bouddha dans le monde aryen, de Confucius et de Lao-Tsé en Extrême Orient. Initié aux mystères égyptiens, Pythagore

(1) Basilide. *Op. cit.*, p. 43.(2) Autran. *Op. cit.*, p. 49.(3) Basilide. *Op. cit.*, p. 132.(4) Hubert. *Op. cit.*, II, 282, d'après Plin, Clément et Polyhistor.(5) Hubert. *Op. cit.*, II, 148; II, 283. Noter que (Hubert, *op. cit.*, I, 39) les Celtes dans leur désir de se rapprocher d'un type ethnique idéal blond, se décoloraient les cheveux par le savon, invention gauloise.

(6) Devenu le saint chrétien et français saint Denis.

fut en contact avec les Druides, séjourna en Chaldée et vraisemblablement en Phénicie. Rentré à Samos, il commença à enseigner la cinquantaine passée. Chassé par le tyran Polycrate, il s'exila dans le sud de l'Italie, alors hellénique (1), à Croton. Il y fonda une école nouvelle, et, devant le succès de son enseignement, forma ses disciples en confraternité, à caractère initiatique. Il semble avoir péri à Métaponte, lors d'une émeute suscitée contre les pythagoriciens par les roitelets des villes sud-italiennes, vers 450 avant Jésus-Christ.

La doctrine pythagoricienne est à la fois « religieuse, éthique, et « corpus » scientifique, le tout relié par des « clefs » mathématiques condensant les relations invariantes et les principes communs à ces trois domaines (2). L'Univers, c'est l'Ordre, né du Chaos originel (3), et cet Ordre tend à l'Harmonie. Toutes les vies, humaines, animales, végétales, et les âmes des trois règnes précèdent de la Vie et de l'Âme universelles. Elles y font retour, sous forme de *daimones* (4), ou génies semi-divins, lorsque leur progression est suffisante pour les libérer du cycle des réincarnations successives, que les pythagoriciens nommaient *palin-génésie*.

Le monde tendant à l'harmonie, l'aboutissement de la fraternité et de la communauté d'origine des êtres vivants est l'amour, tant pour les plantes et les animaux que pour les hommes, et se sublimant dans l'amour divin. Tout d'ailleurs est construit selon le Nombre, le Nombre étant rythme et proportion. Le Nombre et les signes géométriques, antérieurs à la Création, ont, à côté de leur sens courant et utilitaire, une valeur philosophique propre; ils sont à la fois principes et symboles, « agents condensateurs agissant par suggestion, libération, incantation, d'où leur caractère essentiellement magique (5) ».

Et la richesse de ce symbolisme parviendra jusqu'à nous : le nombre cinq et le pentagramme, signe de ralliement des pythagoriciens, figurant l'homme, vie, santé et amour; la décade et la *tétractys* (dix points en triangle) concepts où signe et nombre sont interchangeables. Toute cette géométrie et cette arithmétique symboliques sont une synthèse de l'Harmonie, et du rythme qui la conditionne. La loi d'analogie en Art a son parallèle métaphysique dans le grand principe d'Analogie, si fructueux pour toute la pensée médiévale, et que la science positive d'aujourd'hui ne fait que redécouvrir lentement; cette loi d'analogie se conçoit avec ses échelons logiques : identité, similitude, unité dans la variété (6). Le monde est construit sur des correspondances harmoniques; la Vie universelle est de rythme concordant avec

(1) Des petits groupes de langue grecque subsistent encore en Italie du Sud (30.000 grecs en 1911). Meillet. *Les Langues dans l'Europe nouvelle*, Payot, 1928.

(2) Matila C. Ghyka. *Le Nombre d'Or*, Gallimard, Paris, 1931, t. II, p. 12 et sq.

(3) Pythagore enseignait déjà la position centrale du Soleil dans notre système planétaire.

(4) Rétrogradés, et devenus *démons* dans le christianisme.

(5) Ghyka. *Op. cit.*, p. 14 et suivantes.

(6) Particulièrement valable en politique, toute unification obligée à un type déterminé, plus ou moins transcendantal (cas de la France de 1939 et de sa politique d'assimilation des éléments linguistiquement hétérogènes), déterminant, à plus ou moins longue échéance, des chocs en retour imprévisibles. *Unitarisme* n'est pas *unité*, qui présuppose la variété dans l'ensemble.

celui de l'âme humaine, et même avec le corps humain, projection de l'âme sur le plan matériel. L'homme, — le Microcosme, — est un abrégé du Macrocosme, de l'Univers. Le plus petit est comme le plus grand; *tu connais que la nature est en tous points semblable à elle-même*, dit Pythagore (1).

Toute cette doctrine, — (que les théories les plus actuelles de la physico-chimie,



considérant la matière comme une simple structure, un schème géométrique à symétries cubiques ou hexagonales, rejoignent absolument, les choses, en définitive, n'étant « que l'apparence du nombre » (2), — était professée et transmise au sein des fraternités créées par le Maître de Samos.

Dans ces fraternités, la loi du secret était rigoureuse, autant que la pureté de

(1) L'importance du rythme est ancienne en mystique aryenne. Les *Upanishads* indous rapportent que, lorsque les Dieux offrirent un sacrifice à l'Esprit primordial, *Purusha*, qui se contemplant lui-même, dans l'Incréé, « il naquit de ce sacrifice créateur les hymnes du Rig et du Sama, de lui naquirent les mètres, de lui naquirent les formules. » Chantepie de la Saussaye. *Op. cit.*, p. 354.

(2) Formule pythagoricienne.

cœur en était l'essence. La foule profane et irrationnelle ne peut en effet que mésuser d'une philosophie ou d'une symbolique dont elle ne perçoit que les plus grossières apparences extérieures. Le silence était exigé au premier degré de l'initiation (1), et le serment exigé. Une fraternelle entr'aide entre membres était de stricte obligation, comme dans la plupart des sociétés initiatiques et le christianisme primitif. Les adeptes, ainsi que dans toutes les organisations de ce genre, avaient des signes de reconnaissance, dont le plus connu était le *pentagramme*, l'étoile à cinq branches. L'écriture était interdite dans la transmission, tout orale, de la doctrine (2).

Les candidats, admis après une enquête sévère, étaient formés à la Règle, par l'éducation morale et physique, avec des purifications rituelles, tant mentales que corporelles, et des exercices mnémotechniques et d'incantations. Un repas mystique en commun réunissait les adeptes, comportant des libations, et des « grâces » récitées par le *presbytre*, le membre le plus âgé de la communauté. La musique jouait un rôle important.

La société comprenait trois catégories d'initiés : les *mathématiciens* (philosophes contemplatifs), les *nomothètes* (philosophes dirigeant l'activité de la confrérie) et les *politiques*, non encore arrivés à la parfaite purification, qui étaient les agents d'exécution. Ces trois catégories se hiérarchisaient en trois grades (3) : les « politiques » formaient le premier grade, et stationnaient trois ans dans ce noviciat, véritable stage exotérique, avant d'être admis au second degré, qui était le premier stade de plein exercice. Après cinq années, le myste passait dans la catégorie des initiés complets qui pouvaient voir le maître (4). Il était alors enseigné dans la métaphysique géométrique et numérale, et dans l'interprétation des symboles. Des épreuves jalonnaient cette vie mystique : peut-être mort figurée, comme dans toutes les initiations (5). Elles mettaient en action la philosophie de l'Ordre, morts et renaissances, jusqu'à la sortie de l'Antre, du tombeau, vers la lumière, au delà des cycles de la Palingénésie, dans l'Unité retrouvée.

Dans le monde méditerranéen, espace de la Confrérie, les pythagoriciens savent se reconnaître, se rencontrer, s'entr'aider, comme les Druides dans l'espace celtique. Mais là ne s'arrêtent, entre les deux Ordres, ni les contacts ni les ressemblances.

Lorsque les Gaulois, après avoir mis le siège devant Delphes, vers 260 avant notre ère (6), pénétrèrent dans le Panthéon de la cité grecque, « ils éclatèrent de rire en

(1) Il en est de même pour certains ordres religieux catholiques (trappistes, chartreux, etc.), et pour le premier grade de la franc-maçonnerie, l'apprenti.
 (2) Le signe de croix fut, chez les premiers chrétiens, un signe de reconnaissance entre initiés. Pour la prohibition de l'écriture chez les pythagoriciens, cf. Dumézil, *op. cit.*, p. 127.
 (3) Schuré, *Les Grands Initiés*, Paris, Perrin, 1917, pp. 367 et sq. Aux grades de *préparation*, de *purification* et de *purification*, Schuré ajoute un quatrième degré dit d'*épiphanie*.
 (4) M. C. Ghyka, *Op. cit.*, pp. 17 et 29.
 (5) Rituel de maîtrise de la Franc-Maçonnerie, Ordination catholique, prises de voile chez les Carmélites, etc.
 (6) Hubert, *Op. cit.*, p. 49. L'or enlevé par les Celtes fut emporté par les Gaulois Tectosages à Toulouse. Cet or, qui passait pour maléfique dans l'antiquité, fut, au moins en partie, repris un siècle et demi plus tard aux Toulousains par le consul romain Servillus Cépion, et disparut lors de son transfert à Marseille.

apercevant les statues immobiles des Dieux (1) ». C'est qu'en effet les Celtes, ainsi que les Germains, répugnent à figurer leurs Dieux sous une forme anthropomorphe, toujours suspecte de ramener le concept divin à un inadmissible anthropocentrisme. Pythagore, également, interdisait la représentation des Dieux sous la forme humaine (1). Nous avons vu aussi, ce qui est fort significatif, que les pythagoriciens, comme les druides, prohibaient l'écriture en tant que moyen de transmission de la science (2); la robe de lin blanc des initiés gaulois répond à la blanche toge linière de la Confrérie crotoniate (3), toute deux tissées d'une fibre purement végétale. Les deux Ordres comportaient trois catégories d'initiés; ils enseignaient, l'un comme l'autre, la pluralité des incarnations en tant que moyen de perfectionnement, et la palingénésie au sein de la pérennité de la Vie.

Ces convergences ne sont pas fortuites. Certes, le pythagorisme doit quelque peu de ses concepts, semble-t-il, — (caractère sacré de la géométrie, magie du Verbe et du rythme), — à la pensée égyptienne (3), mais c'est vers le Nord européen qu'est orientée, en son essentiel, la physionomie du Maître de Samos. Son disciple et ancien esclave, le Gète Zalmoxis, rentré en sa patrie nordique y devient pontife, et demi-dieu. Dans la légende, Pythagore est assimilé, non à une divinité orientale ou égyptienne, mais à l'Apollon hyperboréen, au beau *Balder* des Germains. Les rites orphiques, nordiques par rapport à l'Hellade, eurent aussi une sérieuse influence sur le Pythagorisme naissant. Aussi Gleizes est-il fondé à écrire (4) : « l'existence mythique de Pythagore se confond avec la théogonie druidique. »

D'ailleurs Hérodoté, et Héraclide de Pont, au IV^e siècle avant Jésus-Christ, avaient décelé dans le Pythagorisme un apport qu'ils qualifiaient du nom d'*hyperboréen*. Or, le même Héraclide, rendant compte de la prise de Rome par les Gaulois, rapporte que cette nouvelle arriva dans le Pont, « qu'une armée partie du pays des *Hyperboréens* avait pris une ville nommée Rome et située près de la grande mer (5) ». Or Pythagore passait, à tort ou à raison, pour avoir voyagé, non seulement chez les Brahmanes, dit Polyhistor, mais chez les Druides, et ce fait est corroboré par les influences hyperboréennes, c'est-à-dire germaniques et surtout gauloises, nous venons de le voir, sensibles dans sa philosophie. Plus affirmatif, Jamblique (6) écrit

Cépion fut accusé de l'avoir volé, et poursuivi par l'infortune jusqu'à sa mort. Une épidémie avait, paraît-il, atteint les Gaulois toulousains avant le rapt de l'or delphique par Cépion. Cf. Rahn, *Kreuzzug gegen den Graal*, Fribourg-en-Brigau, 1933.
 (1) Albert Gleizes, *La Forme et l'Histoire*, Paris, Povolozky, 1932, p. 278.
 (2) Le roi romain Numa fait également enterrer avec lui les livres sacrés qu'il avait écrits lui-même à la façon des nomothètes pythagoriciens, estimant qu'« il n'est pas bon que les secrets religieux fussent gardés dans des lettres inanimées. » Plutarque, *Vie de Numa*, XXII, 2.
 (3) M. C. Ghyka, *Op. cit.*, p. 27, note 2. Les prêtres égyptiens d'Isis portaient aussi la robe de lin. Également p. 166.
 (4) *Op. cit.*, loc. cit.
 (5) Plutarque, *Vie de Camille*, 22-2-3.
 (6) Philosophe mystique néo-platonicien du III^e siècle, un des plus dangereux ennemis du Christianisme. Ces citations dans Y. Le Febvre, *Deux études pélagiennes*, 1917, p. 17 qui, rapportant l'opinion contraire de Diodore de Sicile, selon laquelle les Druides auraient été emmenés par Pythagore, ajoute

que le penseur samosate passait pour s'être instruit chez les Celtes. Valère Maxime, qui écrivait sous Auguste, disait : « Je croirais fous les Gaulois si, avec leurs braies, ils n'avaient pensé la même chose que Pythagore. » Il n'est pas jusqu'à saint Clément d'Alexandrie qui, affirmant l'antériorité des Druides aux Mnésiphile, Solon, Xénophane, Thalès et Pythagore, n'ajoute, sur la foi de l'historien Alexandre, que ce dernier philosophe avait été l'élève des Gaulois. Enfin, Cicéron affirme savoir de source certaine que c'est des Druides, les philosophes celtes, que Pythagore tenait ses théories sur l'immortalité et la migration des âmes (1).

Un si complet ensemble de probabilités, de parallélismes, de rencontres, est infiniment concluant. Nous avons vu, de l'Ordre sacerdotal aryen primitif, naître les collèges de sacerdoce ou d'enseignement de l'aire indo-européenne, dont les Druides. Par une nouvelle genèse, au 5^e siècle avant notre ère, un complexe, dont une faible part est d'origine égyptienne, et l'apport essentiel de provenance nordique, se manifeste dans le monde grec. C'est le Pythagorisme. Il apparaît si proche du Druidisme qu'au moins leurs origines sont communes, et que, beaucoup plus probablement, il en est une expression, une filiation, créée par le génie de Pythagore sur le sol hellénique. Du Chartres carnute au Métaponte lucanien, c'est le même courant de mystique et de pensée qui circule. Ses méandres et ses estuaires vont drainer toute l'histoire de l'Occident.

L'ÉVOLUTION DES MONDES NON ARYENS.

Pendant que le vieux polythéisme naturaliste des Aryens se développe, et que sa théologie, se sublimant, prend une valeur quasi philosophique, la religion égyptienne marche vers un syncrétisme accentué. La révolution d'Aménophis IV, qui songea à constituer un monothéisme autour du Soleil-dieu Aton, entraîna une réaction quelque peu panthéistique. Puis, une restauration, sous la XXVI^e dynastie salte, des cultes funéraires de la IV^e dynastie, oubliés depuis deux mille ans, s'impose victorieusement. Malgré les conquêtes grecque et romaine, la marche des idées égyptiennes restera immuable, jusqu'à ce que Théodose impose le christianisme, et que le Sérapéum alexandrin soit détruit par les chrétiens. La religion nilotique, de 3315 avant Jésus-Christ à 391 de notre ère, aura donc duré près de quatre millénaires.

Parmi le complexe panthéon égyptien, le dieu Thôt, dieu lunaire, maître des sciences et des lettres, fut, nous l'avons vu, assimilé par les Grecs du Delta à leur dieu Hermès, messager de l'Olympe. Hermès, divinité hellénique, analogue au Mercure romain, fut, une fois en contact avec le panthéon nilotique, dénommé *Trismégiste*, c'est-à-dire trois fois grand; on lui attribua la maîtrise, dans les arts et les

fort justement : « La concordance de ces témoignages, même lorsqu'ils s'opposent en apparence, vaut une démonstration. »

(1) Otto Rahn, *Op. cit.*, pp. 103-104.

travaux de l'esprit, qui était le caractère du Thôt pharaonique. Il était considéré comme l'inventeur du langage, de l'écriture, de la géométrie, de l'arithmétique et de la médecine. Créateur de l'architecture, il était également du symbolisme rituel et, en pleine période chrétienne, fut encore le patron des alchimistes. A ce personnage, dont les avatars seront sans nombre jusqu'à nos jours, est attribuée une riche littérature, dont quelques livres nous sont parvenus; seul, parmi les divinités du paganisme, il résistera victorieusement à la conquête de l'Occident par le fils de Marie. Réfugié au sein de conventicules discrets et savants, qui essaieront jusqu'à l'extrême Ouest européen, il concrétisera en sa personne les souvenirs, jamais absolument obnubilés, des dernières dévotions païennes.

Les religions assyro-babyloniennes et phéniciennes, chez les Sémites, continuent leur lente évolution. « En 81 avant Jésus-Christ (1), à l'époque des Arsacides, on copiait encore des hymnes dont la rédaction ne semble pas postérieure à Hammourabi (2248 av. J.-C.). » La conquête romaine de la Syrie, de l'Adiabène et de la Mésopotamie, puis, en 636, l'invasion arabe, en transportant l'évolution de ces peuples sur le terrain de l'Islam, mirent fin à la longue histoire des dieux sémitiques du Levant nord-occidental, pour les remplacer par un monothéisme non moins sémitique. Seuls, des concepts astrologiques et magiques survivront, pour atteindre l'Occident aryen par les Grecs et les Arabes.

Par contre, la religion du chaotique petit peuple hébreu va connaître une invraisemblable fortune. Après le règne de David et de Salomon (mort vers 930 av. J.-C.), qui fondent la monarchie et centralisent le culte, l'état hébraïque se divise en deux royaumes. Le premier, Israël, donnera naissance aux Samaritains, qui constituent encore aujourd'hui une collectivité religieuse, ne reconnaissant que le Pentateuque, et forte d'une centaine de membres. Le second, le royaume de Juda, disparaîtra, et forte d'une centaine de membres. Après la captivité de Babylone, les juifs rentreront à Jérusalem et en Judée, formeront un protectorat sous Alexandre, puis, conquises par Rome, se révolteront à plusieurs reprises pour être, en 70 après Jésus-Christ, abattus par Titus, et achever de se disperser, notamment dans le monde aryen.

Mais la vieille religion nomade des pasteurs hébreux s'est profondément modifiée. En 621, un recueil, le *Deutéronome*, découvert dans le Temple, impose la centralisation du culte à Jérusalem, un monothéisme rigoureux, qui, pour la première fois dans l'histoire de l'Occident, engendre le fanatisme (2). Dans le monde aryen, par le double jeu des mystères et des sacerdoce initiatiques, l'intolérance était inconnue, chaque divinité d'un peuple trouvant son parallèle, — grâce aux communes ori-

(1) Fossey, *Op. cit.*, p. 18.

(2) *Deut.*, chap. XII : « Vous détruirez de fond en comble tous les lieux où les nations étrangères servent leurs dieux; nations que vous avez réduites à merci; leurs dieux sur toutes les montagnes élevées et au sommet des collines et sous tout arbre vert. Vous démolirez leurs autels; vous briserez leurs pierres levées, et leurs asbérabs; vous les consumerez par le feu et les statues de leurs dieux; vous les casserez et vous exterminerez leur nom de cet endroit-là. »

gines, — chez le peuple voisin (1), et les voyages d'initiés assurant le syncrétisme indispensable. Un empereur romain philosophe, Alexandre Sévère, place même, dans son laraire, auprès de ses ancêtres, les portraits du Christ, d'Abraham, d'Orphée et de l'inspiré grec Apollonius (2). L'intolérance, née en Israël, et apportée par ses descendance chrétienne, brisera l'unité aryenne, si féconde en sa variété, et fera couler le sang européen pendant deux millénaires.

L'exil à Babylone, qui suivit de près la réforme deutéronomique, eut des conséquences tout aussi importantes, puisque c'est de là que date le Judaïsme proprement dit. Israël, pour la première fois, « s'est trouvé en contact intime et direct avec une monarchie aryenne (3), » fort libérale au point de vue religieux, et avec la caste sacerdotale des Mages. Le Judaïsme se constitue alors, en empruntant au Zoroastrisme indo-européen quelques-uns de ses concepts essentiels, dont le Messianisme. Les Arsacides persans (III^e s. av. J.-C.) sont des zoroastriens déterminés. A cette époque apparaît l'Isaie judaïque, l'Isaie de l'exil (4). Son Yahweh, qui « décerne à Cyrus le titre d'Oint du Seigneur, de Messie, donc de Christ (5) », voit, conformément au dualisme iranien, le vieux Satan, jadis son propre messager (6) devenir un contre-dieu, à l'image de l'Ahriman persan. L'idée du Messie (le Saoshyant iranien), destiné à ramener la Justice sur terre en même temps que le royaume de Dieu au profit des juifs, peuple élu, prend corps. Les apocalypses naissent, dont celle de Jean ne sera pas l'ultime, et avec elles, l'idée de Jugement et de Paradis, empruntés, — même linguistiquement pour ce dernier terme, — à l'Iran.

En même temps, le formalisme, le seul souci de la lettre dans l'étude de la Loi, un esprit d'étroit scrupule envahit toute la religion d'Israël. Jérusalem voit un clergé omnipotent s'établir, et, à la tête de cette forte théocratie, trôner un grand-prêtre tout-puissant, type nettement inspiré par le Mégabyse ou Grand-Mage persan, et dont l'actuel et lointain avatar est le pape de Rome. Yahvé, haussé au-dessus de tous les Dieux par l'orgueil sémitique, devient la seule divinité, les Dieux païens (avant de devenir, pour les chrétiens, des diables) étant rétrogradés, subordonnés à Yahvé, et établis par lui ses lieutenants près des peuples étrangers (7). Avec le judaïsme, étroit, tatillon, tout gonflé d'orgueil et d'intolérance, monte l'idée de Jugements divins à grand spectacle, et l'espoir, par le Messie attendu, d'une revanche juive sur le monde entier.

Les malheurs de la nation, et sa définitive destruction, éparpillent donc, sur le monde, des juifs qui, non seulement sont des commerçants avisés, mais se considèrent

(1) Le dernier grand inspiré païen, Apollonius de Tyane, visite, d'après le récit du III^e siècle de notre ère qui en fit le grand rival du Christ, les temples grecs, les brahmanes de l'Inde, les Mages de l'Iran.

(2) Lampride. *Vie d'Alexandre Sévère*, 29, 31.

(3) Autran. *Op. cit.*, p. 155.

(4) Noter le parallélisme de l'Ishtar et de Marouh, déesse et dieu babyloniens, avec l'Esther et le Mardochee bibliques (Autran).

(5) Autran. *Op. cit.*, p. 179. Cyrus avait renvoyé les juifs exilés de Babylone en Judée.

(6) Episode de Balaam, dans la Bible.

(7) Isaie 24, Daniel, et Psaumes 82.

en outre comme seuls en possession de la vérité, et appelés aux plus hautes destinées. Une sorte de succursale du temple de Jérusalem s'était établie en Égypte, à Léontopolis, pour les juifs du Nil. Elle sera détruite en 73.

Entre temps, les séquelles du Judaïsme auront été nombreuses. Dès 150 avant notre ère, une confrérie juive, les Silencieux ou Esséniens, s'était constituée, avec serment d'initiation, communauté des repas et de l'habitation, stades successifs d'un et deux ans. Ils proscrivaient le mariage, et prêchaient l'amour du prochain. Cette imitation judaïque des communautés pythagoriciennes disparut en 71 (1); par beaucoup de ses aspects, elle est si proche du Christianisme qu'on a pu supposer, préalablement à sa mission, une initiation de Jésus chez les Esséniens (2).

Vers la même époque que le Christianisme, se constitue également une église, qui, rompant avec la Synagogue, et se retournant violemment contre elle, se réclame du Jean-Baptiste tardivement assimilé par les évangiles chrétiens. Ce sont les Mandéens, qui subsistent aujourd'hui à quelques milliers dans la boucle de l'Euphrate.

Enfin, le Judaïsme va engendrer deux courants nouveaux et vivaces; l'un est le Christianisme, l'autre la Kabbale. Jésus le Nazaréen, tout rempli de la littérature prophétique et apocalyptique juive, préche en Galilée l'imminence d'un royaume de Dieu charmant, un peu puéril et paradisiaque, où, dans une Jérusalem débarrassée des Romains, les croyants en le Père Yaveh et son messie Jésus échapperont, qu'ils soient juifs ou gentils convertis, mais purs de cœur, à la mort et au malheur. Terminée par un sanglant échec, — la crucifixion, — et très vite repoussée par les juifs autochtones, cette révolution contre le formalisme hébraïque connaîtra cependant un succès considérable. La délicate figure de Jésus, son extrême bonté, lui ont fait des disciples fidèles, et ceux-ci trouveront, dans le désarroi métaphysique des basses classes de l'Empire affaibli, un terrain favorable à la propagande de leur candide communisme, vite situé d'ailleurs, une fois conquis l'Etat romain, fort peu indulgent à ces tendances, dans la vie d'outre-tombe et le monde surnaturel.

A côté du Christianisme, mouvement populaire rapidement tombé dans l'hérésie par rapport à lui, le Judaïsme élabore toute une doctrine, plus ou moins secrète. Mythiquement, on la fait remonter à la captivité de Babylone. En fait, elle est l'œuvre des rabbins de la Dispersion. C'est la Kabbale, en hébreu, la Tradition. Ses auteurs, — Akiba et Ben Yokai, dont le premier avait participé à la révolte juive de Bar Kochéba, contre Rome, en 135 de notre ère, — y développent une théologie mystique, où le monde est considéré comme une émanation divine, et où les textes bibliques sont soumis à une interprétation toute symbolique. L'Être infini, — Yaveh sublimisé, — détermine ses propres attributs, les dix Séphiroths, qui composent l'Adam Kadmon ou Homme céleste. Puis, de sa substance, l'Être suprême tire, par émanations, tous les êtres, jusqu'à la matière. Au Zend-Avesta iranien, la Kabbale emprunte les hiérarchies surnaturelles, qu'elle applique à ses anges et à ses démons.

(1) Josèphe. *Antiquités judaïques*.

(2) Georges Moore. *Solitude du Kérith*, Paris, Crès, 1928.

An néo-platonisme hellénistique, elle prend sa théorie idéaliste, qui fait de la pensée l'essence des choses. A tout cela elle ajoute son fonds propre : d'étranges rites, et toute une théurgie tendant à soumettre les puissances surnaturelles à la volonté humaine, au moyen d'incantations magiques. Gardée secrète par la Diaspora juive jusqu'au xv^e siècle finissant, la Kabbale, « caricature fiévreuse », projection sémitique de la Mystique aryenne des Nombres de Pythagore et de Platon, florira notamment chez les juifs d'Alexandrie. Ses devenirs seront complexes et nombreux.

Cependant, en Arabie, apparaît un nouvel et vigoureux prophète. Vers 612 de notre ère, le marchand Mohammed, déjà quadragénaire, commence à prêcher, après une apparition de l'archange Gabriel, et entreprend de remplacer le polythéisme sémitique de ses compatriotes par le monothéisme le plus rigide; une forte influence judaïque s'était exercée sur lui, par le contact avec deux tribus juives infiltrées en Arabie, succédant d'ailleurs à une influence chrétienne orientale (1). Il s'enfuit de La Mecque le 26 juin 622 (2), conquiert la ville en 630. A sa mort, en 632, l'Arabie est conquise. Abou-Bekr, beau-père de Mohammed, commence l'expansion. Omar bat les Byzantins, puis les Perses (643). Le Christianisme recule en Syrie, pour n'y laisser que des survivances, comme les Maronites actuels; l'Iran passe presque entièrement à l'Islam. A la fin du ix^e siècle, l'empire arabe et la religion de Mahomet ont atteint d'immenses territoires. Montés, mais sans résultats durables, jusqu'à Poitiers, ils occupent l'ancien continent, par les rives sud de la Méditerranée, de l'Espagne à l'Inde du Nord. Le Christianisme a perdu la Syrie, l'Égypte, la Mauritanie, de façon définitive. Une dernière et considérable poussée, au xv^e siècle, fera tomber les restes de l'Empire grec, et portera l'Islam jusqu'à l'Adriatique. Les reconquêtes chrétiennes des quatre derniers siècles, si l'on en excepte l'Espagne, qui ne fut que très superficiellement islamisée, n'ont nulle part, sur le terrain religieux, réussi à entamer cet empire. Malte, île tragique et minuscule, qui parle arabe, est, certes, chrétienne. Mais un siècle d'occupation française et de propagande catholique en Algérie n'ont amené à *Notre Dame d'Afrique* aucun durable succès sur le monde musulman. Dernier-né parmi les religions sémitiques, l'Islam n'a reculé ni devant les balistes de la chrétienté croisée, ni devant les fusils, quelque peu missionnaires, d'Angleterre ou de France en Égypte ou au Maroc. Plus, il progresse. Il a atteint la Chine, les îles de la Sonde, et avance en Afrique noire. Et les lieux les plus sacrés du Christianisme, le Tarse anatolien où Paul décida de l'avenir religieux de l'Europe comme l'Hippone mauritanienne d'Augustin, sont aux mains des fils de Mahomet, sans espoir de retour.

Cependant, en terre aryenne, dans cet Iran qui engendra Zoroastre et Mithra, la foi mahométane se modifiera quelque peu. C'est la vieille patrie d'Ahoura-Mazda qui « cassera » l'Islam en deux. Dès le viii^e siècle, les Persans musulmans adoptent la

(1) Dans l'Islam primitif, les croyants se tournaient pour prier vers Jérusalem, et non comme plus tard vers la Mecque.

(2) Date de l'Émigration ou fuite, début de l'ère musulmane.

doctrine chiite, — qui, se réclamant d'Ali, cousin et gendre du Prophète, n'admet que les traditions familiales concernant Mahomet, — et s'oppose au sunnisme arabe orthodoxe. Le çoufisme musulman iranien, qui voit l'anéantissement final du Cosmos en Dieu, regarde vers l'Inde aryenne plus que vers l'Arabie coranique. Le *babisme*, en 1843, le *béhaïsme*, en 1863 (1), attestent la ténacité du messianisme iranien, et la réaction aryenne sur l'Islam sémitique victorieux.

LA TRIPLE TRADITION OCCIDENTALE. MANICHÉENS ET GNOSTIQUES.

Mais les devenirs iraniens ne se limitent ni à l'Islamisme chiite ni au Mazdéisme aryen, courageusement maintenu par les Guébres et les Parsis. Le dieu Mithra, nous l'avons vu, est parti à la conquête de l'Occident. De 63 avant Jésus-Christ à 450 de notre ère, il se répand dans l'Empire romain. Il atteint la Dalmatie, l'Espagne, les Gaules. Il aborde en Bretagne insulaire et en Armorique. Dans les *Mithraea*, ses temples, devant l'image du « dieu naissant du rocher », on commémore la visite des bergers à Mithra enfant. On consacre l'eau, et le pain marqué d'une croix; on communique par le vin, au repas rituel; on baptise, du sang du taureau immolé par le Dieu. Autour de lui se concrétise toute une initiation, de caractère fort viril.

A Chartres, il atteint le Druidisme (2). La *Terre-Mère* mithriaque, souvent figurée *nigrescente*, comme près de Mantinée en Arcadie, y devient la Vierge noire de la capitale chartraine. Une légende, — frelatée mais traditionnelle, — prétend que les Druides, — dont le grand collège gaulois était à Chartres, — y avaient eux-mêmes institué le culte de la Mère sacrée, et que les missionnaires envoyés par saint Pierre y auraient trouvé une statue portant l'inscription : *Virgini paritura druides*, « les Druides à la Vierge mère » (3). Le puits et la crypte attribués à ces Druides, — puits et caveau dits « des Saints-Forts », situés sous la cathédrale actuelle (4), — sont la réplique gauloise des cavernes inspirées de Cappadoce.

La victoire grandissante du Jésus sémitique sur le Mithra aryen n'est pas, d'ailleurs, sans rencontrer des résistances. Au iii^e siècle, *Manès*, ou Mani, un Iranien, tente une synthèse du bouddhisme et du zoroastrisme indo-européens avec le judéo-christianisme. Au Principe bon, s'oppose pour Manès, et conformément au vieux dualisme persan, un dieu mauvais : la matière. Le Manichéisme, d'Iran, se répand en Asie Centrale, en Asie Mineure, en Afrique. Adversaire implacable de la Papauté, il gagne la France méridionale, s'y combine à on ne sait quels ressourcements drui-

(1) Autran. *Op. cit.*, p. 37.

(2) Le zodiaque de la Cathédrale de Chartres est mithriaque (Autran. *Op. cit.*, p. 108).

(3) Ainsi la *Notre-Dame sous Terre* de Chartres, par l'intermédiaire druidique et le contact de Mithra, rejoint les vieilles divinités chtoniennes et souterraines « qui continuaient en Hellade le culte de la Mère préhellénique sous sa forme de *Déesse-noire*, immémoriale réplique de *Kala*, c'est-à-dire de *Civa-Mithra* sous forme de *Dieu-noir*. Car elle est, aussi, une Vierge. Son nom dravidien de *Kumar*, dont l'Inde aryenne a fait *Kumâri*, l'atteste. C'est... l'une des dénominations de la Grande Déesse, compagne de *Civa*. » Autran. *Op. cit.*, pp. 111 sq.

(4) En partie retrouvés depuis 1900 (Autran).

diques (1), proclame, en plein moyen âge chrétien, la transmigration des âmes et la métempsycose. Il faudra, au XIII^e siècle, l'implacable croisade de Simon de Montfort, et la vigueur dominicaine, pour noyer dans le sang, avec la culture occitane, le Manichéisme français médiéval. Mais les possibilités de survie d'une grande religion sont innombrables. A la veille de la présente guerre, des penseurs se réunissaient à nouveau sur le pic de Montségur, tombeau des derniers Albigeois (2).

Nous avons vu le développement des *syssities* pythagoriciennes en Grande-Grèce italienne, et leur subversion brutale par les *tyranni* des cités helléniques. Du massacre de Métaponte, deux disciples, Philolaos et Lysis, parvinrent à échapper. Ils reconstituèrent des cellules en Sicile et en Italie du Sud, cellules actives et secrètes. Déjà deux groupes s'y font jour : d'une part, les groupes populaires, à tendance ascétique et communautaire. Pythagore s'y transforme en demi-dieu ou en génie, descendu sur terre comme souverain révélateur et puissant thaumaturge, ouvrant les portes des Enfers. Ce sont les *acousmatiques*, confrérie démocratique et puritaine, qui subsistèrent jusqu'au delà de l'ère chrétienne.

D'autre part, les éléments supérieurs, regroupés, essaient dans le monde méditerranéen. Les uns enseignent, publiquement, la philosophie et les mathématiques. Platon fut l'élève de deux d'entre eux, Archytas et Timée. Les autres reconstituent, en Italie méridionale, de petites communautés initiatiques très discrètes, sans aucune activité politique, qui prennent pied à Rome de bonne heure. Vers 50 avant notre ère, César exile le pythagoricien P. Nigidius Fulvius, en même temps qu'il ferme les corporations d'artisans, qui versaient dans la politique (3), mais dès *circa* 295 avant notre ère, la statue de Pythagore avait été érigée sur le Forum. Puis, au siècle d'Auguste, l'élite romaine est atteinte par une seconde vague pythagoricienne, venue d'Alexandrie, et qui se heurtera à la prédication chrétienne de Paul de Tarse. En effet, le Pythagorisme a touché l'Égypte hellénistico-romaine. Dès 250 avant Jésus-Christ, il était à Alexandrie. Là, par la suite, un événement considérable pour l'ave-

(1) Otto Rahn. *Op. cit.*, p. 139. Le Bouddhisme, auquel les Cathares ou Manichéens du Sud-Ouest français, devaient quelques-uns de leurs concepts, n'était pas inconnu de la Chrétienté médiévale. L'histoire des saints Barlaam et Josaphat, au XIII^e siècle, n'est autre que celle du Bouddha. Cakya-Mouini (Josaphat), est converti au christianisme par Barlaam. On eut bien de la peine à faire comprendre aux clercs qu'ils honoraient ainsi le prophète d'une religion rivale.

(2) Les tentatives de reprise de la tradition albigeoise doivent beaucoup au poète Maurice Magre, récemment décédé. Il avait tenté, non sans succès, de retrouver les filiations — mieux, les cousinages — apparentant le druidisme et l'albigisme. L'avenir rendra hommage aux connaissances et à l'intuition de ce voyant.

(3) Ghyka. *Op. cit.*, p. 88. Le pouvoir romain, très concentré, était hostile à toute association. Les mages et « mathématiciens » sont expulsés en 52 avant Jésus-Christ. Les empereurs interdisent les collèges d'artisans. (Trajan refuse à Pline d'autoriser un collège de pompiers à Nicomédie). — Les débuts du christianisme sont considérés comme une action politique fomentée par des sociétés secrètes juives. En 47, l'empereur Claude refuse même l'accès de nouveaux juifs à Alexandrie, comme « porteurs d'un germe morbide qui contamine tout l'univers ».

L'Église catholique sera tout aussi hostile aux groupements, quels qu'ils soient, en dehors d'elle. Elle vitupère contre « ceux qui forment des associations pour se secourir mutuellement dans toute espèce d'affaires, portant une peine contre ceux qui s'opposent à leurs statuts », sous prétexte des possibilités de se parjurer. (Synode de Rouen, 1189.)

nir va se produire : le Pythagorisme entre en contact d'une part avec le Néo-platonisme, d'autre part avec l'Hermétisme et la Kabbale.

Platon, en effet, fortement influencé par le Pythagorisme, avait enseigné une philosophie d'après laquelle, outre Dieu et la matière, existaient comme principes des archétypes, des *idées*, modèles éternels d'après lesquels ont été formés tous les êtres. Les idées ayant seules l'existence, la réalité positive n'en est qu'une ombre, un pâle reflet, que conçoit notre esprit. Aussi la mathématique, qui n'use que de purs concepts, est, pour lui comme pour les pythagoriciens, l'initiatrice à la philosophie. L'esprit humain ne peut atteindre le bien total, mais seulement ses succédanés : beauté, mesure et vérité. Tout est mixte, et renferme en soi sa propre opposition. Aussi le démiurge construit, lui-même, le monde sur le modèle des idées (1), et lui donne une âme qui contient idéalement toutes les possibilités géométriques, toutes les harmonies numériques; il forme cette âme dans une réalité dualiste, — le *Même* et l'*Autre*, — conciliée par un élément ternaire fait d'une synthèse de l'opposition de base. Les âmes humaines sont faites d'éléments semblables à l'âme du monde, et, en s'affranchissant au maximum de la vie corporelle physique, peuvent avoir les mêmes capacités que cette intelligence cosmique. Dieu étant la substance commune des idées, l'art cherche l'*idéal* du beau, comme la morale l'*idéal* du bien. L'âme est triple : raisonnable, déraisonnable et irascible.

Toute cette philosophie, particulièrement sous ses aspects harmoniques et mathématiques, doit beaucoup à Pythagore. Platon meurt en 347 avant Jésus-Christ. Sa doctrine, remise en honneur par Plutarque, détermine, dans l'Alexandrie du III^e siècle de notre ère, une immense floraison. Plotin et les néo-platoniciens professent une philosophie toute mystique, cherchant l'union de l'âme humaine et du divin, par la contemplation et l'extase. Parmi ces fils ultimes de la pensée platonicienne, Porphyre combat vigoureusement le Christianisme montant, écrit une vie de Pythagore. Néo-platoniciens et néo-pythagoriciens, entés sur la même souche, se rejoignent. C'est la « Connaissance », la *Gnose*.

A cet arbre métaphysique, dont les racines plongent dans le tuf hellénique et aryen, vont se greffer deux rameaux hétérogènes. Philon le Juif, né à Alexandrie, veut concilier Platon et le Pentateuque. Le monde platonicien des Idées devient pour lui le Logos, la Parole divine. Et, du sol égyptien, s'incarne à nouveau le vieux Thot-Hermès, maître du Verbe et du Nombre; ainsi naissent simultanément la Kabbale judaïque et l'Hermétisme égyptien, sur le fécond limon du Nil. *Gnose*, Kabbale, Hermétisme, « trois visages, hébraïque, égyptien, hellénistique, d'une même divinité (2) ».

Mais la *Gnose* naissante se heurte rapidement au Christianisme. La grande voie

(1) Comparer à la belle formule de Pawlowski, *Voyage au Pays de la 4^e dimension*, Paris, Fasquelle, 1923, ouvrage remarquable bien qu'un peu évasif : « L'Idée enfante le Monde, qui se développe comme un héros de roman. »

(2) Ghyka. *Op. cit.*, p. 33, t. II.

mystérieuse s'est fait entendre sur la mer Tyrrhénienne : « Pan, le grand Pan est mort (1) ! » Valentin, vers 150, disciple de Théodas, lui-même disciple de Paul, Basile, Marcion, veulent allier leur mystique néo-platonicienne au messianisme chrétien. C'est en vain. L'excommunication frappe rapidement les mages et les évêques gnostiques, les arrache de l'Église et les rejette.

La Gnose ne meurt pas. Pas plus que ne meurent ses compagnes, Kabbale et philosophie hermétique. Émigrée en Europe occidentale, elle engendre aux pays du Nord, avec les apports kabbalistiques et hermétiques qu'elle emporte avec elle, la Magie gothique. L'alchimie, lourde de rappels assyriens, la rejoint à la même époque. Au xv^e siècle finissant, Paracelse de Hohenheim définit à nouveau et l'hexagramme de Salomon, macrocosme de la matière, et le pentagramme pythagoricien, le microcosme, l'Homme. Enfin, c'est le mytique docteur Faust, qui donne naissance à tout un cycle et dont le compagnon, Méphistophélès, Méphistophiel, esprit de la planète Mercure, n'est que l'avatar médiéval et allemand de l'omniprésent Mercure-Hermès. Nous rencontrerons aussi son avatar celtique. Et cette magie du moyen âge comporte des souvenirs infiniment lointains, explicables seulement par « la survivance des divinités païennes, après la conversion de l'Europe au catholicisme (2) ».

Puis c'est, au xvii^e siècle, l'apparition des mystérieux Rose-Croix, penseurs peut-être encore existants de par le monde; c'est aussi la sorcellerie européenne, fille rurale et impure de la grande Magie (3).

LA TRIPLE TRADITION OCCIDENTALE. COMPAGNONS, MAÇONS, SECTES CHRÉTIENNES.

Mais là ne se bornent pas les descendances pythagoriciennes. Nous avons vu la Gnose et ses suites sortir d'Alexandrie. Rome va être tout aussi féconde. Dès le iii^e siècle avant Jésus-Christ, la capitale latine avait été atteinte par les doctrines du philosophe samosate, mais c'est deux cents ans plus tard, à la fin de la république, que le Pythagorisme s'implante fortement aux bords du Tibre. La méfiance des Césars, l'exil des initiés ne durèrent qu'un temps. Au ii^e siècle après Jésus-Christ, les sociétés initiatiques sont plus que jamais à la mode dans le monde romain, et, lors du triomphe chrétien, elles disparaissent, ou elles s'adaptent.

Les pythagoriciens s'adaptèrent. Si leurs confréries philosophiques s'évanouissent alors sans laisser de traces, leurs groupes populaires, les *acousmatiques*, persistent

(1) Ce cri, qui étonna le monde antique, fut entendu par des marins, et considéré comme l'annonce de l'éroulement du paganisme. Le juif Reinach ramène évidemment ce fait infiniment significatif et symbolique à un phénomène d'écho.

(2) Fossey *Op. cit.*, p. 137.

(3) Fossey *op. cit.*, p. 46) dit : En Assyrie, « une sorcière dont le nom est connu est une sorcière perdue, car les charmes ont alors prise sur elle », et rapproche cette croyance d'un fait de sorcellerie rurale bretonne, cité par Decombe, dans *Mélusine* ; « Un nommé Michel, de Guignen (pays de Rennes), avait la réputation d'arrêter les tourbillons de vent qui bouleversent les merlons. Il les appelait : « Arrête-là, sorcier, j'ai connu ton père et ta mère, etc. » et le vent cessait aussitôt. Un tel fait est intéressant, à preuve de l'extraordinaire possibilité de transmissions, dans le temps et l'espace, de traditions métaphysiques.

quelque temps. Leurs collègues sont en rapports constants avec d'autres confréries, très florissantes, groupant les hommes de métier, les artisans, et les corporations funéraires destinées à assurer une sépulture à leurs membres. Le christianisme envahit rapidement ces dernières, qui prennent une puissance véritable à l'âge des catacombes. Par contre, et suivant un véritable phénomène d'endossement, nombre de symboles et de concepts géométriques pythagoriciens passent aux mains des collèges de constructeurs et de maçons.

Outre un côté technique — (enseignement du métier, de ses tours de mains et « secrets »), — et du côté philanthropique — (coopération et assistance mutuelle), — ces groupes comportaient, et comportent encore, dans les rites compagnonniques d'aujourd'hui, un aspect sinon religieux, au moins rituel. Tout un cérémonial d'admission par épreuves, de dénominations, de réceptions s'y développe, et le vieux symbolisme géométrique pythagoricien se dédouble et s'enrichit, s'appliquant même à l'outillage professionnel. En pays celtiques, ces corporations existaient, tant en Gaule, où elles s'intégraient au mécanisme économique et social de la vie municipale importée de Rome, qu'en Irlande, où elles aspiraient à se modeler sur les collèges bardiques de *filid* (1).

Quoi qu'il en soit, vers 130 de notre ère, les sociétés romaines de constructeurs, riches déjà d'un certain passé symbolique (2), sont en possession de tout un héritage de pensée. Se transmettant en toute sécurité leurs rites initiatiques, plus ou moins éleusiniens, orphiques et pythagoriciens, elles abandonnent leurs petites divinités tutélaires et adoptent des patrons chrétiens, les *Quatuor coronati*, les quatre saints couronnés, qui leur donnent le vernis extérieur chrétien, indispensable désormais. En Orient, elles survivent à la chute de l'Empire grec, et se continuent sous les sultans. En 1923, les corporations justiniennes de maçons, elles-mêmes continuatrices des *sodalitates* païennes, existaient encore en effet à Constantinople.

Leur devenir occidental est tout autre. L'empire tombé et le dernier César romain, Romulus Augustule, déposé par l'Hérule germain Odoacre, les corporations de constructeurs n'en continuent pas moins leur existence. Regroupées tout d'abord, et pendant les temps du haut moyen âge, du viii^e au xi^e siècle, autour des monastères, principaux asiles de pensée à l'époque, elles s'en affranchissent au xii^e siècle finissant (3), et cet affranchissement coïncide avec l'éclosion, dans toute l'Europe du Nord-Ouest, d'un art infiniment savant, incroyablement riche dans la rigueur de ses substrats géométriques, l'art ogival.

Libérés des servitudes féodales d'alors, ces maçons libres, ou francs-maçons, qui gardent secrets leurs tracés techniques, se répandent dans toute la chrétienté occidentale pour y construire un admirable réseau d'édifices, les grandes cathédrales.

(1) Ghyka. *Op. cit.*, p. 44. Hubert. *Op. cit.*, t. II, p. 312.

(2) D'où *pontifex*, pontife, architecte des ponts, passé dans la dénomination religieuse symbolique païenne, puis chrétienne.

(3) Viollet-le-Duc. *Dictionnaire de l'Architecture française*. Articles « Architecture » et « Construction ».

obéissants et discrets, naissent, en 1534, les membres de la Compagnie de Jésus. Supprimés en 1773 par le pape Clément XIV, rétablis par Pie VII, ils forment à l'heure actuelle la plus considérable puissance d'action de l'Église romaine, puissance occulte, sinon par son but, au moins par ses moyens et sa discipline (1).

LA TRIPLE TRADITION OCCIDENTALE. DRUIDES ET BARDES.

La conquête romaine, en Gaule, et la conquête chrétienne, en Grande-Bretagne, devaient atteindre profondément les collèges druidiques. Les Césars, qui ne se trom-



paient pas en voyant dans cette organisation l'élément de cohésion par excellence du monde celtique, menèrent vigoureusement le combat contre elle. En Gaule, en effet, s'il existait des cultes de métiers analogues, en beaucoup plus libres, aux corporations latines (2), jamais cependant ces groupements celtiques ne devaient véhi-

(1) Ghyka. *Op. cit.* p. 176, II.

(2) Habert. *Op. cit.*, II, 312 et Chapot, *le Monde Romain*, même collection, p. 363.

culer, comme celles-ci, une tradition ésotérique ou quasi philosophique, et connaître leurs complexes devenir. Par contre, le druidisme, appuyé sur une doctrine originale et concrète, fortement hiérarchisé dans sa forme, apparaissait alors comme la première garantie de durée pour les Celtes, et de résistance à l'assimilation.

Les Latins vainqueurs ne supprimèrent pas d'un coup l'institution druidique, mais, fort accueillants pour le polythéisme gaulois, qu'ils syncrétisèrent vite et très naturellement avec le leur, ils commencèrent en revanche par accabler la confrérie sous les calomnies (1). Auguste interdit aux Gaulois la célébration des mystères druidiques, comme contraires aux croyances romaines, bientôt suivi par Tibère, qui, selon Pline, voulut interdire jusqu'à la corporation elle-même (2). Claude, enfin, grand centralisateur, abolit le culte et la confrérie; des hommes du chêne, suppliciés ou proscrits, les uns gagnent la sylvie armoricaine ou l'île de Bretagne; les autres continuent en secret à instruire la jeunesse (3), puis se soumettent, deviennent parfois professeurs dans les grandes écoles romaines qui succèdent aux leurs.

Parallèlement, le culte polythéiste gaulois évolue. Sous l'influence méditerranéenne, les vieux dieux celtes s'anthropomorphisent. *Borvo* s'identifie à Apollon, *Camulos* à Mars. Mais certaines assimilations sont impossibles : Teutatès, Ésus, Épona, les cornes de Cernunnos, le maillet de Sucellos restent celtiques. En outre, et au-dessus de tout cela, Rome importe ses cultes officiels : il existera un flamme des *divi*, c'est-à-dire des empereurs divinisés, ayant le pas sur les humbles prêtres des vieilles divinités gauloises. Chaque année, cependant, les délégués des cités gauloises se réunissent à Lyon, où siège le grand-prêtre des Gaules romaines (4).

Les résistances gauloises à l'assimilation, trop pudiquement passées sous silence par l'académisme français depuis quatre siècles, furent nombreuses. Les premières, certainement inspirées par les druides, eurent un caractère national, mais, par la suite, si l'on en excepte l'étrange tentative du paysan boien *Mariccus*, qui, se déclarant prophète et dieu, voulut, sous Vitellius, affranchir la Gaule, ces soulèvements tendent plus à investir un empereur, parfois gaulois, qu'à se séparer absolument de Rome. Les invasions germaniques, de plus en plus fréquentes, et leur triomphe avec les Francs de Clovis vinrent mettre fin à ces tentatives d'empire des Gaules, tandis que la langue latine, devenue celle des villes, appuyée par l'Église chrétienne étroitement alliée aux Mérovingiens, éliminait entièrement le celtique, devenu parler populaire, et disparu aux alentours du VI^e siècle seulement (5).

En Grande-Bretagne, l'agonie du druidisme devait prendre un caractère effroyable

(1) Notamment par l'accusation de sacrifices humains, tant de fois reprise depuis. Outre qu'à l'époque, ces sacrifices — *pharmakoi* helléniques, voire même en un sens jeux du cirque romain — aient été d'usage général, il est absolument gratuit d'en faire, en soi, une institution druidique. Le Febvre, *Deux Études pélagiennes*, 1918, pp. 37 et 94.

(2) Tibère accusait les druides de magie, comme plus tard Domitien le fit pour les chrétiens. Fossey, *Op. cit.*, p. 137.

(3) Pomponius Mela, III, 2, 19.

(4) L'archevêque catholique de Lyon porte toujours le titre de primat des Gaules.

(5) Chapot. *Op. cit.*, p. 386.

et grandiose. Comme en Gaule, les forêts chevelues reculaient pas à pas sous la hache de l'envahisseur romain, envoyé dans l'île par Claude pour atteindre les résistances celtiques en leur cœur même. La lutte dura dix années. Les druides bretons et ceux réfugiés de Gaule s'étaient retranchés dans l'île de Mona, l'actuelle Anglesey. Paulinus et les légions romaines, par leur massacre, achevèrent, en l'an 57, le destin de la vieille confrérie aryenne aux robes de lin.

Tout ne devait cependant pas périr en ce double désastre. Dispersés, mais subsistant en groupes discrets, les druides se maintiennent en Armorique, la partie la plus reculée et la plus sylvestre des Gaules. Une dernière fois, lors de la révolte du Batave Civilis, en 70, ils sortent de leurs retraites pour prophétiser un empire gaulois. Enfin Pescennius Niger et son rival Septime-Sévère, esprit ouvert et libéral, tentent officiellement, vers 195 de notre ère, une résurrection du druidisme. Elle sera sans lendemain.

Véhiculé par des colporteurs et des esclaves syriaques, le christianisme apparaît dans l'empire. A sa reconnaissance par Constantin, en 313, les collèges druidiques, dispersés, ne sont plus là pour lui opposer leur sereine philosophie, ce qui eût, sans nul doute, transformé les devenir religieux du monde occidental, et retardé ou minimisé la mainmise chrétienne. La nouvelle religion se répand rapidement, malgré l'opposition de la classe cultivée, et sans doute à cause de cela. Les villes se font chrétiennes, mais les campagnes restent longtemps fidèles au paganisme. L'empire d'Occident tombé, puis rétabli par Charlemagne, le vieux culte des pierres levées subsiste encore, au point que conciles et décrets, en 789, ordonnent leur destruction. A la lumière des chansons de geste et des vies de saints, — l'intolérance de l'Église, alors maîtresse absolue des livres, ne nous permettant que ce moyen d'investigation, — l'on entrevoit toute une situation mal connue. La Bretagne est encore païenne, ainsi que le Berry. Un dernier et étrange avatar, populaire cette fois, de l'antique Hermès Trismégiste, apparaît. En lui se syncretisent des souvenirs païens, les dieux au taureau, le Mithra irano-romain, le Cernunnos cornu et le Tarvos trigaranus, le taureau aux trois grues des Gaulois. C'est le *Tervagant* des épopées romanes, ultime dieu païen dans l'Europe chrétienne. Et, lors des invasions sarrasines des VII^e et VIII^e siècles, ne peut-on supposer que les derniers païens occidentaux, courbés sous les monarchies catholiques, relevèrent une dernière fois la tête (1)?

(1) C'est la troublante hypothèse formulée par René Jeudon, professeur à Saint-Servan, dans son opuscule *L'Épopée Romane du V^e au XI^e siècle*, Paris, Picard, 1935. Une de ses thèses est que ce soulèvement païen du VIII^e siècle fut défiguré par la suite, dans un but de propagande et pour pousser les peuples aux Croisades. Selon lui, les « Sarrasins » des chansons de geste, soi-disant musulmans qui portent des noms bien celtiques : Mahé, Pinabel, (?) Corsolt, ou méditerranéens, comme Blancandrin sont en réalité les chefs de la révolte païenne, aidée par l'invasion musulmane. Si l'on se souvient que Charlemagne baptisa en effet les Saxons par la force, les soulèvements bretons et la poussée sarrasine à son époque prennent un tout autre sens.

Au sujet du géant Corsolt des chansons de geste, transformé en chef sarrasin, il y a toutes chances pour qu'il s'agisse d'une rétrogradation en infidèle, par la polémique chrétienne, d'un ancien dieu éponyme des Curiosités armoricains de Corsenl. Cf. De Calan, *Les Chansons de Geste Bretonnes*, in *Bulletin Archéologique de l'Association Bretonne*, Vannes, 1898, p. 20.

Mais, sur la « frange » des terres désormais celtiques, les restes du druidisme agonisent obscurément. L'Armorique, touchée fort peu par le christianisme, vers 290, avec Rogatien et Donatien à Nantes, reçoit le flot des émigrants bretons, chassés de Grande-Bretagne par les Saxons et par les Angles. Ces émigrants s'installent d'abord sur le littoral, guidés par leurs chefs de clans, militaires ou monastiques, et ces chefs, au moins, sont chrétiens. Pendant tout le V^e siècle, les guerriers bretons favorisent l'évangélisation des Armoriciens conquis, et les prêtres d'outre-mer consolident la domination politique de ces princes. Le druidisme, réfugié dans les forêts centrales de la péninsule et dans les îles, se défend pied à pied. Et, sous la légende des *Saints bretons* évangélisateurs, derrière l'image de ces dragons mythiques enchaînés et détruits par Pol Aurélien, Efflam ou Samson, l'on devine les dernières résistances des druides, traqués et poursuivis par les chrétiens comme leurs pères l'avaient été par Rome. C'est la palenne Keban attaquant saint Renan; c'est le barde Gwenc'hlan, dont la haine anti-chrétienne a des accents inouïs (1). C'est même le grand Merlin, fils de la nonne excommuniée, qui, réfugié près de Taliésin, chef des bardes, est initié par lui aux mystères druidiques, et, combattu par les évêques du roi Arthur, passe en Armorique et succombe aux maléfices de Viviane. Le mythe rejoint l'histoire.

Au VI^e siècle, en Grande comme en Petite-Bretagne, le sort du druidisme était donc réglé. « La lutte des deux religions, l'essai de revanche armoricaine du paganisme contre le christianisme » dont parle La Borderie (2), se soldait en définitive par la victoire de ce dernier, dans le cours du VI^e siècle.

Par contre, en Irlande, les collèges druidiques organisés subsistent longtemps, contrairement à leurs confrères bretons et continentaux, réduits à des groupes isolés depuis la conquête romaine. Mais, de même qu'en Gaule la jalousie des chevaliers s'était faite sentir au détriment de l'influence druidique, de même l'hostilité de certains rois irlandais favorisa l'action des missionnaires chrétiens. L'Ordre se brise : les druides disparaissent en Érin, et les *filid*, ou bardes, ne conservent à l'assemblée de Druim Ceta, en 574, une partie de leurs privilèges que grâce à l'intervention de saint Colomban.

La corporation des druides, bardes et ovates, est donc abattue par la victoire chrétienne, au début du VII^e siècle. Mais, de même que les *filid* irlandais survivent au désastre, les bardes leurs frères vont se maintenir dans ce qui reste de la Grande-Bretagne celtique, le pays de Galles. Pour des siècles, druides et ovates disparus, les bardes seuls maintiendront la tradition; christianisés, et pour certains, comme saint Sulio et Hyvarnion, devenus de zélés auxiliaires de l'Église, ils n'en transmettront pas moins avec eux — (comme les confréries de bâtisseurs chrétiens les

(1) La Villemarqué. *Breizh-Vreiz*. La prophétie de Gwenc'hlan : « J'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit... Ce n'est pas de la chair pourrie de chiens ou de brebis; c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut! » et, du même barde : « Un jour viendra où les prêtres du Christ seront poursuivis, où on les tuera comme des bêtes fauves. »

(2) Grand historien breton moderne, né à Vitré.

symboles pythagoriciens), — l'essentiel de la pensée druidique. Lorsque la sourcilieuse intolérance ecclésiastique, appuyée par le pouvoir anglais, se fait trop forte, les bardes gallois se dispersent, ne se réunissant, secrètement, qu'en *cyvail*, groupe essentiel de trois membres. En Irlande, comme jadis les druides en Gaule, c'est à l'enseignement que se consacrent les *filid*, se substituant ainsi aux druides.

En Bretagne armoricaine, les bardes, de génération en génération, perdent leur caractère culturel pour devenir en fin de compte de simples chanteurs populaires. Par contre, les bardes gallois, demeurés en quelque sorte une aristocratie de l'esprit, opèrent, devant l'omnipotence catholique, un curieux travail sur le legs des druides mythiques préchrétiens (1). Dans le Nord-Galles, le *Gwynedd*, les bardes sont réduits au silence après la dernière insurrection galloise contre l'Angleterre, en 1415, et la mort d'Owen Glyndwr. Mais, au milieu du xv^e siècle, après un *eisteddfod* (2) tenu à Caermarthen, des règles bardiques, au moins prosodiques, sont reportées vers le Merioneth et le Flint. Le sud, au contraire, plus favorisé, voit des sessions bardiques régulières, les bardes du Caermarthen s'absorbant dans de subtils raffinements littéraires, ceux du Glamorgan poursuivant, en pleine fin de moyen âge chrétien, leurs enquêtes mythologiques et philosophiques. Ainsi, au druidisme ancien, succède une seconde phase, le *néo-druidisme bardique*, non exempt d'influences chrétiennes. Ses textes, longtemps transmis oralement et en secret, seront recueillis et publiés tardivement. Les Triades ou *Barddas*, versets philosophico-symbolistes, formées en recueil par un barde du xv^e siècle, Llyvelyn Sion, ne sont imprimées qu'en 1794, par Iolo Morganwg, et les *Arcanes des bardes de l'île de Bretagne*, par le même, qu'en 1829. Son fils n'achèvera ces publications, dont le *Catéchisme de Sion Cent*, qu'en 1848 et 1862, enrichies depuis de toute une littérature.

A cette activité non seulement littéraire, mais historique et métaphysique, correspond une vie extérieure de plus en plus intense; le bardisme, en possession d'un rituel plus ou moins restauré, mais de réelle valeur, rétablit les druides et les ovates et pénètre profondément, au cours du siècle dernier, dans l'intelligence galloise. Fort respectueux des églises chrétiennes réformées de Cambrie, il finit par agréger autour de ses travaux, principalement poétiques, l'élite de la population cultivée du pays de Galles. Ses cérémonies, quasi officielles, — l'*Eisteddfod* annuel est qualifié de « royal-national », — sont grandioses.

Tardivement, il essaime sur le continent. En Bretagne armoricaine, les efforts de Le Gonidec et La Villemarqué, sur le terrain linguistique et littéraire de langue celtique, le Parnasse breton, pour les lettres bretonnes de langue française, le mouvement politique enfin, commencé sous l'étiquette régionaliste, ont préparé le terrain.

(1) Henri Martin. *Précis d'archéologie celtique*, VII et VIII.

(2) En gallois, réunion plénière bardique.

En 1838, La Villemarqué visite l'*Eisteddfod* d'Abergavenny, puis les Gallois viennent à Saint-Brieuc; enfin, en 1899, une délégation bretonne armoricaine se rend à l'assemblée bardique de Cardiff, où elle rencontre d'ailleurs des envoyés écossais et irlandais (1). A l'issue de cette réunion panceltique, une branche autonome du collège bardique, avec le rituel gallois, fut transplantée en Bretagne, où elle continue à tenir des assemblées et à fournir des travaux non sans valeur. Il est à noter que les druides y sont choisis à l'ancienneté, et qu'elle comprend des bardes et des ovates. Conformément aux tendances officielles du bardisme gallois moderne, le *Gorsedd* de Petite-Bretagne s'interdit toute discussion religieuse, et professe la plus absolue déférence pour l'Église romaine.

Enfin, et à la suite des Bretons, les Cornouaillais de Grande-Bretagne, peuple de langue et d'ethnie bretonnes, et les celtistes de France, se réclamant de leurs ascendances gauloises, ont obtenu des Gallois l'investiture pour leurs associations bardiques restaurées. Le *Gorsedd* des Gaulles, pour la plupart de ses animateurs, tout en fournissant un sérieux travail de symbolisme celtique, ne cache pas ses sympathies catholiques, et tente une synthèse christiano-druidique (2).

Mais, en dehors du bardisme chrétien médiéval et à ses côtés, la pure tradition druidique se maintient, sporadiquement, il est vrai, et par éclipses, mais avec une inlassable opiniâtreté. Dès les alentours de l'an 1400 de notre ère, une partie des initiés gallois, groupée autour du barde Sion Cent, ose, au delà du bardisme littéraire, un retour direct au druidisme primitif (3). On sait peu de choses sur cette tentative de renaissance, mais il semble bien qu'au cours du grand mouvement métaphysique plus ou moins teinté d'occultisme qui secoua l'Europe occidentale au début du xviii^e siècle, il ait existé, en Grande-Bretagne, quelques conventicules secrets se réclamant du druidisme pré-chrétien.

Plus près de nous, le Gallois Ewans Davies, *Myfyr Morganwg* de son nom bardique, mort en 1888, essaie d'une reconstitution intégrale du druidisme. Rompant délibérément avec le christianisme, il construit autour du roc du Logan, à Pontypridd, un sanctuaire druidique à ciel ouvert, où les néo-druidisants officiaient à chaque équinoxe et à chaque solstice. Un assez grand nombre de fidèles suivait cet effort (4). Enfin, la Bretagne armoricaine connut, voici peu d'années, avec le groupe de *Kad*,

(1) Sculfort. *Rénovation celtique*, I, 471, Champion, Paris, 1903. (Ouvrage très contestable, hanté de soucis chauvinistes français.) Ch. de Gaulle. *Les Celtes au XIX^e siècle*, Le Dault, Paris, 1903. (Rien de commun, sinon le nom, avec l'actuel général, plus préoccupé du salut d'Israël que de celui des Celtes.) Enfin Ch. Le Goffic. *L'Ame Bretonne*, Champion, 1912, t. II, pp. 224 et sq. L'opportuniste Le Goffic, bien que témoin oculaire de l'*Eisteddfod* de Cardiff, où il fut initié barde, écrit à ce sujet des pages toutes pleines du plus plat conformisme parisien, et hautement académisables.

(2) Le Grand-druides breton est en ce moment Taldir-Jaffrenon. Le *Gorsedd* breton comporte un aumônier catholique. Sa neutralité religieuse, fort compréhensible pour un mouvement presque purement culturel, l'ouvre largement à toutes les tendances de la pensée bretonne d'aujourd'hui. Le *Gorsedd* des Gaulles a pour animateur notre bon confrère Savoret (*Ab-Gaulwys*). Les préoccupations chrétiennes ont une grande place dans les travaux de ce collège.

(3) Henri Martin. *Op. cit.*, p. 324.

(4) Le Goffic. *Op. cit.*, pp. 312-313.

et connaît en ce moment, tant à *Nemeton* qu'en d'autres tendances, un mouvement concret de reviviscence druidique. Les ouragans de l'histoire ont pu abattre la chénaie. Toujours, la graine est dans le sol.

LES DEVENIRS DRUIDIQUES.

Ainsi, malgré la chute du polythéisme indo-européen, malgré le triomphe et la toute-puissance des religions néo-sémitiques, Christianisme et Islam, malgré la suppression des mystères antiques, des collèges initiatiques anciens, la tradition occidentale ne s'est pas perdue. Son aspect celtique, le Druidisme, inspira le Pythagorisme, dont les filiations, directes et indirectes, couvrent, ou ont couvert, l'Europe entière.

Ces filiations, toutes issues de la pensée religieuse aryenne primitive, se sont croisées, au cours des âges, avec des interférences étrangères, sémitiques et autres, dont nous avons tenté de schématiser le complexe réseau. Une première conclusion s'en dégage.

C'est que nulle forme religieuse n'est immuable; les hasards du négoce ou des conquêtes, les rapprochements, comme les guerres, déterminent des syncrétismes, des changements d'orientation, des symbioses souvent fructueuses, parfois néfastes. Le judaïsme doit pas mal de choses à l'Iran, et le christianisme n'eût été qu'une obscure secte juive sans les emprunts, même dégradés, qu'il fit aux mystères païens.

Le druidisme lui-même ne se présente pas comme un phénomène absolument isolé. Directement issu, de corps et de doctrine, de l'ancien sacerdoce initiatique proto-historique des peuples aryens, il subira, plus tardivement d'ailleurs, de par sa position géographique périphérique, que les autres disciplines indo-européennes, le contact sémitique, par l'intermédiaire, quelque peu nuancé d'hellénisme, du monde chrétien. Le bardisme médiéval, qui continue le druidisme, renoncera en effet au polythéisme ancestral, et empruntera au christianisme quelques-unes de ses définitions. « C'est, écrit Autran (1), un préjugé déplorable, gravement compromis dans tous les domaines de la science historique, politique et religieuse, qui consiste à présenter les religions, comme les civilisations, sous l'aspect d'entités ne devant rien qu'à elles-mêmes... Une religion *pure* est une utopie. »

Le druidisme n'échappe donc pas à cette règle. Mais, en revanche, il présente cette particularité quasi unique dans l'histoire religieuse indo-européenne d'être sans nul doute, avec peut-être certains aspects supérieurs du brahmanisme, le système métaphysique aryen resté le plus pur. Protégé, tant par son éloignement que par sa longue résistance et la souplesse de son organisation, il a pu réduire à peu de choses, en vérité, les influences extérieures, et les emprunts qu'il a dû leur faire. Pour cela, il reste, aujourd'hui plus que jamais, la grande voix occidentale, toujours

(1) Autran, *Op. cit.*, p. 136.

prête à montrer le chemin oublié des origines aryennes, comme, à l'Est, l'indouïsme en est l'indolent et influençable conservatoire.

Historiquement, le druidisme, écrasé par deux persécutions implacables, privé de l'appui d'un État celtique cohérent et durable, a vu sa puissance d'extension aller sans cesse se réduisant. Contrairement à son frère, le Pythagorisme, il n'a pas connu la floraison d'une descendance incroyablement étendue et variée. Mais, si la science moderne semble rejoindre en ses concepts la géométrie et l'harmonie transcendante du maître samosate, nous avons vu que la richesse même des filiations pythagoriciennes a entraîné quelques-unes d'entre elles sur les sentiers hasardeux de la Gnose, et surtout de la Kabbale. La faiblesse croissante du druidisme l'a protégé de ce danger.

Cette faiblesse présente ne doit pas minimiser l'importance de la vieille confrérie des hommes du chêne dans le monde celtique, d'abord, dans l'espace aryen, ensuite. Parmi les disciplines philosophiques et mystiques indo-européennes, elle est une des plus grandes, et l'ignorer, c'est méconnaître la source la plus authentique peut-être de la pensée religieuse en ce qu'elle a de plus spécifiquement aryen.

D'ailleurs cette faiblesse, loin d'être une agonie, peut être une genèse. L'avenir du druidisme n'est pas encore écrit. Rutilius, Gaulois lettré, qui fut préfet de Rome au ^ve siècle, et révoqué pour son attachement au vieux culte païen, trouva, au cours d'un voyage, un juif, près de Falérie, alors qu'on y célébrait les mystères d'Osiris. « Plût au ciel, — s'écrie Rutilius, — que la Judée n'eût jamais été soumise par les armes de Pompée, ni par celles de Titus! Les superstitions contagieuses des juifs n'en ont fait que plus de progrès. Cette nation vaincue a été funeste à ses vainqueurs. » Et, près de Capraria, « il le peuplée par une sorte d'hommes qu'on peut comparer à des hiboux », il écrit : « Ils s'appellent moines, nom tiré du grec, parce qu'ils vivent seuls et sans témoins. Ces insensés fuient les faveurs de la fortune, pendant qu'ils craignent ses rigueurs (1). » Le vieux Gaulois païen, et désenchanté, ne pouvait alors prévoir l'étrange résurrection du paganisme qui marqua la renaissance italienne, au point que les académies du Quattrocento, qui prétendaient continuer non seulement Platon, mais les mystères hellénistiques, durent être interdites en 1468 sous le pape Paul II (2).

Nous avons vu, après deux mille ans d'oubli, les cultes funéraires égyptiens reparaitre victorieusement. Nous avons vu, aussi, les scribes arsacides copier les textes babyloniens d'Hammourabi, après plus de deux millénaires. La flamme celtique, souvent vacillante, jamais éteinte, peut se revivifier. « Les grandes religions vraiment populaires, — dit justement Autran (3), — ont des possibilités de survie et de renaissance à peu près illimitées. »

ARTONOVIOS
(Illustrations d'Artonovios).

(1) Rutilius, *Mon retour en Gaule*.

(2) Ghylka, *Op. cit.*, II, p. 80.

(3) Autran, *Op. cit.*, p. 101.

SYMBOLES CELTIQUES

LE GUÉ DES MOUTONS OU LA TRAVERSÉE DES AMES (1)

Tandis que le barde des *Mabinogion* (2) conte les aventures et rencontres de « Peredur ab Eyrwac », le récit féerique s'éclaire par endroits de mystérieuses lueurs; alors, cessant de se laisser conduire par l'enchantement de la poésie, l'oreille attentive perçoit le murmure d'une voix, grave comme un enseignement, qui s'énonce, selon le mode commun à toute science sacrée, sous le voile du langage allégorique.

Maintes péripéties prêteraient matière à méditation, mais un seul épisode nous arrêtera. Il mérite ce choix, aussi bien par la forme achevée du tableau qui, sans effort, se détache du contexte où il s'enclasse, que par la richesse de son contenu spirituel : « Peredur se dirigea vers la vallée arrosée par une rivière. Les contours en étaient boisés, mais des deux côtés de la rivière s'étendaient des prairies unies. Sur l'une des rives, il y avait un troupeau de moutons blancs, et, sur l'autre, un troupeau de moutons noirs. A chaque fois que bêlait un mouton blanc, un mouton noir traversait l'eau et devenait blanc. A chaque fois que bêlait un mouton noir, un mouton blanc traversait l'eau et devenait noir. Sur le bord de la rivière, se dressait un grand arbre; une des moitiés de l'arbre brûlait depuis la racine jusqu'au sommet. L'autre moitié portait un feuillage vert (3). »

Dans une note, M. Loth mentionne que le même épisode est reproduit dans le récit irlandais bien connu de l'*Ymramm Maelduin* ou « Navigation de Maelduin ». Et cet écho, par lequel le barde d'Irlande répond au barde gallois, exclut toute attribution de fantaisie individuelle; il laisse deviner qu'il s'agit d'un thème fixé par l'usage de ceux qui ont reçu mission de transmettre le message de la doctrine issue des sanctuaires. Nous nous trouvons devant un déguisement convenu pour revêtir la vérité traditionnelle, prête à passer les siècles, inaperçue de la plupart sous l'ombre de son manteau.

Sans prétendre manifester aux yeux de tous les significations nombreuses qu'elle inclut en puissance, car la vérité est une et multiple, se superposant et irradiant en divers sens, nous avons pour dessein de découvrir, en premier lieu, sous le thème symbolique, l'expression par images de la loi des réincarnations successives, qui constitue le dogme central de la philosophie druidique.

« Les druides enseignaient que la mort n'est qu'un déplacement, et que la vie continue avec ses formes et ses biens dans un autre monde, le monde des morts qui régit les morts et rend des vivants. C'est un monde de vie constituant un réservoir

(1) Contes gallois du haut moyen âge, formant le cycle arthurien.
(2) Les *Mabinogion*, qui constituent un des monuments de la littérature bretonne du pays de Galles, sont un recueil de contes destinés aux disciples (en gallois, *mabinog*). Ils se déroulent en Bretagne insulaire du haut moyen âge, et gravitent généralement autour de la figure légendaire du roi Arthur. Bien qu'écrits, selon l'estimation générale, aux alentours du XIII^e siècle, ils contiennent, outre de très riches données de symbolisme celtique, nombre de souvenirs de l'ère pré-chrétienne, et de la civilisation de l'âge du bronze, voire même de la dernière époque lithique.
La meilleure édition française est celle de Loth, *Les Mabinogion*, Paris, Fontemoing, 1913.
(3) Les *Mabinogion*, traduction Loth, p. 95, t. II, édition 1913.

d'âmes disponibles. Un capital constant et roulant d'âmes est distribué entre les deux mondes appariés, et les échanges entre les deux se font *vie par vie et âme par âme.* »

Cette citation, empruntée à l'ouvrage connu de M. H. Hubert, *les Celtes depuis l'époque de la Tène* (1), autorise notre démonstration.

Et il est désormais facile, possédant le fil conducteur de la conclusion, — point terminal de l'une des étapes, — de pratiquer l'exégèse du tableau ainsi entendu, et d'analyser chacun de ses détails, qui parlent la langue muette et éloquente du style figuratif.

Nous nous arrêterons peu à la vallée, premier élément du paysage. Ce site naturel est souvent associé à la représentation de la terre des vivants, que les Ecritures judéo-chrétiennes nomment « vallée de larmes », et surtout du monde des morts. Les Juifs ont placé la tenue des grandes assises du jugement dernier dans la vallée de Josaphat, et l'on sait que la poésie de tous les temps et de tous les peuples offre maints exemples de cette notion de géographie, admise comme nécessaire dans les descriptions du funèbre séjour : val, vallées ou vallons sont dépeints par les Gréco-Latins, qu'imitent les modernes, de Tennyson à Philippe Habert :

*Sous ces climats glacés où le flambeau du monde
Répand avec regret sa lumière féconde,
Dans une île déserte est un vallon affreux...*

La vallée de la vision de Peredur est plus riante, et nos bardes moins lugubres et mieux inspirés. Laissant chacun rattacher ses souvenirs littéraires à la configuration du terrain, il nous suffira, pour arrêter le commentaire de ce premier terme, d'observer avec J.-T. Addison que c'était dans les vallées, non sur les cimes, que le folklore celtique logeait de préférence les trépassés (2).

Les prairies qui recouvrent les versants du val d'un tapis de verdure peuvent emblématiser l'éternel printemps qui règne en ce domaine des âmes : pelouses herbues, atmosphère exempte des intempéries de l'ici-bas, où nul vent violent ne souffle (3), ni neige ni pluie ne tombent, font penser aux descriptions des Champs élyséens dans Homère ou Virgile, à cette seule différence que la végétation du sol ne s'orne point des fleurs d'asphodèles, inconnues à nos climats.

Deux troupeaux de moutons, en ce décor. L'un, de couleur blanche, d'un côté, le second, de couleur noire, de l'autre, s'échangent en un rythme alterné. Ames groupées, qui viennent de la Terre, encore empreintes de la substance du corps qu'elles ont quitté, elles passent *une à une* par le médiateur plastique du ruisseau, et réintègrent, en s'élevant, la demeure céleste dont elles sont émanées. Un mort sur la Terre, une naissance dans le Ciel. Dépouillant la matière hétérogène et ténébreuse, les voici restituées en leur primitive candeur, semblables à l'eau souillée que

(1) Renaissance du livre, 1932, p. 230.
(2) *La Vie après la Mort dans les croyances de l'humanité*, Paris, Fayot, 1936, p. 70.
P. S. — Dans les textes en moyen-breton (XII^e-XVIII^e siècles), tous ou presque des textes religieux romains, mystiques, cathédraux, etc., on trouve très fréquemment la terre, considérée comme habitat de l'humanité, désignée par le mot *an glas*, la vallée; le Christ est souvent nommé *Ros an glas*, le roi du monde. Pour plus de concordance, notez que ce mot *glas* est connu à peu près sous la même forme dans les six langues celtiques, qu'elles soient britanniques ou gauloises. Confirmation linguistique présentée à la thèse de notre ami LANTIER.
(3) Il existe toute une mythologie du vent chez les primitifs. Les Triennes, qui haïssent ce souffle, le nomment l'« éternement du diable ». Cf. Martin Block, *Mœurs et Coutumes des Tziganes*, Paris, Fayot.

le soleil condense en nuées, pour la rendre purifiée au sol. Et, en sens inverse, du groupe des âmes blanches, elles s'en vont, par la même voie, *une à une*, séduites par l'attrait d'en bas, elles descendent s'incarner dans une nouvelle naissance. Naissant à la Terre, elles meurent au Ciel.

Ni le hasard ni l'arbitraire n'ont cours ici, dans ce texte concis et rempli, qui est l'objet de notre analyse. Si incomplets que soient nos commentaires, nécessairement limités, — (car nous devons nous tenir à notre rôle de déchiffreur et d'éveilleur, visant plus à suggérer qu'à développer), — il apparaît que rien, dans la composition allégorique, n'est inutile ou accessoire.

Comme le vallon, les prairies, les couleurs des deux troupeaux, l'animal a été choisi, en son espèce, à bon escient, et correspond à ce qu'il désigne : l'âme. Une formule d'invocation du *Livre des Morts égyptien*, ayant pour objet de protéger le défunt au cours de son voyage dans l'*Amenti*, dit : « O Brebis, fils de Brebis! Agneau, fils de Brebis qui tette le lait de ta mère la brebis, ne permets pas que le défunt soit mordu par aucun serpent... » et E. Bosc (1) en donne le commentaire suivant : « Le mort étant considéré comme un être doux, passif, est dénommé Brebis, fils de Brebis; c'est donc un Agneau. » Il serait d'ailleurs intéressant, en plaçant le texte sur le plan cosmique, d'interpréter le symbole du mouton en fonction du zodiaque.

Restant dans le domaine qui nous occupe présentement, il nous appartient de poursuivre l'examen entrepris. Le bèlement des animaux détermine leur double mouvement, en sens inverse, d'ascension et de chute; c'est un appel efficace, un impérieux attrait. Le Désir, instrument de l'amour humain, sollicite et provoque le flux incessant des générations. En contre-partie, n'y a-t-il pas une vocation des âmes défuntes, attirant dans leur orbite d'autres âmes, âmes-sœurs esseulées aspirant à se rejoindre? « Les morts s'appellent », remarque la sagesse populaire en un dicton aussi naïf que juste. Ce parallélisme illustre l'axiome d'Hermès : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour l'accomplissement des merveilles de la Chose unique. »

/\ KORNIOVOS.

(1) *La doctrine ésotérique*, t. I, p. 232 et 233.

DES MÉGALITHES ET DE LEUR SIGNIFICATION

par J. B.

Nemeton s'adresse à un public spécial, éclairé, possédant déjà des connaissances sur le druidisme et le celtisme. Toutefois, nous pensons qu'il n'est pas inutile de rappeler certaines notions indispensables. C'est pourquoi nous traiterons ici brièvement des mégalithes et de leur signification.

Les mégalithes (*mégas*, grand; *lithos*, pierre) comprennent les menhirs (du celtique : *maen*, pierre; *hir*, long) et les dolmens (table de pierre); on peut y ajouter les cromlechs qui sont, comme on sait, des pierres disposées en forme circulaire.

Menhirs. — Les menhirs sont les monuments les plus répandus. On les nomme quelquefois *peulvan* ou *peulven* (*peul*, pilier et *maen*, figure). Ce sont des pierres vierges ayant l'aspect de blocs simplement extraits d'une carrière. Leurs formes et leurs hauteurs sont extrêmement variables. Ils peuvent atteindre dix et quinze mètres, mais plus généralement trois à quatre mètres. Ils sont généralement isolés. Et rien n'aide à comprendre quelle a pu être leur destination (1).

Il existe deux sortes de menhirs : les menhirs à *calage* dont le pied plonge dans un trou assez profond, dans lequel il est maintenu par de grosses pierres coincées à force et les menhirs *self standing* dont la base perpendiculaire au grand axe permet au menhir de s'asseoir sans calage. Ces derniers sont de beaucoup les plus rares. On peut citer comme exemple celui de Kerlouan (2).

Trop souvent on a vu dans les monuments mégalithiques la preuve d'une litholâtrie qu'on impute aux Celtes ou à une race qui les aurait précédés. Disons d'ailleurs qu'il nous faut revenir aujourd'hui sur les accusations d'idolâtrie (zoolâtrie, phytolâtrie, hydrolâtrie, pyrolâtrie, astrolâtrie, etc.). Il n'est pas douteux que l'objet adoré n'était que le symbole concret d'une divinité abstraite. Sinon le catholique qui vient dévotement baiser le gros orteil de saint Pierre — comme à Saint-Sulpice à Paris, par exemple — ne pourrait-il pas être taxé d'idolâtrie? Et l'autre chrétien qui vénère les restes de la « sainte croix » ne serait-il pas un phytolâtre?

D'autre part, il existe des pierres phalloïdes qu'on a assimilées à des menhirs; elles abondent dans le Finistère, surtout en Cornouailles et dans le Léon. Il s'agit là, indubitablement, d'un culte des divinités génératrices. « Les pierres de culte spécial ne sont pas sans analogie avec celles que le professeur Zammit a recueillies dans l'île de Malte; il en existe de semblables en Provence. Il est permis de rechercher les origines de ce culte du côté de la Méditerranée et on reste prudent en considérant les navigateurs comme responsables de son introduction en Armorique (3). »

(1) Jean Reynaud, *L'esprit de la Gaule*, 1864, p. 248.

(2) Bénéard Le Pontois, *Le Finistère Préhistorique*, 1929, p. 88 et 89.

(3) Bénéard Le Pontois, *Op. cit.*, p. 264.

Il faut donc distinguer entre les menhirs de pierre vierge et les menhirs phalloïdes. Les premiers avaient une destination nettement scientifique. Gaillard et Devoir en France, Norman Lockyer en Angleterre, ont démontré que les menhirs étaient des repères astronomiques. Devoir a pu écrire (1) : « La direction jalonnée par des menhirs parfois rapprochés, parfois distants de plusieurs centaines de mètres, et quelquefois de plusieurs kilomètres, est celle du point du lever du soleil au solstice d'été, ou inversement celle du point du coucher au solstice d'hiver; autrement dit, l'observateur préhistorique se tenant à l'une des extrémités de l'alignement voyait, aux solstices, le soleil se lever ou se coucher à l'autre extrémité. »

L'orientation des menhirs déterminait une sorte de calendrier bien précis. Ce calendrier, en plus de sa fonction astronomique, devait avoir un usage astrologique.

Il est regrettable que des archéologues distingués aient perdu leur temps à faire des fouilles aux pieds de certains menhirs, dans le but de découvrir des indices de leur destination. Ils ont réussi à les faire écrouler. Ces messieurs sont trop souvent de véritables taupes, de l'espèce *talpa caca*, c'est-à-dire aveugle...

Astronomie et astrologie ne formaient qu'une seule science : l'astrobiologie selon l'expression de René Berthelot. Les druides, savants en toutes choses, devaient posséder des connaissances étendues en astronomie, si l'on en juge par les menhirs qu'ils ont érigés.

Bien entendu nous n'affirmerons pas que tous les menhirs étaient des repères astronomiques. Il se peut que quelques-uns aient eu une autre destination. Néanmoins pour la plupart d'entre eux on peut retenir cet usage qui semble général.

Certains menhirs ont été christianisés. On les a surmontés d'une croix. A tout prendre cela vaut mieux encore que leur destruction.

Cromlechs. — Les cromlechs sont des cercles de pierres, des cercles formés par de petits menhirs. Henri Martin (2) dit : « Les constructeurs des monuments mégalithiques attachaient une grande valeur, sans doute symbolique, à la figure du cercle; ils semblaient mettre les tombeaux sous la protection des cercles, et plaçaient aussi des cercles ou des hémicycles aux extrémités des alignements, outre les cercles qui étaient des monuments eux-mêmes et qui ne se rattachaient point à d'autres monuments. » On peut traduire *cromm* par courbe et *lec'h* par pierre ou monument. N'est-ce pas alors la courbe génératrice du cercle, l'éternité engendrant le Temps? Crom répondant à Ouranos dans la mythologie grecque. Ce dernier engendrant Kronos, Saturne, le Temps (3).

Là encore, quand le cromlech se compose de douze pierres rangées en cercle, il est permis d'y voir les douze divisions de la sphère céleste.

Mais, indépendamment d'une utilité astronomique ou astrologique, les cromlechs rappellent trop le cercle magique pour que cette destination soit passée sous silence.

On sait que le cercle est la protection la plus efficace pour le magiste. Les entités évoquées ne peuvent franchir ce cercle quand il a été convenablement tracé. Et la pierre n'est-elle pas le support qui convient le mieux pour renforcer la puissance du cercle magique?

(1) Commandant Devoir. *Les monuments de la préhistoire et l'Astronomie primitive.*

(2) *Études d'Archéologie celtique*, 1872, p. 240.

(3) H. Martin. *Op. cit.*, p. 193 et 21.

Dolmens. — Les dolmens sont formés de trois ou quatre pierres. Une pierre formant table et les autres les supports. Dans les *tumuli* on trouve presque toujours un dolmen formant squelette. De telle sorte qu'on a pu croire que les dolmens n'étaient pas autre chose que les armatures dénudées de ces *tumuli*. On donne le plus souvent aux dolmens une destination funéraire; mais l'accord est loin d'être fait entre les archéologues. Il est avéré que certains dolmens étaient des tables de sacrifice; d'autres se refusent à nous laisser entrevoir quelle était leur destination. On a pu constater toutefois que les dolmens n'étaient jamais orientés dans le secteur nord, entre le N. 54 O. et le N. 54 E. Cette observation est intéressante, car elle nous montre que les dolmens n'étaient pas construits au hasard.

Allées couvertes. — Les allées couvertes sont formées de dolmens successifs. Leur destination, comme celle des dolmens, ne nous est pas connue avec certitude. Nous pouvons rejeter, croyons-nous, l'opinion qui classe dolmens et allées couvertes parmi les sépultures, car on trouve à côté de ces monuments de vraies tombes de l'époque mégalithique.

Il est très rare qu'un homme puisse se tenir debout sous un dolmen ou sous une allée couverte. Ce qui exclut l'idée d'abri ou de temple. Mais ces monuments pouvaient avoir une destination cultuelle ou initiatique. Il faut avouer que nous en sommes réduits aux conjectures. Certes, il serait facile d'imaginer mais nous préférons nous abstenir en l'absence de toute base de départ certaine.

**

Faut-il rappeler que c'est au célèbre La Tour d'Auvergne que nous devons le nom de *dolmen* et de *menhir*? La Tour d'Auvergne, Cambry, et autres celtisants, attribuaient aux druides la construction de tous les mégalithes et voyaient partout des sacrifices sanglants (1).

**

Les dolmens de Meudon (près Paris). — Une tradition veut que les dolmens et le menhir du bois de Meudon aient été rassemblés là par des moines bretons. Rendons grâce alors à ces « moines bretons » qui, abandonnant leur religion catholique, ont dressé le temple de la plus ancienne religion. Religion agissante et non servile. Théurgie où l'homme se fait l'égal du divin.

Les dolmens de Meudon présentent une disposition circulaire. Le cercle — cercle magique — est parfait. La pierre centrale est l'autel. Le chêne, entité végétale puissante, est chargé de recevoir les chocs extérieurs et de protéger les expérimentateurs. Ce chêne est lui-même encerclé et ce petit cercle excentré, formé avec le grand cercle une image lunaire. L'orientation du chêne, de la pierre centrale et d'une autre pierre, qu'on peut appeler la pierre de commandement, a été savamment calculée. La table d'écho, le menhir, perpendiculaire à l'axe, décuple la puissance de projection.

(1) Bénéard Le Pontois. *Op. cit.*, p. 175.

Qui saura jamais les actions occultes et vibrantes lancées de ces dolmens? Le menhir indique toujours un point sensible de notre terre vivante.

Les monuments mégalithiques prouvent, par leur disposition, que nos ancêtres possédaient de puissants moyens d'action.

Menhirs et dolmens sont le témoignage irrécusable de la haute science des Initiés des temps passés. La science préhistorique actuelle est incapable de résoudre l'énigme posée par les mégalithes. Il manque à nos archéologues les connaissances initiatiques indispensables à cette compréhension. Ils ont raison, en un sens, de qualifier ces monuments de « sépultures » car il est bien vrai que les Sciences sacrées sont mortes... et il serait peut-être dangereux d'en opérer la résurrection.

Dolmens et menhirs, ces puissants mégalithes, dressés depuis des millénaires, expriment la haute domination des initiés d'Occident (1).

Nous signalerons qu'il existe encore au bois de Meudon un autre menhir isolé connu sous le nom de « Pierre aux Moines ».

Le bois de Meudon possède aussi deux magnifiques chênes : le chêne du Doisu et le chêne Notre-Dame de Viroflay. Ces deux arbres sont couverts d'*ex-voto*. Là encore, l'Eglise, ne pouvant abolir le culte de l'arbre, n'a pu mieux faire que « virgifier » ces chênes séculaires.

(1) Ceci est extrait de notre article « les Mystères de Meudon » in *Consolation*, sept. 1935.



L'ESPRIT LES LIVRES

AMBELAIN ROBERT. *Adam dieu rouge. L'ésotérisme judéo-chrétien, la Gnose et les Ophites, Luciferiens et Rose + Croix*. Paris, Niclaus, 1941, in-8°, 252 p., 1 pl.

Le récent livre de Robert Ambelain a le mérite de mettre à la portée du public, sous un format commode, un aperçu général des spéculations mythologiques et cosmogoniques connues sous le nom de *Gnose* (grec : science, connaissance), qui ont accompagné dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, chez les peuples sémitiques de la région comprise entre l'Iran, l'Asie-Mineure et l'Égypte, la lente élaboration des canons théologiques des Eglises juive et chrétienne, voire plus tard de l'Islam. Ces « doctrines », répandues de façon diffuse dans la masse des populations de l'ancien Orient, ont été combattues et quasi-officielles, et elles se sont transmises de façon secrète à travers maints avatars et adultérations durant tout le moyen âge jusqu'à nos jours, où le meilleur de leur esprit et de leur tradition subsiste dans les diverses écoles modernes d'occultisme et autres sciences « ésotériques »...

Le livre de M. Ambelain, après avoir donné une idée d'ensemble, fort vivante, du véritable foisonnement de textes sacrés, canoniques ou « apocryphes », très souvent contradictoires, sur lesquels se fonde depuis toujours la théologie officielle, passe à l'exposé de ce que les connaisseurs en sciences secrètes nomment les doctrines luciférienne et rosicrucienne; la première étude est une très intéressante interprétation, dans l'esprit non dissimulé de l'ancienne magie « cabalistique », des mythes traditionnels de la création du monde : Adam et le péché originel, l'arbre de la Science et Sathan, etc. L'on aperçoit ainsi combien une étude des mythes *par l'intérieur*, du point de vue même des croyants, apporte parfois plus de réelle intelligence et de saisissante clarté que bien des travaux « critiques » sur le même sujet, menés du point de vue étroit et tout extérieur de l'exégèse textuelle et de la philologie (par ex. ceux de De Faye, *Le gnosticisme*, 2 vol., à la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Sc. religieuses)!

AMBELAIN ROBERT. *Traité d'astrologie ésotérique, tome III : L'astrologie lunaire*. Paris, Niclaus, 1942, in-8°, 193 p., fig.

M. Ambelain poursuit par ailleurs, avec la parution du tome III, la publication de son gros traité d'*Astrologie ésotérique*, dont deux volumes ont déjà paru (en 1937 et 1938, *les Cycles, l'Onomancie*) et dont deux autres sont annoncés (*les Systèmes dominicains, l'Astrologie mondiale*). Le présent ouvrage a trait à la Lune et se propose de fixer, en vue de l'établissement des horoscopes et autres applications modernes de la vieille pratique de l'astrologie judiciaire, « les règles de lecture du ciel à l'aide de la Lune ». Vu le caractère non impératif des indications astrologiques et pour laisser une entière liberté de jugement, l'auteur présente seulement, classé dans l'ordre des diverses activités et phases de la vie humaine, un recueil de 587 aphorismes relatifs à la lune, tirés des maîtres les plus autorisés en la matière depuis les anciens traités de la Chaldée, de l'Inde, de la Chine et du monde arabe... Une série de 48 thèmes horoscopiques à prédominance lunaire, se rapportant à des personnages célèbres, illustre la fin du volume.

R. V.

LES REVUES ET LES JOURNAUX

LE PROBLÈME JUIF. Berlin W 9 Potsdamer Strasse 17.

L'ATELIER, 41, avenue Montaigne, Paris, 8^e.

LE NATIONAL-POPULAIRE, 128, Faubourg Saint-Honoré, Paris, 1^{er}.

Dans son premier numéro, cette revue publie un éditorial très documenté sur la question juive, sous la signature de PIERRE SOUREN. Tout en ne partageant pas la totalité des idées exprimées par l'auteur, nous y trouvons d'intéressantes notations. C'est ainsi que « les Juifs jadis se faufilent dans le gouvernement. Sédécias a toute la confiance de Charles le Chauve ». Pierre Souren cite d'ailleurs la phrase célèbre et malencontreuse du Juif Marx Dormoy en plein Parlement français : « Un Juif vaut bien un Breton. »

Dans l'*Atelier*, Louis BONPIERRE écrit une remarquable suite d'articles historiques, axée particulièrement sur l'Economie politique. Dans le numéro du 8 mai 1943, il s'agit de l'*Organisation et de la puissance de l'Eglise*. « C'est donc moins, dit l'auteur, pour leur conception religieuse que pour leur attitude à l'égard des pouvoirs publics et de la société que les chrétiens sont traqués et massacrés successivement par dix empereurs. » De bonne heure l'Eglise se constitue. Le clergé « obtient l'exemption de l'impôt et du service militaire, de même que le droit de recevoir des dons et celui d'hériter. L'Eglise devient peu à peu une véritable organisation fortement hiérarchisée, dont les biens augmentent sans cesse. En Gaule, à la fin du VII^e siècle, le tiers des terres lui appartient. Elle consacre les trois quarts de son patrimoine, qui au début était destiné intégralement aux pauvres, à l'entretien de ses prêtres et aux cérémonies du culte ». De bonne heure aussi, des éléments divergents se font jour : « Sporadique d'ailleurs, l'opposition donna naissance à deux mouvements bien distincts : le monachisme, d'une part, dont la première manifestation eut lieu au début du IV^e siècle, sous le règne de l'empereur Constantin. »

Les chrétiens, au début, avaient quelque chose d'un mouvement quasi secret. « Les chrétiens, dit Bonpierre, attirent la suspicion par le mystère dont ils entourent leurs pratiques religieuses. » C'est aujourd'hui le cas de la Franc-maçonnerie. Encore semble-t-il devoir distinguer, écrit GEORGES ALBERTINI dans un article publié par l'*Atelier* et par le *National-Populaire*.

Le « Bulletin d'information anti-maçonnique » ayant attaqué Francis Delaisi, un des meilleurs économistes d'aujourd'hui et un vieux lutteur sincère, se voit répondre clairement : « Nous ne partageons pas l'opinion sommaire de certains sur la Maçonnerie française quant aux responsabilités de la guerre actuelle car nous savons qu'elle fut coupée en deux, comme tous les partis. Il y a eu une minorité pacifiste dans la maçonnerie, et, comme par hasard, c'est à elle qu'on s'en prend le plus souvent. » Et en conclusion ALBERTINI dit très nettement : « Nous n'accepterons pas davantage l'internationale maçonnique que l'internationale capitaliste ou qu'une certaine action politique internationale de l'Eglise catholique. Pour ne rien dire, car cela va de soi, de l'internationale juive ou bolchevique. »

M. N.

NOTE A NOS LECTEURS

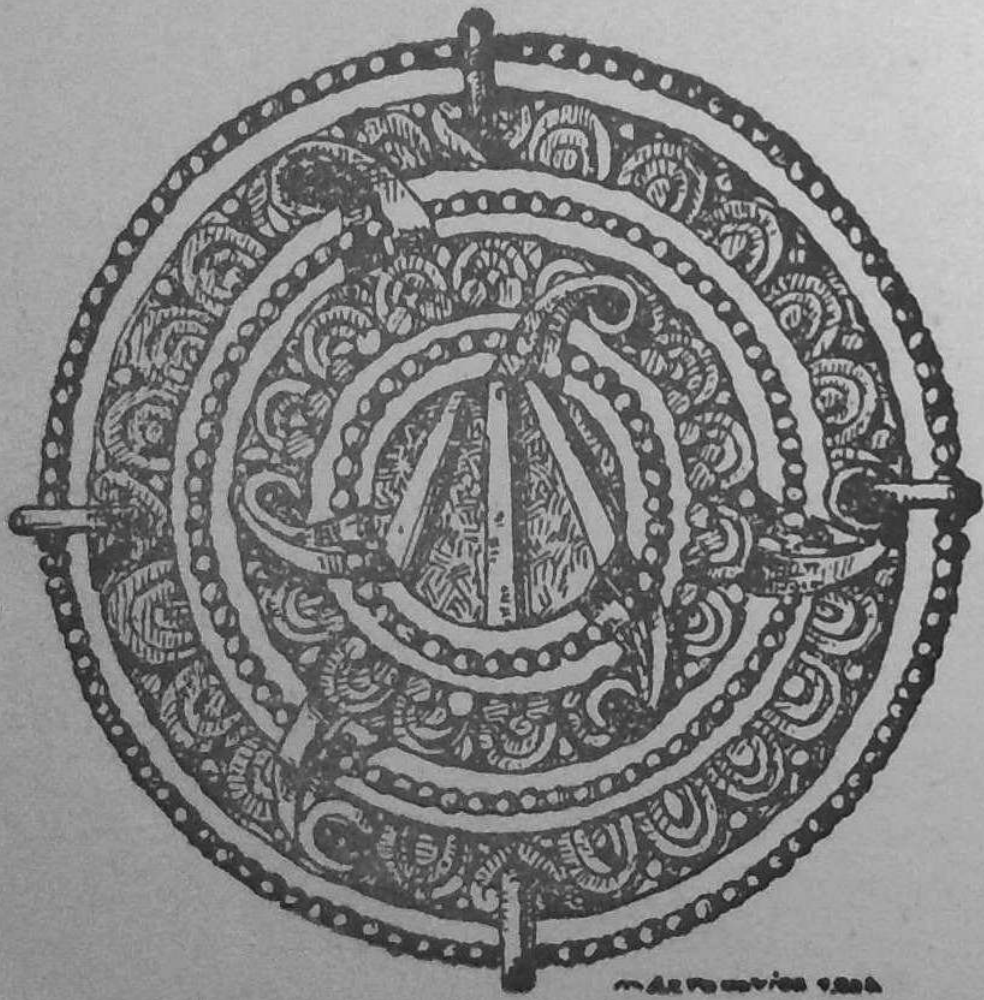
Nemeton a l'intention, si faire se peut, de publier intégralement en un volume, avec ses illustrations et son tableau synoptique, l'étude d'Artanovios : **LE DRUIDISME ET LES TRADITIONS INITIATIQUES.**
Le prix de souscription à cet ouvrage est fixé à trente francs, les souscriptions étant dès à présent reçues à Nemeton.

■ ■ ■

Journaux et Revues en relations d'échange avec NEMETON.

- ★ **STUR** (Gouvernail), Direct. O. MORDREL. Revue de culture bretonne, d'un niveau élevé. Remarquables études sur la géopolitique française. Rennes (Bretagne), 2, rue de Rohan.
- ★ **LE RÉVEIL BRETON** et **GALERNE**. Organe de l'*Unvaniez Arvor*. Etudes bretonnes économiques, celtiques et patoises. Vitré (Bretagne), 46, rue Poterie.
- ★ Bulletin du **GORSEDD BARZED BREIZ-VIHAN** (Collège des Bardes de Bretagne).
- ★ **L'ETHNIE FRANÇAISE**, Revue de doctrine ethno-raciale. Directeur scientifique : le professeur GEORGE MONTANDON, 22, rue Louis-Guespin, Clamart (Seine). Editions Armorica, Carhaix. (Bretagne).
- ★ **L'ATELIER**, hebdomadaire du travail français; grand journal d'études socialistes et économiques, 41, avenue Montaigne, Paris-VIII^e.
- ★ **LE GOËLAND**, feuille de poésie et d'art. Editée par THÉOPHILE BRIANT, chemin du Phare à Paramé. (Bretagne). Intéressant effort littéraire. Bons articles symbolistes.
- ★ **LA VIE DU NORD**. Le grand hebdomadaire illustré de Flandre-Picardie, 62, boulevard de la Liberté, à Lille. (Flandre).
- ★ **NOTRE COMBAT**, hebdomadaire politique, littéraire, satirique, D^r ANDRÉ CHAUMET, 55, avenue des Champs-Élysées, Paris-VIII^e.
- ★ **REVIVRE**. Le grand magazine illustré de la race. D^r ANDRÉ CHAUMET, 21, rue de La Boétie, Paris-VIII^e.

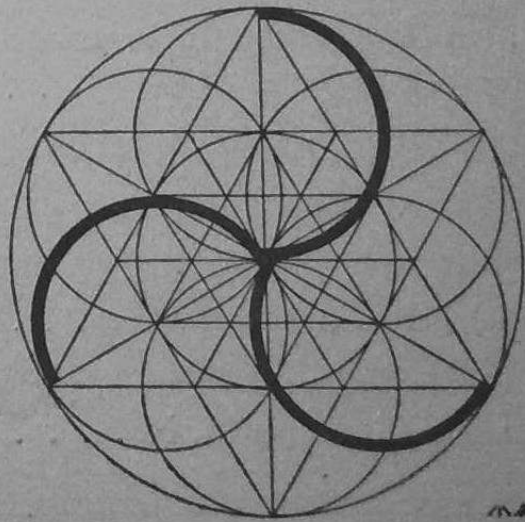
■ ■ ■ ■ ■



MARCOVICH 1924

MEMETON

Revue d'Études druidiques



AUTOMNE 1943

NEMETON

NEVED NÉMY NEMED

■ ■ ■ La Forêt Sacrée ■ ■ ■

REVUE D'ÉTUDES DRUIDIQUES

— PARAIT QUATRE FOIS PAR AN —

★★★

Directeur : MORVAN MARCHAL (/ \ \ ARTONOVIOS)

(Autorisation P. c. 208)

■ ■ ■

SOMMAIRE

N° 5. Automne 1943

Éditorial : Les Sources des Idées traditionnelles actuelles, par FRANÇOIS MÉNARD	121
SYMBOLES CELTIQUES, BRETONS ET GER- MANIQUES (1 ^{re} partie), par / \ \ ARTONOVIOS.	124
ESSAI SUR LA THÉODICÉE CELTIQUE (1 ^{re} partie), par R. AMBELAIN.	135
L'Esprit et les Faits : Le Forum, par MORVAN MARCHAL. Les Livres, par M. N.	143

Rédaction et Administration :

61 bis, Rue de Solferino, LAVAL (La Mayenne)

Compte-courant chèques postaux Morvan Marchal 483-11 Rennes

★★★★★

Le numéro : VINGT FRANCS.

Abonnement, les quatre cahiers : SOIXANTE-QUINZE FRANCS.

■ ■ ■

2023 3110104

LES SOURCES DES IDÉES TRADITIONNELLES ACTUELLES

Les idées traditionnelles que nous avons à l'heure actuelle nous ont été transmises, comme chacun sait, par nos devanciers. Il semble qu'une des premières choses à faire soit de nous assurer d'où ils les tenaient. Puisque nous manquons d'une organisation traditionnelle remplissant cette double fonction de transmission et d'enseignement, chacun de ceux qui s'efforcent de suivre la Voie peut et doit contrôler la « régularité » des sources et des idées reçues du passé.

Il est évident qu'il y a dans cette libre critique quelque chose de bien moderne : l'individu s'érige, de sa propre autorité, accusateur et juge des esprits de tous les temps. Aussi, ce choix qu'il accomplit est-il la mesure, non de la vérité de l'idée examinée, mais simplement des goûts et des dons de l'examineur. Cependant, il faut reconnaître que cette attitude, si critiquable qu'elle soit, est la seule possible à l'époque sombre que nous vivons, et qu'elle est au moins justifiée par le désordre actuel, où l'anarchie intellectuelle qui règne fait que les esprits les meilleurs ne trouvent la Voie Droite qu'à travers les difficultés que l'on connaît.

Or, les idées traditionnelles communes à tous les chercheurs de la génération qui monte, les notions qui nous sont chères et que nous avons acquises à la même source que nos contemporains, nous ont été transmises par « l'occultisme » du siècle dernier, de Fabre d'Olivet à Eliphas Lévi (1) et Guaita, Papus (2), Saint-Yves d'Alveydre. Ces auteurs ont été fortement influencés par la culture de leur temps, purement hellénique. En ceci nous visons surtout Fabre d'Olivet, d'où procèdent les deux ou trois derniers auteurs énumérés. Où le philosophe de Ganges avait-il puisé ses idées ? Nous savons que c'est principalement dans le platonisme, vu, interprété et compris à travers les études des érudits de la Renaissance. (On a reproché à l'auteur de la Langue Hébraïque Restituée de nous avoir présenté un Moïse platonicien.) Si l'on veut faire entrer les influences orientales en ligne de compte, il faudra se rappeler que nos études hindoues datent de 1860, et que Fabre d'Olivet ne connut l'Inde



(1) Ce pseudonyme biblique est celui d'un important auteur français, dont l'œuvre récente est de tout premier plan.

(2) D^r G. ENCAUSSE. Pseudonyme tiré du Nactemeron d'Appollonius de Thyane, où il désigne le démon, médecin de la première heure.

qu'à travers les traductions anglaises de l'école de Calcutta, publiées dans les Asiatic Researchs.

Donc, la plupart des idées traditionnelles actuelles nous viennent de Platon. L'élégant et habile auteur du Timée fut un profond initié, sans nul doute. Il refléta dans son œuvre — écrite d'ailleurs pour la foule des « petits lettrés » philosophes et sophistes — nombre des notions des temples antiques, d'origines égyptienne, chaldéenne, hébraïque, débris de la tradition atlantéenne. Mais, en tant qu'initié, il les révéla, au sens de revoiler. En d'autres termes, il procéda, suivant des ordres précis et des intentions profondes, à une large révision des idées traditionnelles des temples initiatiques. Sa synthèse, qui survécut à la mort des organisations qui l'inspirèrent, prouve que sa « mission » fut bien remplie. Toutefois, elle nous donne seulement un reflet, sans doute bien pâle, des connaissances métaphysiques fondamentales. Les « mythes » platoniciens ne sont que la transposition « littéraire » de la doctrine traditionnelle, et cette exposition poétique, cette affabulation symbolique, sont trop spécifiquement helléniques pour qu'elles ne voilent pas, d'une manière, hélas, impénétrable, les notions universelles qu'elles enserment. C'est pourtant de là que nous avons reçu quelques lumières, grâce aux exégèses des néo-platoniciens de l'école d'Alexandrie. Mais, on le voit, c'est une source assez trouble, et dont l'origine indirecte peut sembler suspecte à tout esprit non averti. Malheureusement, ici jouent d'autres influences qui n'ont aucun rapport avec la question débattue, et qui faussent le jugement. Le culte de l'antiquité gréco-latine, entretenu par les études classiques et l'Université, ne permet pas d'apprécier à sa juste valeur le « divin » Platon, comme on l'appelle couramment. Cette religion de l'Antique ne vise que l'extérieur, et l'on ferait bien rire un helléniste en lui proposant d'étudier l'ésotérisme des œuvres révérees. En un mot, la source des idées traditionnelles actuelles n'a rien qui puisse fonder l'autorité doctrinale que certains veulent y mettre.

Mais, dira-t-on, le moyen âge ne nous a-t-il rien transmis? Le courant mystérieux qui va du culte johanniste aux Chevaliers du Temple, des Cathares aux Vaudois, des alchimistes aux astrologues du XVI^e siècle, n'a donc pas franchi la coupure nette de la Renaissance? Aucune œuvre didactique doctrinale n'a pu en sortir ou ne nous en est parvenue. On sait pourquoi. Le dogme, l'Inquisition et ses contraintes ont empêché cette floraison d'œuvres qui, en d'autres traditions voisines, la musulmane par exemple, ont assuré la continuité traditionnelle. Partout des allusions, des signes de passe nous disent que Rabelais, l'Arioste ou le Dante ont connu ce courant, que l'on devine toujours, qui ne s'exprime jamais. Seuls, les images muettes du Tarot, les sculptures des cathédrales, les symboles des gravures alchimiques ou des demeures philosophales nous en font connaître des aspects. Mais ils posent à notre ignorance des problèmes plutôt qu'ils ne nous dictent des réponses.

Ainsi donc, c'est de cet amas hétérogène de souvenirs assez confus, de cette tradition somme toute dégénérée, abâtardie par des apports profanes, que procèdent les connaissances doctrinales traditionnelles exposées par nos maîtres du siècle dernier. Il est remarquable cependant que cet amalgame gréco-latin — car Virgile, si cher au moyen âge, reprit la méthode de Platon — présente un vif caractère d'originalité et une certaine unité qui font que certains veulent opposer une tradition « occidentale » autonome et orthodoxe à la tradition orientale. On voit en quoi consiste cette soi-disant autonomie qui s'appuie sur des signes bien nets d'altération et de dégénérescence. Il suffit de comparer ces mythes platoniciens ou virgiliens — qui d'ailleurs ne prétendent aucunement

à ce caractère « sacré », orthodoxe, que veulent leur donner leurs sectateurs, — aux récits symboliques hindous, aux aphorismes des centons du Yi-King, pour juger de suite où se trouve la véritable autorité spirituelle.

Il est donc certain que prétendre s'en tenir aux éléments transmis par les anciens classiques, et en particulier par les humanistes de la Renaissance qui se prirent pour Platon d'un si vif intérêt, c'est limiter volontairement son horizon et introduire un élément tout sentimental dans des considérations purement intellectuelles. C'est pourquoi nous devons un large tribut de reconnaissance à ceux qui ont pris pour tâche de nous faire connaître la lumière d'autres traditions, en particulier celle de notre sol, et qui ont, par exemple, fait revivre la tradition celtique. Mais, c'est de l'Orient, notamment de l'Inde, que nous vint toujours la Lumière, et sa pure clarté spirituelle nous arrive maintenant directement grâce à des interprètes autorisés et qualifiés. Par delà les données fausses ou imparfaites que nous avaient transmises les colonisateurs intéressés, les apôtres du bouddhisme — (Bouddha fut, pour nos orientalistes, le Platon de l'Orient), — ou les traducteurs superficiels, nous avons maintenant, pour quelques textes fondamentaux, une traduction paraphrasée, en action profonde avec le texte, qui a droit à toute notre confiance et toute notre gratitude. En effet, provenant d'une source vivante où la tradition anime encore des hommes de notre temps, les idées qu'elles apportent concordent bien souvent avec celles des anciens, mais plus claires, plus développées. Elles sont plus faciles à comprendre, et constituent comme une glose éminemment précieuse de l'antiquité classique et du moyen âge. Aussi, la comparaison des deux sources traditionnelles, si séparées qu'elles soient par l'espace et le temps, se légitime par les enseignements qui en découlent normalement. Et ce sont à la fois : la remise à sa place de l'antiquité gréco-latine, la recherche de la tradition autonome de l'Occident, le sentiment de la valeur propre de nos tendances profondes. Le bilan auquel nous parvenons au terme de ce procès nous fait mesurer notre erreur, notre ignorance, et notre espoir, bien qu'indigne mais pourtant largement payé de ses efforts les plus minimes. Par là nous prenons conscience de notre participation au plan divin, et nous voyons alors, avec le Philosophe Inconnu, que « la vraie doctrine ne sera jamais retirée de la terre, tant qu'il y aura des êtres pensants ». (Des Erreurs et de la Vérité.)

De cette épreuve de la « régularité » de nos idées doit donc surgir une volonté plus âpre de travail soutenu. Nous savons maintenant où est la Lumière, il importe dès lors de la rechercher.

FRANÇOIS MÉNARD.

Illustration d'Artonovios.

SYMBOLES CELTIQUES, BRETONS ET GERMANIQUES

*Sans création continuelle, artistique et de
tous, aucune société possible.*

CÉLINE.

Métier, Art, Religion.

En 1142, la fondation de l'abbaye de Mellifont, en Irlande (1), par des moines cisterciens, devait sonner le glas de l'art celtique, jusqu'aux tentatives de résurrection actuelles, en cours en Bretagne depuis 1920. L'Irlande, dernier rempart de la celticité, avait donc continué, même depuis la première conquête chrétienne, l'évolution de la civilisation celtique et de son art. Né à l'âge du bronze finissant, l'art abstrait des lignes auquel les Celtes devaient rester fidèles jusqu'à aujourd'hui, devait s'étendre, comme leur empire « barbare », au nord des peuples gréco-latins, et de leur art naturaliste. Mais, après avoir fait trembler le monde méditerranéen, les Celtes, nos ancêtres, devaient connaître une longue décadence. L'Espagne leur est ravie dès l'an 200 avant Jésus-Christ; la Galatie d'Asie Mineure, l'Illyrie (Croatie actuelle), la Gaule sont soumises à Rome avant l'ère chrétienne, la Grande-Bretagne en 54. Seule l'Irlande, la plus occidentale parmi les terres d'Ouest, restait, jusqu'au XII^e siècle, résolument étrangère au décor latin et bas-latin, continuant, en plein christianisme, — d'ailleurs quelque peu hérétique, — l'art souple et délié, favorable à une contenance d'esprit presque hallucinatoire dans sa rigoureuse géométrie, hérité des âges païens.

L'empire romain écroulé à son tour, l'Église catholique romaine a hérité de quelques-unes de ses dépouilles. Pour le malheur de l'Europe, le nouvel empire germanique de Charlemagne n'a pas duré. Dans l'incohérence et l'incertitude générales, seuls les grands ordres monastiques chrétiens offrent un asile favorable à l'étude, ont sauvé quelque peu de l'antiquité méditerranéenne, mais au prix de la complète soumission de l'esprit à la théologie judéo-chrétienne. L'intelligence occidentale mettra près de huit cents ans à s'en guérir (2). Quoi qu'il en soit, les fils de saint Bernard

(1) F^{rs} Henry. *La Sculpture irlandaise*. Leroux, Paris, p. 10.

(2) « Ces idées de faute et d'humilité (celles du péché originel et de l'enfer...) qui vont de pair avec une négation et une dépréciation, si peu grecques, de la vie d'ici-bas », avaient contaminé la pensée européenne dès l'Orphisme. Thassilo de Scheffer. *Mystères et Oracles helléniques*. Payot, Paris, p. 106.

débarquaient à Mellifont d'Irlande à la fois la soumission à la hiérarchie romaine, et l'art roman, où se poursuit, malgré l'austérité monacale, déjà toute tendue vers l'horreur sacrée des visions infernales, quelque chose du naturalisme antique. Aussi le moine cistercien, nourri de légendes hébraïques, à l'œil formé aux grâces décadentes et semi-orientales de la romanité d'alors, de quel œil indigné ne devait-il pas regarder les monstres dévorants et les êtres hybrides que les artistes irlandais se plaisaient à évoquer (1)?

Derrière le thème ornemental transmis par la civilisation celtique, le chrétien romain subodorait toute une philosophie, toute une conception du Cosmos étrangères à ses dogmes, plus encore, toute une affectivité, toute une imagination autres que les siennes. L'art nordique, né aux clairières des Celtes et des Germains, ne pouvait que révolter la sensibilité chrétienne, éclore aux déserts et aux vallées pierreuses de Judée. A la forêt primordiale et sainte de nos ancêtres va succéder, dans l'émotion occidentale, un nouveau paysage sacré, absolument étranger au cadre d'existence de nos peuples. Nos bois sacrés, riches de vie humide et de fertilité, qui jalonnaient la terre européenne, de la *Némi* italote au *Romové* prussien (2), sont abandonnés. Et bientôt ce sera le mirage oriental qui jettera nos peuples, deux siècles durant, sur les routes sanglantes et inutiles de la Palestine, terre juive devenue pour nos pères la « Terre Sainte ».

L'indignation des moines latins n'était donc point affaire esthétique, mais purement théologique. Le christianisme, dans son animadversion contre les « idoles » du paganisme, avait déjà condamné, dès le VI^e siècle, la sculpture et la peinture autrement qu'ornementale. Cette répulsion devait d'ailleurs avoir une longue postérité et se retrouver aux temps modernes à la fois chez les musulmans et chez les protestants calvinistes. Chez les Celtes et les Germains, pour n'être pas aussi complète, l'interdiction de figurer le Divin sous une forme humaine remontait aux origines indo-européennes, et devait, par la géométrie philosophique des pythagoriciens et des alchimistes, donner au cours du moyen âge et à travers les époques classiques tout le symbolisme abstrait et figuré que commence à étudier la science moderne. Ces thèmes géométriques, si riches de sens, le catholicisme (bien qu'ayant hérité de quelques-uns de ses concepts par les gnostiques chrétiens, et se gardant bien d'en fournir la moindre explication), ne cessera pas de les combattre, et suivant les hasards de la vie profane, de les accuser d'être païens, juifs ou simplement d'inspiration satanique. C'est ainsi que les religieux de Mellifont, probablement Gaulois de France, en arrivaient à renier jusqu'à l'art de leurs pères, si linéaire et abstrait qu'il fût, et à le précipiter au tombeau.

Qu'est-ce en réalité que l'art? Pour la philosophie officielle d'aujourd'hui, l'art,

(1) F^{rs} Henry. *Op. cit.*, loc. cit.

(2) Frazer. *Le Roman d'Or*. Gentilner, Paris. — G. Alexinsky et F. Guicand. *Mythologie lituanienne* in *Mythologie générale*. Larousse, Paris. En 1355, sur la demande de l'évêque Jean 1^{er}, on acheta à Romové, un chêne que la population vénérât.

dit Norbert Dufourcq (1), « n'est pas seulement l'expression d'une beauté idéale derrière laquelle il faut chercher l'homme. L'art, c'est aussi la reproduction d'un temps, c'est l'illustration, l'explication d'un moment ». Mais cette théorie ne saurait tout expliquer; il est certain que l'art, plus encore que la littérature, est conditionné par une époque et les préoccupations humaines alors dominantes. C'est ainsi que l'art moderne exprime, heureusement ou malheureusement, la civilisation mécaniciste et dépersonnalisée du capitalisme à son déclin. Mais l'esthétique, philosophie de l'art, prétend déterminer, sans y réussir, les théories générales du beau.

Aristote voit dans le beau, l'ordre dans la grandeur. Kant (2) analyse les caractères du jugement esthétique et les détermine comme suit : le beau, objet d'une satisfaction désintéressée, doit plaire, « universellement sans concepts ». Il est « la forme de la finalité d'un objet perçu sans représentation de fin ». Enfin le *jugement esthétique* est universel, mais d'une nécessité absolument subjective. Kant voit donc à la base du sentiment artistique une essence absolue du beau, une forme *a priori* du beau, et n'attribue la subjectivité qu'aux impressions causées par lui.

En cela Kant rejoint Platon et ses *idées-principes* immanentes, éternelles, autour desquelles sont construits le Cosmos et sa géométrie. Mais la pensée d'hier, jusqu'à présent dominée par le positivisme, rejette Kant lui-même, et sans vouloir expliquer l'art par les simples réactions économiques (3), le détermine par des facteurs proprement humains et subjectifs : facteurs sociaux d'abord : la pratique de l'art, écrit Charles Lalo, « montre que les sensations esthétiques ne deviennent telles qu'en s'incorporant dans une technique socialement organisée et consentie ». La danse, par exemple, chez les peuples primitifs n'est pas une simple gesticulation, mais un ensemble minutieusement ordonné de marches et démarches en rapport avec les rites religieux, et le sociologue Durkheim a-t-il pu soutenir que *l'art est né de la religion*, la religion étant considérée comme fait purement social. Les goûts mystiques de la société médiévale ont pu rendre possible l'art gothique; le développement de l'industrie d'aujourd'hui, a engendré le climat nécessaire à l'art moderne. C'est donc généralement la classe socialement dominante qui donne le ton au goût d'une époque. Mais les facteurs sociaux, si importants soient-ils, n'expliquent que le cadre dans lequel doit se réaliser l'œuvre d'art, sans l'expliquer elle-même.

Facteurs psycho-physiologiques, ensuite : le primitif, l'enfant aime les sons éclatants, les couleurs vives; de plus, l'homme est sensible à certaines impressions de symétries ou d'harmonies liées à l'exercice de nos sens. Ainsi la proportion déterminée par la *section d'or*, que nous verrons ci-après, rend un rectangle agréable à l'œil. Mais si cette impression agréable nous est purement subjective parce qu'humaine,

(1) *Histoire des Arts in Memento Larousse* 1936.

(2) Kant, *Critique du jugement*.

(3) Voir Paul Radin, *La religion primitive*, traduit de l'anglais par A. Métraux, Gallimard, 1941. Cet ouvrage prétend tout expliquer dans la genèse des religions par la défense des intérêts des castes de prêtres, théorie juste en elle-même, mais absolument insuffisante et s'arrêtant à la morphologie des faits culturels.

pourquoi la nature impassible et inconsciente, d'après les matérialistes, construit-elle sur le nombre d'or lui-même la coquille du *Nautilus Pompilius* et le calice du *Symphytum officinale* (1)?

Facteurs proprement psychologiques, enfin : *L'Art est un jeu*, disait Schiller, et c'est surtout un travail, une volonté d'agir sur la matière, la pierre, la couleur ou les mots — le *saint langage* dont parle Paul Valéry, — pour la plier à la volonté humaine (2).

Mais cette théorie de l'Art, en renonçant à toute objectivité, ne peut nous définir autre chose que l'activité esthétique des hommes et laisse à l'art tout son mystère originel. Si Bergson déclare encore que l'objet de l'art est « d'endormir les puissances actives ou plutôt résistantes de notre personnalité », si pour Kant, « le beau n'est pas dans la nature, c'est nous qui l'y mettons », ce subjectivisme, né aux époques classiques, amènera en quatre siècles l'art à son anarchie actuelle. Dans notre impuissance d'aujourd'hui à atteindre autre chose que le fugitif et le transitoire, dans l'incertitude où nous laissent les philosophies esthétiques subjectives, c'est encore par un retour éclairé à la tradition indo-européenne que nous trouverons un guide trois fois millénaire et une définition valable de l'art.

Dans la philosophie hindoue, la tradition voit dans l'architecture un écho du son primordial, du cri divin *O. I. V.*, créateur du Cosmos, d'après les Druides. Tout dans l'Inde ancienne obéit au rythme et au souffle, tout vient de Brahma, tout retourne à lui. « Tout, ville ou statue, procède d'un archétype céleste, conçu par le démiurge *Vishvakarma*, l'ouvrier divin dont les cinq fils sont venus enseigner les arts et les métiers aux hommes (3). »

A l'origine du Cosmos, existe donc le *rythme*, comme le pensait Pythagore, élève des Druides. « Le rythme, retour cyclique, nous relie à notre origine. C'est le secret de sa puissance. Il perpétue en nous par un battement vivifiant le souffle primordial dont nous sommes issus. Les arts messagers des rythmes, participent de leur cause surnaturelle. C'est pourquoi, disent les Hindous, les formes ont été *révélées*, comme les incantations ont été *entendues* (4). » C'est aussi pourquoi Durkheim a raison de voir l'origine de l'art dans la religion, et d'autres dans la magie, ce qui est la même chose. Aussi l'art, jusqu'aux époques classiques, est centré à la fois sur la religion, sur le métier. *Ce que les dieux réalisent dans le macrocosme, l'homme le réalise dans le microcosme*. Sur le terrain qui lui est dévolu, suivant les rythmes entendus et retrouvés, l'homme crée, et cela est l'Art. *A l'origine tout était sacré* (5). Dans les civilisations anciennes le travail par lui-même constituait une liturgie, une œuvre

(1) Matila C. Chyka, *Le nombre d'or*, Gallimard, Paris, pl. XVI.

(2) Aux grandes époques, « l'art n'était considéré par personne comme un jeu. Il était acte de foi, fonction religieuse et sociale », Paul Landowski, *Peut-on enseigner les Beaux-Arts?* Baudinière, Paris, p. 241.

(3) Luc Benoist, *Art du Monde*, Gallimard, Paris, 1941, p. 73.

(4) Luc Benoist, *Op. cit.*, p. 29.

(5) Luc Benoist, *Op. cit.*, p. 26.

à la fois sociale et religieuse. Le travail manuel, loin d'être alors une tâche imposée aux pauvres et socialement déconsidérée, était, pour les artisans, leur moyen d'initiation et leur accès aux états supérieurs.

Chez les Romains, Janus, Dieu des mystères et patron des artisans, présidait aux fêtes des gens de métiers (1). Se servant des rythmes pythagoriciens d'origine divine, les artisans, dans la plus noble de leur activité qui devenait l'Art, rêvaient de réaliser non seulement un médiateur spirituel entre Dieu et l'homme, mais comme un intermédiaire naturel entre l'homme et le monde.

Après la révolution causée par les invasions, dans la dissolution de la société du haut moyen âge, les métiers se reforment sous la tutelle monastique et la soupçonneuse orthodoxie chrétienne. Mais tout n'était pas perdu; vers 250 le néo-platonicien Plotin avait dit : *Le beau est de notre nature*. Sa doctrine affirmant l'affinité du Cosmos avec l'esprit de l'homme, devait entre autres conditionner la naissance et la floraison de l'Art ogival, Art laïc et Art religieux, évadé de la férule des écolâtres clercs (2).

Avec l'avènement de l'Art classique qui n'est que jeu d'érudit, cette conception de l'art connaît une rapide décadence. Descartes, le maître philosophe du temps, n'est qu'un géomètre savant, mais déjà sans philosophie de cette géométrie. Pour lui, l'Art n'est que l'ordre et la proportion; pour Leibniz, il n'est que le sens du continu et de l'analyse. Après Kant, de plus en plus le divorce s'accroît entre la Religion et l'Art, la Société et l'Art. Le formalisme d'Herbart enlève à l'œuvre d'Art son rôle de symbole et de signe, la réduit à l'extériorisation des réflexes. « Descendues des sanctuaires, la science du beau tombe avec les travaux de laboratoire dans ce qu'on a justement appelé « l'esthétique d'en bas » (3). Bientôt l'esthétique devient une partie de la physiologie, de plus en plus un chapitre de la psychiatrie. Sans tradition de métier, sans guides directeurs, sans le sentiment religieux de la hiérarchie et de la continuité du Monde, l'artiste moderne soucieux de sensations et de seules sensations, sombre dans le subjectif, fugitif et provisoire. « Tout naturellement lorsque le style fut à peu près mort, les Juifs ne manquèrent point de prendre la première place en toutes choses, car leurs procédés critiques remarquables se trouvaient correspondre exactement aux procédés d'analyse voulus par le Léviathan. » ... « On saisissait un accident, une impression fugitive; de grossières caricatures, inspirées par les sensations du moment, remplaçaient les types éternels rêvés par les artistes de l'Antiquité. Le Léviathan ne connaissait que des juxtapositions accidentelles de

(1) Janus est devenu les saints Jean d'hiver et d'été du compagnonnage français et de la *Bauhütte* des francs-maçons constructeurs allemands du moyen âge.

(2) C'est l'opinion de Viollet-le-Duc et la nôtre. Luc Benoist (*op. cit.*) semble ne pas avoir saisi tout le substrat assez hétérodoxe, au point de vue ecclésiastique, des maçons gothiques.

On comprendra toute la soumission de l'architecture au pouvoir des évêques, jusqu'à l'avènement de l'Art ogival : *L'ordonnance et la composition appartiennent aux Pères*. (Concile de Nicée, en 787.)

(3) Luc Benoist. *Op. cit.*, p. 23.

matière... La musique intérieure des lignes et l'harmonie du style là aussi s'étaient tués (1). »

« Écartelé entre des excès divergents, le modeste artisan de jadis, l'artiste d'hier fait figure de malade ou de fou (2). » Le subjectivisme, en enlevant à l'Art d'aujourd'hui son sommet, qui est le rythme des dieux, bientôt de tactismes, l'a frappé à mort. « Notre esthétique a été jusqu'à présent une esthétique de femme, parce que seuls les amateurs d'Art ont formulé les résultats de leur expérience de « ce qui est beau », dit Nietzsche (3).

L'Art, comme disaient les anciens Compagnons, est triple : il est *la Force*, il est *la Sagesse*, il est *la Beauté*; il est *Science*, *Amour* et *Puissance*, comme disent les Druides (4). Issu du Sacré et retournant au Sacré, perpétuellement révolutionnaire autant que traditionnel, l'Art est l'acte religieux par excellence et le geste humain le plus noble : il est le métier sublimé.

La tradition ouvrière.

Les corporations du moyen âge, particulièrement celles des constructeurs, une fois libérées de l'obédience cléricale, se trouvaient héritières d'un long passé indo-européen. « Au lieu de s'exercer comme une fastidieuse et pénible besogne, par elle l'homme s'intégrait à une tradition qui donne à son métier une signification supérieure (5). » Pour les constructeurs laïcs médiévaux, contrairement aux conceptions apportées par la Bible judaïque, le Travail n'est pas un châtement, n'est pas une malédiction jetée par l'irascible Iaveh contre le genre humain. Alors que les moines chrétiens poursuivent un idéal de renoncement à l'existence, les ouvriers des cathédrales trouvent la justification de la vie dans l'œuvre. Pour les Hébreux, comme pour les chrétiens qui en descendent spirituellement, le travail est fonction du péché : « La terre sera maudite pour toi, tu mangeras d'elle, dans la fatigue, chaque jour de ta vie; ...tu te nourriras de ton pain à la sueur de ton visage. » Ce sombre pessimisme, absolument étranger aux hommes d'Occident, s'oppose à la pensée européenne telle qu'elle s'exprime dans nos initiations de travailleurs et dans la philosophie des Druides :

« Trois causes primitives de l'état d'homme : Acquérir d'abord la *Science*, l'*Amour* et la *Force morale* avant que ne survienne la mort (6). » Et à un philosophe d'esprit

(1) G. de Pawlowski. *Voyage au pays de la quatrième dimension*. Fasquelle, 1923, p. 58. Le Léviathan, monstre biblique, symbolise pour l'auteur, comme pour Hobbes, le monde inhumain et grégaire basé sur le capital que nous avons à combattre.

(2) Luc Benoist. *Op. cit.*, loc. cit.

(3) Nietzsche. *La volonté de puissance*. Gallimard, 1942, I, p. 332.

(4) Les *Quarante-six triades théologiques*, triade 28.

(5) Luc Benoist. *Op. cit.*, p. 11.

(6) Triade 27.

chrétien qui disait : *Montrez-moi un grain de sable, et je vous démontrerai Dieu*, Proudhon rétorquait : *Montrez-moi un grain de blé et je démontrerai la grandeur de l'homme* (1).

Cette haute conception du travail humain devait porter les maîtres d'œuvre maçons du XIII^e au XV^e siècle à édifier les plus belles constructions qu'ait connues le monde aryen. Art d'une géométrie savante, dont les tracés directeurs exprimaient toute une philosophie, tout un héritage de pensées fort étrangères au christianisme, l'Architecture ogivale devait réaliser le problème d'obtenir, comme le fait la nature, le *maximum de résistance*, avec le *minimum de substance*. Nos ingénieurs modernes, constructeurs de grands ponts d'acier ou de béton, y arriveraient sans doute si, au delà de la mathématique qui leur donne la Force et la Sagesse, ils avaient, comme les Gothiques, une tradition philosophique sous-jacente à leur apporter la Beauté. Art occidental qui synthétisait la passion grecque de la Forme et la *conception celtoneordique de l'Amour* (2), il nous a transmis, au delà du conformisme catholique régnant, l'essentiel des thèmes géométriques et de la philosophie pythagoricienne.

Mais la Renaissance arrive; la beauté ne se cherche plus dans l'orchestration et l'harmonie des lignes, des couleurs, des volumes, concordance entre l'œuvre des hommes et l'œuvre des dieux, mais dans la négation du temps, dans la négation de la vie. L'Architecture humaine, au lieu de chercher à *réfléchir sur terre l'ordre des Cieux* (3), s'hypnotise sur le passé. La littérature ayant secoué quelque peu la tutelle de l'Église, vient de redécouvrir l'antiquité; mais quelle antiquité! *L'a-priorisme* chrétien empêche les penseurs d'alors de pénétrer profondément l'âme antique; ce n'est qu'au XIX^e siècle, avec Fustel de Coulanges et, à notre époque, avec les travaux remarquables de reconstruction dus à Georges Dumézil (4), que nous pourrions comprendre ce que fut la civilisation romaine, dans son aspect le plus profond. Le classicisme, s'arrêtant à l'extérieur des choses dans sa connaissance du monde antique, rêve de faire revivre le cadre architectural du temps des Césars. Tentative sans cesse essayée et, jusqu'à nos jours, sans cesse manquée! A la pompe fastueuse de Louis XIV succédera la sécheresse de l'Empire, toutes deux également sans signification profonde. Les maîtres d'œuvre gothiques sont morts, non sans une lutte d'un siècle (5), et ont cédé la place aux *architectes* du temps.

(1) Proudhon. *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, Garnier, 1858, II, p. 164. Le philosophe en question est Jean Keynaud, l'auteur de *Terre et Ciel* et de *l'Esprit de la Gaule*. Les ouvrages de ce « *savant* *Druide* », comme disait Proudhon, étaient très influencés par l'ésotologie et la théologie chrétiennes, ce qui est très fréquent dans les livres modernes sur le *Druidisme*. Cf. Ladmiraül, *Livre du Bardisme*, Chacornac, 1931.

(2) Matila C. Chyka. *Op. cit.*, I, p. 41.

(3) *Ce temple est comme le ciel en toutes ses parties*. Inscription de Ramsés II, musée du Caire.

(4) Voir toute son œuvre, passionnante; citons : *Jupiter, Mars, Quirinus et les Mythes romains*, Gallimard, Paris.

(5) Maître Jean Vias construit au XVI^e siècle un clocher ogival sur la cathédrale de Beauvais, en protestation contre le dôme de Florence. Cf. Morvan Marchal dans le *Symbolisme* (août 1939). Voir aussi dans les *Contes d'Eustrapel*, de Noël du Fail, contour rennais du XVI^e siècle, la joyeuse histoire de

La rupture est consommée entre le Métier et l'Art, et ces esprits, en vérité fort distingués, ne sont plus que des faiseurs de *concocté* non sans charmes, mais sans âme, des habiles employeurs des cinq ordres romains.

Ce n'est donc que dans l'Art du moyen âge, et dans les rituels conservés par les ouvriers (les maîtres ayant disparu et s'étant transformés en architectes académiques à la Renaissance), que nous devons trouver quelques traces du savoir traditionnel. Cette séparation qui fut si funeste à la pensée occidentale, est à l'origine du désarroi actuel, aussi profond dans l'Art que dans la société qu'il exprime. *L'idée*, dit Proudhon, *surgit de l'action. Mais l'idée doit retourner à l'action* (1).

Dans l'organisation du monde à venir, « pour convertir une société, faire d'une multitude asservie de longue main une nation intelligente, libre et juste, c'est peu que des remaniements politiques; l'éducation même ne suffit pas : il faut une régénération de la chair et du sang (2) ». Et cette régénération, qui doit trouver sa plus haute expression dans l'Art, nous ne la trouverons que dans un chemin bien parallèle aux associations de métiers et à leurs cultes d'autrefois, à leur organisation du travail qui met en valeur le côté principal propre à une personnalité humaine et qui brise la *chaîne fatale*, mangeuse d'esclaves et de robots. Proudhon disait déjà, en 1860, l'urgence pour le monde moderne de renoncer à créer, malgré l'impératif mécaniciste, de plus en plus de manœuvres et de moins en moins d'ouvriers. Il voyait, et il avait raison, le salut dans l'encyclopédique apprentissage du jeune ouvrier, parcourant tour à tour les différents secteurs de l'industrie, comme les compagnons d'autrefois faisaient leur *tour de France*, si ce n'était pas le tour d'Europe. Comme jadis le métier, se montant jusqu'au Divin, donnait à l'homme les Arts, ceux-ci, renonçant à leur orgueilleuse et subjective anarchie, doivent retrouver, à la base de la beauté, le métier.

Mais s'agit-il, en cette période trouble de l'histoire humaine, d'une seconde négation de l'œuvre du temps, d'un simple retour au passé? Non. Nous ne commettrons pas à nouveau l'erreur de la Renaissance de croire que le triomphe des archéologues arrêterait le temps, comme Josué arrêtait le soleil. Nous ne rêverons plus, comme l'Église catholique d'après la Réforme, de cacher nos blessures en empruntant aux Césars leur grandeur monumentale, et sur la route abandonnée des discrets maîtres d'œuvre médiévaux, nous ne chercherons plus des formes toutes faites, un décor périmé, mais *l'esprit même qui leur a donné naissance*.

Or quiconque s'approche de nos vieilles associations de métier, trois fois millénaires chez les Indo-Européens, à côté de leur philosophie ouvrière il trouvera tou-

maître Thomas Pihourt, maître d'œuvre de la cathédrale de Rennes, se rendant à Châteaubriant pour reconstruire le château et comment il se moqua des architectes Renaissance, qui *n'avaient autres mots en bouche que obliques, courbures, chapiteaux, frises, corniches*. Il les ébaïtit par des mots plus savants encors et leur parla de *piaison comptante* et d'*équipollation de ses Attrochides*. De là, dit Noël du Fail, « est venu ce sobriquet : *Résolu comme Pihourt en ses Attrochides* ».

(1) Proudhon. *Op. cit.*, II, p. 226.

(2) Proudhon. *Op. cit.*, p. 241.

jours vivace, étrangère aux concepts religieux, une *Symbolique*, des figures et des images dont on peut retrouver le sens, la tradition n'étant pas perdue. L'Église, qui a soigneusement étouffé toute symbolique étrangère à l'indigente figuration chrétienne, qui (nous l'avons vu plus haut) a brisé pour huit siècles le rameau de l'Art celtique, si riche en motifs dont la signification remontait à nos origines aryennes, a toujours eu une méfiance particulière pour la Symbolique propre à ses constructeurs de cathédrales. « Est-ce pour rien que toutes ces confréries de Francs-Maçons, Bons-cousins, *Carbonari*, Compagnons du Devoir, etc. auraient servi de prélude à la Révolution, et dans cette symbolique qui leur est commune n'y avait-il aucun germe (1)? » demandait Proudhon. Les auteurs actuels lui ont répondu.

La Symbolique ouvrière du moyen âge nous apparaît comme axée sur deux thèmes différents, mais parallèles : d'une part une géométrie savante, qui sert aux tracés directeurs des plans de masse comme des détails ornementaux, mais qui sous-entend une philosophie fort analogue au « sens des figures » de Pythagore; d'autre part des conceptions de pensée attachées aux instruments du métier. Cette symbolique double constituait le *secret* des sociétés de métier : « Le symbolisme initiatique s'étend aux outils de la profession, et pour les architectes et maçons, ce symbolisme technique acquiert une importance toute spéciale due aux « secrets » géométriques transmis par les maîtres, qui conféraient un caractère doublement initiatique à leur usage (2). »

En 1398, l'architecte parisien Jean Vignot, appelé en consultation par le conseil du Dôme de Milan, disait : *Ars sine scientia nihil* (3). C'est dire que l'art du moyen âge finissant avait pour raison et pour but autre chose que la délectation humaine. Luc Benoist dit à ce sujet : « Il est même possible que Jean Vignot ait eu l'intention d'exprimer quelque chose de plus positif encore, l'affirmation d'une connaissance supérieure, l'alliance non encore rompue au XIV^e siècle, entre la *théologie*, la *mathématique* et l'*art*, disciplines où l'esprit chrétien ne voyait que des applications particulières d'une même vérité. » L'auteur a parfaitement raison, à cela près que l'alliance gothique n'eut pas lieu seulement entre la mathématique et l'art d'une part, et la théologie de l'autre, d'ores et déjà considérée par les Maçons initiés du moyen âge comme une métaphysique exotérique, donc insuffisante.

L'alliance gothique a eu lieu en réalité entre la mathématique, l'art et la *philosophie*, héritée des pythagoriciens. Le maintien de leurs emblèmes pythagoriciens, comme le pentagramme, jusqu'à aujourd'hui nous est garant de cette longue et complexe tradition.

Devant l'autorité absolue de l'Église catholique au moyen âge, les deux traditions symboliques de l'Occident ont suivi deux destins contraires. L'une, sinon la plus antique, mais au moins la plus autochtone, a connu, en Irlande chrétienne, un dernier refuge et, durant neuf siècles, un tombeau.

(1) Proudhon, *Op. cit.*, p. 241.

(2) Ghyka, *Op. cit.*, II, p. 46.

(3) « Sans la connaissance le métier n'est rien. » Luc Benoist, *Op. cit.*, p. 57.

Les derniers Collèges druidiques disparus, l'interprétation des signes hérités du paganisme nord-occidental s'est oubliée, avec la proscription définitive de l'art qui en formait le soutien, lors de la romanisation de l'Irlande. Les signes celtiques nous seraient à jamais fermés s'il n'existait, à côté d'eux, une autre tradition, amenée en nos pays en même temps que le christianisme, celle des confréries de métiers. Tradition presque essentiellement urbaine, arrivée à sa maturité dans l'Europe aryenne, elle prendra sa figure définitive sous les Césars. La victoire du Christianisme et son intolérance sans mesure feront d'elle un refuge aussi : celui des théories gnostiques et surtout pythagoriciennes en ce qu'elles n'avaient pu ni voulu plier à la doctrine chrétienne. Tout sera caché, et c'est justice, jusqu'au XVII^e siècle. « La communauté chrétienne sentant toute la gravité de la menace, réagit de deux façons : par l'inquisition (1234), une surveillance plus étroite est exercée sur les esprits (1). » Grâce aux Dieux, le Saint-Office n'aura pas pu détruire le Trésor des Compagnons, comme il a brûlé les textes cathares. Pour qui sait les voir, les sceaux des ouvriers d'autrefois ornent discrètement leurs œuvres, et en tâchant de comprendre leur signification profonde, non seulement nous pourrions avoir quelques lumières sur l'esprit de synthèse propre aux grandes époques de la civilisation, mais procédant par rapprochement et par analogie, découvrir quelques faits sur le sens réel de l'Art nordico-celtique.

A l'extrême est de la péninsule armoricaine, la ville de Vitré offre à la Bretagne un frontispice sans égal. Portant l'un des châteaux — et pas le plus mal conservé, — qui formait à la Bretagne du XV^e siècle une ceinture de fer, la petite ville fut à cette époque un centre très riche de fabrication et d'exportation (2), et a conservé jusqu'à nos jours des logis de bourgeois et d'artisans, d'une construction singulière.



FIG. 1. — Sceau lapidaire à Vitre (Bretagne).

(1) Pierre Mabille, *Égrégores ou la Vie des Civilisations*, Jean Florey, Paris, p. 145.

(2) L'architecture militaire de la Bretagne à la fin de son indépendance est réellement capitale pour l'Histoire de l'Art. Les fortifications de la frontière : Clisson, Nantes, Châteaugiron, Fougères, Vitre, Saint-Malo, sont remarquables par le flanquement de leurs tours, auquel nul commandement n'est donné. La tour allongée des *Claviers* (actuellement disparue), et la tour du *Fer à cheval* au château de Nantes, forment une transition remarquable, certainement la première en Europe, vers le bastion Italien et la fortification de Vauban. Nous connaissons le nom du dernier architecte militaire du Duché, dont on devine la main dans ce qui nous reste des châteaux et remparts du XV^e siècle, sur toute la péninsule.

rement aisée. A côté de la confrérie des Marchands d'Outre-Mer, toute-puissante à Vitré jusqu'au xv^e siècle, existait certainement la Ghilde de constructeurs, maîtres et compagnons maçons, dont nous trouvons fréquemment les signatures. Ainsi rencontrons-nous faubourg Saint-Martin (1) un sommier gravé (fig. 1), daté de 1602, date réellement tardive, mais démontrant, dès les portes de la Bretagne, la singulière faculté qu'a notre pays de conserver fort longtemps vivantes des institutions ailleurs presque disparues. Les archéologues bretons voient, dans ces sceaux lapidaires, des *marques de marchands* (2). Il n'en est rien; le modeste signe gravé, parmi tant d'autres, sur la pierre bretonne n'a rien à voir avec la «marque déposée» d'un négociant. Il n'est nullement, non plus, dicté par la fantaisie, par un souci de décoration ou d'amusement. Synthétisant, dans l'esprit du compagnon qui l'a taillé, tout un héritage de rituel complexe, d'idées à deviner plus qu'à apprendre, il ne nous deviendra intelligible qu'à une condition : *Pas une peinture, dit Frobenius, pas un dessin, pas une œuvre plastique n'est concevable sans le symbolisme sacré et l'allégorie primitive* (3).

(A suivre).

/|\ ARTONOVIOS.
Maître d'Œuvre
D. P. L. G.

Médaille au Salon des Artistes Français

P.-S. — Quelques amis nous ont demandé l'explication du terme *dapifer*, désignant un des officiers de la cour d'Arthur, terme que nous avons employé dans un de nos précédents articles. Le mot *dapifer* désignait au x^e siècle le personnage chargé du commandement général de l'armée, ce qui lui conférait le port « de l'enseigne royale ». Cf. le très bel ouvrage d'Emile Mireaux, de l'Institut : *La Chanson de Roland et l'Histoire de France*. Albin Michel, p. 84.

(1) *Rue de Paris*, n° 26, actuellement. Cf. Paul Banéat. *Le département d'Ille-et-Vilaine*. Larcher, Rennes, t. 4, p. 370, qui publie un relevé de la même clef d'arc, dû à M. David, professeur à l'école des Beaux-Arts de Rennes, où fut également élève et professeur l'auteur de ces lignes.

(2) Cf. Banéat. *Op. cit.* Et dans ce travail les intéressantes communications de MM. Sauvé et Tortelier.

(3) Léo Frobenius. *Le Destin des Civilisations*, traduit de l'allemand, Gallimard, p. 176.

ESSAI SUR LA THÉODICÉE CELTIQUE

par R. AMBELAIN.

« Dieu! Donne-nous Ta Force!
« Et dans Ta Force, le pouvoir de Souffrir!
« De souffrir pour la Vérité...
« Car dans la Vérité est toute Ta Lumière,
« Et en Ta Lumière, tout le Gwened!
« Or, dans le Gwened, est l'Amour,
« Dans l'Amour, est Dieu,
« En Dieu, tout le Bien...

(Le Grand Livre de Margam,
la Prière des Voyants.)

« Accorde, ô Dieu, Ta Protection,
« Et en Ta Protection, la Raison,
« Et en la Raison Ta Lumière,
« Et en Ta Lumière, la Vérité...
« Car en la Vérité est Ta Justice,
« En Ta Justice est l'Amour,
« Dans l'Amour, l'Amour de Dieu,
« Dans l'Amour de Dieu, tout le Gwened,
« Toute l'Immortalité, tout le Bien...

(Le Grand Livre de Trahaiarn,
la Prière du Gorsedd.)

*
* *

Il n'est qu'un seul Être, un seul Être qui soit, très réellement. Hormis cet Être, l'Être par excellence, il n'en est pas d'autres. Car tous les autres êtres procèdent de lui, subsistent en lui et par lui, et retournent un jour à lui.

Il est tout ce qui aurait pu être, mais ne sera jamais.

Il est ce qui aurait pu être, et qui a effectivement été; tout ce qui aurait pu être, et qui est effectivement; tout ce qui pourrait être et qui très réellement sera.

Il est donc éternellement lui-même, l'Être-des-Êtres...

*
* *

Cet Être, Ineffable, Incréé, Parfait, nous autres les fils de la très vieille Celtide, nous le nommons d'un seul mot de trois lettres.

Ces trois lettres sont OIV, ou encore IOV.

Parce que ce nom est le premier qu'on lui ait donné, secrète et mystérieuse est sa prononciation. Profitez-le donc si tu peux, et surtout si tu sais...

♦♦

Mais sache cependant que, pour éviter de manquer au respect et à l'honneur dus à la Puissance suprême, et au Père-de-Tout, un barde ne doit jamais proférer ce Nom, sinon intérieurement et mentalement.

Car trois attributs le définissent mieux que tout nom vulgaire.

Il est en effet l'Amour, la Connaissance, et la Puissance.

♦♦

De ces trois attributs primordiaux, naît alors sa Justice.

Mais sans l'un d'eux trois, il ne pourrait être nulle Justice au monde...

♦♦♦

I

DE LA NATURE DE « OIV »

Si « OIV » existe, que peut-il être? Nécessairement un être purement esprit, car la Perfection doit être alors son attribut, et nos yeux et nos sens nous permettent alors de constater que, ce qui est purement matière, en est dépourvu, en grande partie.

□
□ □

Que peut-on envisager, en déclarant que « OIV » est un Esprit? Qu'il n'a point de forme corporelle particulière, qu'il est libre de toute matière, ou même de toute nature distincte de son être, sans que, pour cela, l'inverse soit véridique.

Il s'ensuit que « OIV » n'est pas un être comme tous les autres êtres qui ne sont que tels ou tels êtres particularisés. Il est au contraire, au sens le plus véritable, le plus transcendant et le plus absolu de tous les êtres, soit l'Être même.

□
□ □

« OIV » doit nécessairement être parfait, car il ne peut rien lui manquer. Il doit être la Bonté même, étant le principe et le terme de tout Amour. Il est l'Infinité, elle-même, n'étant et ne pouvant être limité par rien. Il doit pénétrer toute chose et être partout, car ce qui existe, existe nécessairement en Lui et par Lui.

□
□ □

« OIV » est nécessairement immuable, car il ne peut, étant la Perfection même, avoir besoin d'acquérir quoi que ce soit. Il est éternel, car il ne saurait y avoir de succession en Lui, ne pouvant varier par le fait même de son absolue Perfection.

□
□ □

« OIV » ne peut être qu'unique; il ne peut y avoir qu'un seul Créateur, une seule Cause Première, ses attributs ne pouvant être partagés et demeurer unis.

□
□ □

Si « OIV » ne possédait pas en Lui tous ces attributs de la Perfection essentielle, il ne serait plus Lui-même, c'est-à-dire Celui-qui-existe-par-soi. Or, Celui-qui-existe-par-soi doit nécessairement être parfait, ayant tout en lui-même. S'il est parfait, il est nécessairement bon. Il doit être infini, sans quoi quelque chose d'étranger à Sa Nature aurait action sur Lui pour le limiter. Et s'il est infini, il faut qu'il soit partout, et en toutes choses.

□
□ □

Il doit de même être immuable, sans quoi il serait à la recherche de quelque chose, afin de se compléter. S'il est immuable, c'est qu'il est éternel, le temps étant une « succession » qui implique le changement et la variation. D'autre part, étant parfait, il ne peut être qu'Un. Deux êtres infiniment parfaits tous deux, étant une chose absolument impossible, car l'un n'aurait rien par où il se distinguerait de l'autre, et il y aurait donc nécessairement retour à l'Unité...

II

DE L'EXISTENCE DE « OIV »

« OIV » existe-t-il? Nécessairement il existe; car s'il n'existait pas, rien de ce qui n'existe que par Lui n'existerait! Or, tout ce qui existe (et qui n'est pas « OIV »), n'existe que par Lui. Donc, si nulle Cause Première n'existait, rien ne serait et ne pourrait être.

□
□ □

Ce qui existe, et n'est pas « OIV », n'existe que par Lui, pour la raison que, ce qui n'existe pas par soi, n'existe en dernière analyse que par un Autre, qui, lui, est par soi. Cet Autre, nous avons convenu de le transcrire par les trois lettres « OIV ».

Or, ce qui existe, et n'est pas « OIV », n'existe point par soi, le fait est évident. Donc, tout ce qui existe et n'est pas totalement Lui, n'existe que *par* Lui.

□ □

On démontre philosophiquement que ce qui existe, et n'est pas « OIV », n'existe point par soi, à l'aide du raisonnement suivant :

Rien de ce qui a besoin de quelque chose (pour subsister), n'existe par soi-même. Or, tout ce qui existe, et n'est pas réellement « OIV », a besoin de quelque chose. Donc, ce qui existe, subsiste, tout en n'étant pas « OIV » soi-même, *n'existe point par soi*. Donc le Monde est *momentané* et *relativement illusoire*.

□ □

Si quelque chose existait par soi, ce quelque chose ne dépendrait et ne pourrait dépendre de rien, ni de personne. Or, tout ce qui a besoin de quelque chose ou de quelqu'un, dépend (pour être et subsister) de ce quelque chose ou de ce quelqu'un.

□ □

Quelque chose existant par soi ne saurait dépendre de nulle autre chose, ayant nécessairement tout, et en lui-même et par lui-même. Par conséquent, ce quelque chose existant par soi, ne peut recevoir quoi que ce soit de rien ni de personne.

□ □

Toute chose ou tout être, existant, ayant donc besoin de quelque chose pour être et subsister, prouve alors manifestement (par sa seule présence) qu'une Cause Première existe, en qui et par qui tout se puise ou s'obtient.

Enfin, il est logique d'envisager un point sommital où toutes les Perfections secondaires, fragmentées, éparpillées, se rejoignent et s'unissent synthétiquement pour former, par leur réunion finale, la Perfection Unique, Totale, Absolue.

C'est ce point, ce sommet, cette synthèse, que nous sommes convenus d'appeler, selon la Tradition Celtique, du composé « OIV », ou, du mot vulgaire, Dieu.

□ □

Concluons alors que :

- a) « OIV » existe,
- b) « OIV » est parfait.

III

DE LA CONNAISSANCE DE « OIV »

Pouvons-nous, en tant qu'être de chair, voir « OIV »? Évidemment non. Notre corps matériel y fait obstacle, par le fait même de l'imperfection humaine, infiniment trop éloignée de la Perfection totale, pour le concevoir (en sa plénitude), ou le percevoir (sous quelque aspect que ce soit).

□ □

Nous pouvons néanmoins le connaître, par la Raison d'une part, et par la Foi mystique d'autre part.

Le connaître par la Raison, c'est le percevoir, à travers les êtres qu'il créa, à travers les buts et les motifs qui les justifient.

Le connaître par la Foi, c'est le percevoir à l'aide de ce qu'il veut bien nous révéler de Lui-même, par le canal de ce qu'il est convenu d'appeler la Mystique, dont les étapes sont la méditation et l'illumination.

La Raison appartient à l'Homme, la Foi vient de « OIV ».



■ m. n. u. l. y. u. v. ■

□ □

Concluons que la Raison et la Foi ont toutes deux pour objectif la Gnose, ou Connaissance. Cette expression impliquant la Connaissance Totale, et non des connaissances imparfaites. Il ressort alors de ce raisonnement que, puisque « OIV » est Tout, comme on l'a précédemment démontré, cette Connaissance Totale n'est autre et ne peut être que *la Connaissance de « OIV »*.

Elle s'obtient, en son épanouissement maximum, dans un état et un « plan » créatoriel particulier, que la Tradition Celtique nomme le « Monde Blanc » ou *Gwenved*.



Concevoir, percevoir, comprendre la Cause Première et toute son Œuvre, doit donc suffire à l'Homme pour ne plus rien avoir à désirer.

Mais l'Homme, créature pleine d'imperfections, ne saurait s'attaquer au mystère de l'Absolu, être dégagé et indépendant de tout ce qui n'est pas Lui, et que la Tradition Celtique situe dans le Keugant, ou « Monde Vide ».

En effet, Keugant, c'est l'Être *étant lui-même la condition de son existence*, n'étant l'effet d'aucune autre cause, ne dépendant d'aucune loi, soumis à aucune hypothèse, ne tenant à aucune nécessité. Keugant est « OIV », comme « OIV » est Keugant. Mais l'Homme, encore une fois, ne saurait concevoir Keugant...

IV

DE LA CRÉATION TOTALE ET DU DÉDOUBLEMENT DE « OIV »

Tout est enfermé en « OIV », le Monde est, bien que n'étant pas « OIV », enclos néanmoins en « OIV » puisqu'il est le Tout par excellence, et que rien ne saurait exister sans lui. Mais alors, il se trouve que le Mal serait l'œuvre de « OIV » puisque le Mal est inhérent au Monde. Effectivement.

Dans une certaine partie de ce Tout absolu qui constitue l'essence même de « OIV », la Perfection Suprême s'est retirée, créant ainsi le Monde. Nous allons voir pourquoi et comment.



« OIV » s'aime, nécessairement, d'un unique, infini, et éternel Amour. Et cela par le fait qu'il ne saurait raisonnablement, ni ne pas s'aimer (ce qui serait impossible), ni s'aimer insuffisamment (ce qui serait contraire à sa perfection naturelle).

Il s'aime avant toute autre créature, par le fait qu'il *était*, avant qu'aucune créature soit elle-même. Il est donc le premier Être à être aimé. L'infinité de cet Amour, soutenu par l'infinité de sa Toute-Puissance, justifiée par l'infinité de sa Sagesse, constitue alors les conditions nécessaires pour établir sa propre Éternité. Il *est* éternellement pour trois motifs :

a) Parce qu'il est logique qu'il s'aime lui-même, avant tout autre être, lui succédant simplement;

b) Parce qu'il est logique que cet amour soit d'une inaltérabilité absolue, puisqu'il est tout-puissant;

c) Parce qu'il est logique que cet amour éternel lui assure ainsi une éternelle durée. Pour que « OIV » ne soit plus éternel, il faudrait donc qu'il cessât de s'aimer, et que s'éteigne le divin instinct de conservation...



Mais rien n'existe pourtant en dehors de « OIV »! Alors, l'infinité de cet Amour divin, l'incite à s'extérioriser et à se répandre hors de lui-même.

Cependant, rien n'existe en dehors de Lui, puisqu'il contient tout, en puissance ou en acte, « OIV » ne peut donc que *différencier* ce qu'il a dessein d'aimer. C'est cette obligatoire et inéluctable différenciation des Êtres qu'il conçoit, extérieurement à sa propre essence, qui constituera alors l'œuvre de Création.



Pour différencier certaines parties de sa propre essence du reste, « OIV » se bornera à diminuer la somme de perfection qui résidait auparavant en chacune d'elles. « OIV » tend alors à se *rétracter*; il se retire *en partie* de certaines fractions de son essence, et ceci constitue alors la Création. Elle sera *nécessairement imparfaite*, puisque la Perfection Totale n'y est plus. Et étant imparfaite, le Mal (*Bien incomplet*) y apparaît aussitôt.

Souvenons-nous cependant que ce Mal n'est qu'apparent et momentané. En se retirant d'elle-même, en partie, en libérant des particules de son essence, « OIV » ne cède qu'à cet Amour Infini qui lui est propre, et qui est, avant tous les autres, le premier de ses Attributs. « OIV » n'a créé que pour aimer davantage.

Mais « OIV » n'a pu demeurer un temps sans créer, puis devenir créateur, car alors il aurait varié, et cette variation (impliquant une mutation) est inapplicable à l'Infinie Perfection divine. Concluons donc que « OIV » n'a jamais varié, et qu'il a, en conséquence, *éternellement créé*.



Chacune de ses émanations fragmentaires, chacune des particules de son essence, ainsi différenciée du reste de lui-même, porte alors dans la théodicée celtique le nom de Manred, les « germes de Lumière », les atomes.

Leur ensemble a constitué par la suite Modurans Awdd, « ce qui est mù », soit le Monde. Modurans Awdd a été soumis à deux lois contraires, qui jouent alternativement, et dont l'apparent combat est destiné à assurer le « jeu » de la Vie. Ces deux forces sont Droug, le Bien, et Mad, le Mal.



Lorsque « OIV » s'est scindé en deux (par son acte primitif de retrait en lui-même d'une partie de ses perfections éternelles), il a donné naissance à deux « personnes » divines, indépendantes et différentes.

La première, demeurée infiniment et éternellement parfaite, a été nommée Devos, en breton moderne Doue, Dieu. C'est un des multiples noms de « OIV ». La seconde, relativement imparfaite, constitue alors le vide, le néant, l'aveugle, le noir, l'inconscient, le désordonné. C'est en quelque sorte le chaos primitif. La tradition celtique l'a nommé, en son aspect le plus extrême, Cythraul, la Puissance du Mal (c'est le Kenôme des Gnostiques, symbolisé par *Diabolos*).

Mais comme cette division de « OIV » en deux aspects a éternellement eu lieu, nous sommes amenés à conclure que Cythraul et Doue sont coexistants et *permanents* tous deux, mais que l'*Éternité pure* n'appartient qu'à « OIV ».



Nous avons déterminé, plus haut, que deux choses semblables ne sauraient co-exister, et Cythraul et Doue semblent alors venir contredire ce raisonnement logique. Mais, sagement, la tradition celtique fait observer que Cythraul et Doue sont dissemblables, étant les deux opposés, les deux contraires. Il n'y a pas éternellement deux Perfections divines mais une *Infinie Perfection*, et une *Imperfection relative*.

Une image peut rendre accessible cette énigme. Celle d'un cône de lumière, jaillissant d'un phare, et se perdant dans l'immensité de la nuit. Puis, son contraire, celle d'une *ombre*, dressée face à la source lumineuse, et allant se perdre en s'ameuisant, dans un océan de lumière, ombre produite nécessairement par un corps opaque.

Concluons alors que Cythraul est la matière (opaque, solide), et Doue la lumière (fluide et impalpable).

(A suivre)

Illustration de / \ ARTONOVIOS.

L'ESPRIT ET LES FAITS

à L.-F. Côtine
histoire de s'expliquer.

LE FORUM

Il y a à peu près quinze cents ans, le fils du Romain et de la Gauloise, Patrice, arrivait en Irlande, pour annoncer à l'île d'Extrême Occident l'Évangile, « la bonne Nouvelle » éclose chez les Juifs malins et querelleurs. Dans la plaine de Slecht se trouvait une pyramide couronnée d'or, entourée de douze menhirs de granit. Patrice enterra jusqu'au cou l'idole principale et la marqua au front d'une croix afin de démontrer son impuissance. Quant aux divinités inférieures, aux piliers de granit, l'apôtre chrétien les enfouit en terre de quelques pieds, « pour les humilier devant le signe du salut (1) ».

Poursuivant son périple, Patrice n'éteignit pas les grands feux du printemps allumés à l'équinoxe, en l'honneur du dieu Bilé. Il les baptisa en quelque sorte et le juif Jochanan (2) (le saint Jean-Baptiste des chrétiens) remplaça le Dieu éponyme des feux de la résurrection, Bilé l'Irlandais, Béli le Breton, le Dispatier des Gaulois.

Nous n'en sommes plus à ces âges héroïques, depuis, l'Église catholique romaine a, sur le terrain politique particulièrement, connu des hauts et des bas. A la papauté dominante du haut moyen âge, qui faisait et défaisait l'empereur et les rois, a succédé la moderne cité du Vatican, réglementée par le traité du 11 février 1929; mais comme toujours en période de crise et de désarroi, l'Église romaine cherche — et c'est bien naturel — à reprendre un peu de son influence du passé. Il faut d'ailleurs remarquer que cet effort catholique, né de la défaite et mené dans les couloirs quelque peu ancillaires de Vichy, n'est point, ce qui serait parfaitement normal, affaire de piété et de propagation de la foi. Il s'agit comme toujours, rêve sans cesse caressé et sans cesse avorté, de mettre la main sur l'État, sur tout l'État. Certes la conversion d'un infidèle, voire d'un adversaire important, est souhaitable; mais c'est peu de choses par rapport à la reconnaissance, puis à l'amitié, bientôt exclusive, de l'État. Dangereux baiser! Les rois de l'ancienne monarchie française, les Bonapartes empereurs se gardèrent difficilement de ce côté. La Restauration y perdit sa couronne. Vichy, à ce jeu, n'y risque pas encore ses étoiles, mais quelque peu de son auréole.

* * *

Proudhon, qui fut un des maîtres, si ce n'est le plus grand, du socialisme en France, et qui eut une considérable influence sur toute une partie du mouvement activiste breton (3), écrivait, en 1858 (4) : « En Allemagne, le professorat mène la société : il faut avouer que chez nous, il ne se distingue en général ni par le génie ni par l'audace... Par contre, Broussais (5) est excommunié, Michelet destitué; d'autres, que je pourrais dire, donnent leur

(1) *La Légende celtique et la Poésie des Cloîtres* de la Villemarqué. Perrin, p. 91.

(2) Hébreu : Dieu est clément.

(3) Voir *Breiz Atao* de 1925 à 1928, la *Bretagne fédérale* de 1931 à 1934 (Maurice Duhamel, Goulven Mazéas, Morvan Marchal, Roman Klech) et la *Fédéralité* du regretté Eugène Poitevin.

(4) P.-J. Proudhon. *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*. Paris, Garnier, 1858, II, p. 360.

(5) Célèbre médecin breton né à Saint-Malo (1772-1838).

démision et se taisent. » « Quelqu'un a bien osé, en pleine Académie de médecine, soutenir la divinité de Jésus-Christ. Qu'on place un crucifix à l'amphithéâtre d'anatomie, cela fera aussi bien qu'à la Cour d'assises et sur le dôme du Panthéon; mais je voudrais savoir en vertu de quelle loi d'Hippocrate, de Galien, d'Harvey ou de Bichat, le pieux médi-castre prétend imposer à l'école sa christologie. » C'était alors sous le Second Empire, que le cléricalisme étroit d'Eugénie de Montijo, en refusant opiniâtement aux Italiens la possession de Rome, devait irrévocablement amener, tout seul, au désastre de Sedan.

Aujourd'hui, après une défaite française aussi incontestable, en période dite de redressement, en pleine soi-disant « Révolution nationale », que voyons-nous, en Bretagne et en France ?

« La France, — dit récemment Robert Barroux — c'est la Gaule chrétienne (1). » Plus exactement, en 1943, c'est la Gaule, enrichie au cours des âges de sang germanique beaucoup mieux que latinisée, livrée pieds et poings liés par les hommes de Vichy aux gens d'Eglise. « On nous parquerait volontiers dans un jardin d'enfants, avec des images et des chants; nous n'avions pas prévu que l'humiliation de la patrie servirait de prétexte à une revanche de caste et que nous devrions subir, à titre de châtiement des imprévoyances unanimes, un absolutisme de patronage », écrit de Monzie (2). C'est aujourd'hui l'Eglise catholique romaine intronisée partout dans l'Etat en attendant d'en être la maîtresse, quelles que soient en réalité les divergences d'opinion religieuses et philosophiques du peuple français.

Ce sont les camps de jeunesse soumis à l'autorité effective des aumôniers romains; c'est la corporation paysanne, qui devrait être un des plus solides fondements de l'Etat socialiste de demain, devenue une simple succursale du presbytère. « Le paysan cesse simplement de fréquenter les manifestations corporatives, parce que son union régionale corporative agricole est devenue un office de propagande confessionnelle », dit J. Desnots (3).

C'est enfin Marcel Déat, qui, dans son discours de juillet 1943, met magnifiquement au point la situation religieuse actuelle et la position respective que devraient avoir l'Eglise catholique et l'Etat : « L'Etat refuse toute intrusion des Eglises dans le domaine politique, tout en se montrant parfaitement tolérant et respectueux dans le domaine proprement religieux. » « Tout le monde n'a pas compris, il s'en faut, parmi les cléricaux obstinés, d'où de vives colères dont nous percevons quotidiennement les effets et la triste vérité. » « Ils pleurent sur le passé comme Pie XI pleurait un jour sur les malheurs de Sion en lançant cette inoubliable formule : *Nous aussi nous sommes des Semites.* »

Et Déat ajoute : « Toutes les cliques maurrassiennes (...ce vieux guignol sarrasin qui a nom Charles Maurras), cléricales, revanchardes et synarchistes se sont alors installées dans l'Etat, et a commencé alors une longue et méticuleuse exploitation du pouvoir avec, en avant-garde, la comédie de la collaboration quand il le fallait, et au fond, bien entendu, la haine persistante et puis cette autre comédie de la révolution nationale avec la volonté bien arrêtée de maintenir ou de restaurer les pires privilèges, avec, en attendant, le déchaînement des rapines et des vendettas. » Et l'orateur conclut : « La collusion permanente avec les pires éléments cléricaux avides seulement de consolider leur emprise sur l'Etat... voilà le faible tableau, la très fragmentaire peinture de ce qu'est la France. » Au sein de cette réaction catholique, la quatrième que subit la France depuis 1789, comment ne pas

(1) R. Barroux. *Assises de la France royale*. Perrin, Paris. « Cet imbécile déchaînement de cléricalisme politico-historico-scientifique », en dit, très justement, *l'Atelier* (17-7-43).

(2) De Monzie. *La Saison des Juges*. Flammarion, 1943, p. 7 et 9. Nous rendons bien volontiers hommage, cette fois, à cet auteur qui fut autrefois un des ennemis en vue du Celtisme et de la langue bretonne.

(3) *L'Atelier*, la Voix des Villages (4-9-43).

songer à la phrase de Jean Jaurès (1) dans son discours du 21 décembre 1893, en pleine lutte contre le cléricalisme envahissant : « L'Eglise a façonné si savamment le joug qui pèse sur les nations, elle a si bien multiplié les prises sur l'esprit et sur la vie, que peut-être bien des hommes ont besoin d'aller jusqu'à l'outrage pour se convaincre eux-mêmes qu'ils se sont affranchis. »

A *Nemeton*, où nous ne voulons faire que de la philosophie celtique, et nous garder de toute polémique religieuse, nous souhaitons, sans trop y croire, que la définition de Jaurès ne devienne rapidement une prophétie.

* * *

Si, en France, nous l'avons vu, les orgues romains jouent en mode majeur, l'harmonium armoricain nous chante en mode mineur des airs nullement négligeables. C'est d'abord la politique suivie, vis-à-vis de nous, par *l'Institut celtique*. Cet institut, récemment fondé, veut rassembler et rassemblait en effet jusqu'ici, des érudits, des savants, des chefs d'entreprises bretons en dehors et au-dessus de toutes polémiques d'idées religieuses ou politiques (2). Il avait créé, parmi ses sections, une *Commission de la vie spirituelle*, « à tendance farouchement catholique, voire même une commission d'Art sacré, catholique comme de bien entendu », ainsi que le dit notre bon collaborateur R. Tullou. Les druidistes bretons et les néo-païens de *Nemeton* et d'autres mouvements s'étonnaient que la vie spirituelle, en Armorique, ne soit officiellement consacrée qu'à forme romaine.

Comprenant très justement notre position de *frères convertis* dans l'Institut celtique, son directeur nous promit la création d'une *Section d'études religieuses et de métaphysique celtique* qui se réunit une fois et, quoique improvisée, rassembla beaucoup d'adhérents. Depuis l'Institut celtique a tenu un congrès, sans que la *section des hérésiarques* ait eu l'honneur d'une convocation. Ce petit fait nous renseigne surabondamment sur les influences, toutes chrétiennes, qui se manifestent à l'Institut. Quant à la presse bretonne, si nous en mettons à part le courageux *Stur* et le *Réveil Breton* (3) de Jean Choleau, elle est toute entière infodée à l'épiscopat romain. *L'Heure Bretonne*, qui a succédé au vaillant *Breiz Atao* de Marchal et de Mordrel, s'emballa (n° du 11 juillet 1943) sur la Bretagne, « pays le plus missionnaire du monde ». Sur 12.000 prêtres missionnaires, 4.000 Français, on compte 1500 prêtres, 42 évêques originaires de Bretagne, proportion plus que considérable.

Ce n'est pas neuf; en 1912 (4), la revue *Brittia* donnait le détail des aumônes reçues à la Caisse de la Propagation de la foi. France, moins la Bretagne, 2.440.213 fr. 59 (5); Allemagne, 537.612 fr. 31; BRETAGNE, 585.575 fr. 30. Et Bleimor le grand poète catholique breton, mort à la guerre de 1914, se plaignait bien doucement : « Comment ne pas songer, quand les Bretons fournissent tant d'argent à l'œuvre très nécessaire de la foi, qu'ils ne donnent rien pour l'œuvre non moins nécessaire du relèvement national (6) ? » Mais un évêque de Bretagne n'avait-il pas dit, à Saint-Brieuc, « qu'il ne quitterait la Bretagne qu'après le dernier mot de la langue bretonne (7) » ? Si la Bretagne est catholique, — ce n'est

(1) Cité par *Notre Combat*, juillet 1943.

(2) Le signataire de ces lignes, Morvan Marchal, est en effet rapporteur jusqu'ici de la section d'Architecture au sein de l'Institut celtique.

(3) Organe de *l'Union des Avoies*, Vitré.

(4) *Brittia*. Lorient, décembre 1912, p. 82.

(5) Ces chiffres sont évidemment en francs-or.

(6) *Un livre, une revue se tire à 700; un paroissien de Bretagne se tire à 30.000, et l'on garde les clichés* Edmond et Jules de Goncourt. *En 18...*, édition définitive, Flammarion, p. 41.

(7) *Brittia*, mai 1913; l'évêque en question semble avoir été Mgr Morelle.

d'ailleurs exact qu'avec le correctif de mille ans d'hérésies, — le catholicisme le lui a bien rendu.

Et le lui rend encore. Le mouvement national breton ne semble, malgré son agenouillement actuel devant l'épiscopat, récolter que nasardes et interdictions de la part de Nosseigneurs. C'est ainsi que nous avons reçu, le 17 août 1943, la copie des déclarations ecclésiastiques concernant le mouvement politique breton et la circulaire anonyme de certains politiques bretonnistes y répondant. *Nemeton*, parce que n'étant en rien une revue politique, s'étonne une fois de plus de voir l'Eglise romaine faire pression, et pression purement politique, sur les âmes patriotes bretonnes. *Nemeton* aussi ne peut que féliciter les auteurs de la fière réponse que l'entreprise cléricale bretonne nécessitait.

Voici les indications formelles émanées, sinon de la chaire de Pierre, au moins des pasteurs catholiques chargés de l'orageux travail de guider les âmes armoricaines :

DÉCLARATION DE MGR DUPARC, évêque de Quimper et Léon, concernant le Bleun-Brug et le Mouvement autonomiste breton, à la retraite ecclésiastique du diocèse de Quimper à Lesneven, le 21 juillet 1943, à midi.

BLEUN-BRUG (1) :

Le Bleun-Brug ne peut avoir lieu cette année à Scaer. Cela donnerait occasion aux autonomistes de se grouper. Les divisions actuelles entre Bretons sont trop fortes pour que toute réunion bretonne ne soit pas dangereuse.

MOUVEMENT AUTONOMISTE (2) :

Je défends à tous mes prêtres de donner l'absolution aux Autonomistes bretons. Les Autonomistes banals à la rigueur peuvent être excusés, mais ne peuvent l'être les Autonomistes qui dirigent et organisent quelque chose dans le Parti National Breton.

On ne peut leur donner l'absolution qu'à la condition qu'ils fassent rétractation formelle en ce qui concerne le passé, et une promesse aussi formelle de ne plus favoriser ce Mouvement à l'avenir.

* *

De quoi se mêlent Nosseigneurs? En 1805, certes, l'évêque de Vannes voulait forcer tous les magistrats et dignitaires civils à aller à la messe. Il eut sur les doigts, à juste raison, et Portalis, le conseiller d'Etat aux cultes, le calma rapidement (3). Mais, aujourd'hui,

(1) *Le Bleun-Brug* (Fleur de Bruyère) est une association catholique bretonne, qui, en dehors de son prosélytisme religieux, a mené un très beau combat en Bretagne pour la culture populaire celtique. Son directeur ecclésiastique est universellement respecté, même et surtout dans le milieu breton de *Nemeton* pour son courageux travail culturel.

(2) Le terme *autonomiste* a été adopté en 1927 pour qualifier le mouvement breton rassemblé autour de la revue *Breizh Atao*, lors de son congrès de Rosporden, par ses chefs alors Olier Mordrel, Fanch Debauvais, et moi-même. Le même terme qualifiait déjà le mouvement alsacien-lorrain de l'*Heimathbund*. Le mot « autonomiste » (du préfixe *auto* et du grec *nomos*, loi, droit de se gouverner par ses propres lois) permettait de réunir dans la même organisation, les nationalistes racistes et les fédéralistes proudhoniens bretons.

En 1931, ces derniers se constituèrent en *Ligue fédéraliste autonome*, avec comme organe la *Bretagne fédérale*, citée ci-dessus; d'autre part, le *Parti National Breton* succéda à la même époque au *Parti Autonomiste Breton*, avec Mordrel. Interrompue par la guerre, cette organisation est revenue à la vie en 1940, Debauvais restant à la tête du Conseil National Breton, dont l'activité avait été importante, mais à la vérité assez brève, après l'armistice.

(3) E. Clairin, avocat à la Cour d'appel. *Le Cléricisme de 1789 à 1870*. Paris, Charpentier, p. 86.

d'hui, qui rappellera l'évêque de Quimper à sa mission, qui le priera de bien vouloir borner son activité à la défense et à l'illustration de la religion romaine?

Sera-ce Vichy? Marcel Déat, nous l'avons vu plus haut, nous en a quelque peu limité l'enthousiasme. Sera-ce le gouverneur de la Bretagne croûton officielle (1), ou sera-ce enfin le Comité consultatif de la Préfecture régionale de Rennes?

Nous ne le croyons pas, et pour cause. Ce Comité est composé de personnalités et de délégués de sociétés choisis par le pouvoir. Or, sur les vingt-quatre membres de cet aréopage, nous trouvons deux prêtres catholiques romains, d'ailleurs parfaitement honorables, et dont l'un d'eux, l'abbé Perrot, est cher à tout cœur breton. Nous y trouvons également cinq nobles, dont M. de l'Estourbeillon, vieux et sincère combattant du celtisme, mais dont l'attachement à la hiérarchie romaine fut un point principal de son programme au Palais-Bourbon. Nous y rencontrons notre bon confrère en art James Bouillé, animateur de la commission d'Art sacré déjà citée (2).

Et que feront les autonomistes bretons catholiques devant cette intolérable immixtion cléricale dans le domaine politique? Comment agira le chef actuel du Parti National Breton, Raymond Delaporte, qui fut jadis le président des étudiants bretons à la très catholique Université libre d'Angers et inspecteur dans l'enseignement libre du Finistère? A vrai dire, ils pourraient arguer d'un fait historique qui les touche de près : il y eut jadis, sous Tibère, un mouvement plus qu'autonomiste, « des hommes entreprenants et audacieux qui essayaient de chasser les Romains de la Palestine et de relever l'ancien royaume de David (3) ». Jésus était de ceux-là et voulait « la délivrance, la consolation et la rédemption d'Israël », programme autonomiste juif d'alors. Et pourquoi l'Eglise catholique romaine défend donc aux Celtes bretons les mêmes sentiments patriotiques qu'elle honore chez les Juifs d'autrefois, et auxquels, à travers pas mal d'avatars, elle doit son existence? Certains Bretons autonomistes ont réagi. Voici des extraits de leur réponse à Mgr Duparc, dont nous ignorons à *Nemeton* l'identité des auteurs.

Monsieur et cher Monseigneur (4),

C'est avec satisfaction que nous avons pris connaissance de votre bulle d'excommunication fulminée dans les canons de l'Eglise contre les Nationalistes bretons qui osent se dire catholiques... Aussi nous félicitons-nous de votre initiative, que nous espérons ne pas vous être personnelle, mais que nous souhaitons voir étendre dans le plus bref délai aux quatre autres départements bretons, sans oublier les Bretons émigrés.

Nous sommes heureux de voir anéantir d'une seule décharge toutes les manœuvres de ces brouilleurs de cartes qui prétendaient concilier leur situation de « Semites spirituels » (Pie XI dixit. — Voir Radio-Epître du D^r Friedrich aux Pharisiens), avec celle de nationalistes celtes...

Votre heureuse initiative contribue à nous débarrasser de ces éléments cléricaux qui étaient en passe de submerger le mouvement national breton sous les fumées de l'encens...

Nous nous tenons à votre disposition pour vous aider dans cette besogne d'assainissement, que nous jugeons des plus utiles pour l'avenir de notre patrie.

Ad majorem Deorum gloriam.

DAHUD GRALLON.

En la ville d'Ys, Chaussée de Sein.

(1) La Loire-Inférieure est en effet détachée administrativement de la région bretonne d'aujourd'hui.

(2) Nous avons le regret de ne pas y trouver l'économiste Jean Choleau, président, depuis de longues années, de l'*Union Bretonne* et dont l'esprit de large tolérance ne serait vraiment nullement déplacé.

(3) L. Coulange (Turmel), *Catéchisme pour Adultes*. Rieder, I, p. 31.

(4) Ce procédé amusant de circulaires postées est en usage en Bretagne depuis 1932, époque des « attentats sans blessures » autonomistes.

Nous assistons en ce moment à des résurrections fameuses. Sous Charles X, M. Duplessis de Grénédan, Breton comme se doit, réclamait la restauration du gibet en place de la guillotine pour châtier les impies coupables de sacrilège (1). Voici maintenant un nouveau revenant, Dahud, la fille païenne du roi d'Ys. Dans la plaine iroise, Patrice, l'apôtre chrétien, avait eu soin d'enterrer nos dieux. Mais, comme Antée, fils de Neptune et de Gaea, la Terre, prenait des forces nouvelles tant qu'il la touchait, le Dieu couronné d'or de Slecht et ses douze compagnons n'ont-ils pas trouvé une nouvelle jeunesse dans leur long contact avec la glèbe celtique, avec *la Mère antique de toutes choses, épouse du Ciel* (2)?

*
* *

Une revue bretonne ecclésiastique, *Studi hag Ober* (3), croyons-nous, écrivait il y a quelque temps ces phrases, qui visaient, sans le nommer, *Nemeton* (4) :

« Nulle tournure d'esprit nationale n'était plus proche que la bretonne de ce qui est d'esprit catholique... Font fausse route ceux qui vont chercher des philosophies étrangères ou soi-disant anciennes et essayer de les remettre au goût du jour en les habitant à la bretonne. »

Ces lignes ne sont pas pour nous déplaire, avec ce correctif que l'esprit national breton eut, de Pélage à Lamennais, pas mal d'occasions de ruer dans les rênes romaines, et que la philosophie des druides, attestée bien avant le christianisme, par Valère Maxime, en 85 avant Jésus-Christ, ou en même temps par Diodore de Sicile et Polyhistor, rédigée chez les Bretons de Galles, nous paraît moins étrangère et au moins aussi ancienne que les deux Testaments, nés sous les dattiers de Judée.

C'est là controversé d'idées, qui peut être fructueuse. Les catholiques « ont le droit et le devoir de faire que la civilisation nouvelle soit profondément imprégnée de catholicisme et de christianisme (5) ». Comme nous, nous avons le devoir impérieux que la civilisation nouvelle, en Gaules, en Bretagne, en pays celtes d'outre-mer, entende aussi la parole de nos ancêtres.

Mais, révolutionnaires d'aujourd'hui, nous avons également une tâche urgente à réaliser. Pas plus que nous ne pourrions admettre que l'Etat à construire, communauté socialiste du peuple, ne soit, ce qui serait risible, le porte-parole de notre druidisme, pas plus nous ne pouvons accepter que la France ou la province de Bretagne de demain ne deviennent, officieusement comme officiellement, les servantes, ce qui serait dangereux, du Vatican. Lors du premier Empire allemand, le Saint-Empire romain germanique, le Reich eut à souffrir de cela. « Très tôt déjà, le double caractère politique et idéal du Saint-Empire avait été menacé par la lutte que se livrèrent bientôt les puissances spirituelles et les puissances séculaires pour la domination mondiale », écrit Rudolf Kreamer (6). Là encore, le III^e Reich d'Adolf Hitler, en donnant aux Eglises leur place, et rien que leur place, indique la juste voie. Pour nous autres Celtes, à Rennes comme à Vichy, — mais combien y a-t-il de Gaulois à Vichy? — nous ferions pas mal de regarder un peu à l'Est. C'est de l'Orient, une fois de plus, que nous vient la lumière.

(1) E. Clairin. *Op. cit.*

(2) *Poèmes homériques*. « Je chanterai Gaea, mère universelle, aux solides assises, la plus antique des divinités. »

(3) *Etude et Action*. C'est une revue fort bien faite, pour ce que nous en avons vu.

(4) Communiqué par notre collaborateur Neven Lewarch.

(5) Marcel Déat. *Discours du 18 juillet 1943*.

(6) R. Kreamer. *Le Reich des Allemands à travers les âges*. In *Le Combattant européen* n° du 30 août 1943.

*
* *

Proudhon, après une longue éclipse devant Marx, voit son socialisme, si respectueux de la personne individuelle et collective, connaître une faveur nouvelle (1). Les quelques hommes sincères, qui veulent en France comme en Bretagne accorder leur climat intellectuel et affectif, d'ailleurs quelque peu divergent dans les deux pays d'Ouest, avec l'impératif socialiste de l'Europe de demain, se penchent sur l'œuvre considérable du penseur bisontin.

En 1858, Proudhon cite un instituteur (2), auquel il était défendu d'enseigner l'arithmétique dans les écoles primaires. Jolie précaution bourgeoise, certes, mais qui ne pouvait arrêter la marche des peuples vers le socialisme. Maintenant que le combat est en cours, que la contre-révolution et la révolution se tiennent à la gorge en un titanique combat, nous avons vu que l'œuvre fondamentale des hommes de Vichy a été d'ouvrir toutes grandes les portes de l'Etat à l'Eglise romaine.

Et cette collusion de tous les instants entre l'Eglise et l'Etat, en nous ramenant à l'Ordre moral ou au Second Empire catholique, donne à toute l'activité de Vichy, même dans ses initiatives les plus louables, un louché reflet de propagande ecclésiastique, intolérable pour les quatre cinquièmes des Français.

Une chose est certaine : tous les Etats autoritaires d'Europe ont dû adopter une législation d'exception concernant les Juifs. En Allemagne, cette législation est fondée, d'une part, sur les principes ethno-cugéniques formant la base de la communauté germanique; d'autre part, sur le rôle économique purement parasitaire que joue l'Israélite au sein de la société. (Quels que soient les faits antérieurs qui ont déterminé cet état de choses, il est exact qu'il n'y a pas de Juifs au labour, pour beaucoup dans la Bourse.)

Vis-à-vis de ce problème, convenablement posé, comment va agir Vichy? M. Xavier Vallat, commissaire général aux questions juives, l'examinera d'un pur point de vue confessionnel chrétien : «...Le peuple juif est aussi la race maudite que le périclisme, collectivement consenti, a condamné à ne plus avoir de patrie et à errer à travers le monde (3). Argument pitoyable, pour la grande partie de l'Europe moderne qui, de raison ou de sentiment, aperçoit la foi. Nous attendons de Vichy une loi complémentaire précisant que, parmi les nombreux agitateurs juifs qui furent crucifiés voilà vingt siècles, Jésus fils de Marie était également fils du Maître de l'Univers, et que les Israélites sont punis pour cela et rien que cela.

« Comme on le voit, dit de Monzie, le plagiat ne nous réussit guère. » Dès le 13 août 1940, même avant l'urgente réglementation de l'alcool, un texte paraît, portant interdiction des associations secrètes. Ce serait parfait si cette décision ne devait aucune inspiration à l'Eglise romaine. La guerre était ouverte entre la papauté et l'ordre maçonnique depuis 1780 : la maçonnerie, quoique fréquentée alors presque uniquement par les nobles et les ecclésiastiques, avait le tort vis-à-vis du Vatican d'admettre des gens de toutes confessions. La dissolution de la Franc-Maçonnerie en 1940 peut se comprendre, parce qu'elle devenait, elle aussi, un Etat dans l'Etat, assez puissant depuis sa victoire de 1905 contre l'Eglise catholique. Et puis les maçons étaient assez mal vus par le populaire « pour ce qu'ils se voulaient distincts et différents de la masse (4) ». On les a chargés de tous les péchés d'Israël, oubliant l'hommage au passé de l'Ordre par lequel le maréchal Pétain annonçait

(1) En même temps que *La Tour du Pin*, économiste catholique, dans *l'Atelier* (articles de Paul Chanson), le socialisme de Proudhon fut, au début, celui des artisans, et le proudhonien *Le Bretonnais*, fut en mars 1871, président de la Commune de Paris.

(2) Proudhon. *Op. cit.*, II, p. 52.

(3) Gabriel Malglaive. *Juif ou Français*. Editions C. P. R. N. Dans la préface de Xavier Vallat, p. 5.

(4) Montherlant. *Le Solstice de Juin*, Grasset, 1941.

sa dissolution. Proudhon, le père du socialisme en France, fut franc-maçon, reçu le 8 janvier 1847 dans la loge de *Sincérité, Parfaite Union et Constante Amitié*, de Besançon (1). Il en était de même pour Goethe, l'admirable génie allemand, qui disait au sortir d'une tenue de maîtrise :

*Doch rufen von drüben
die Stimmen der Geister,
die Stimmen der Meister :
Versäumt nicht zu üben
die Kräfte des Guten* (2).

Il est du sort des institutions humaines de pensée, — voire même des institutions divines, à en juger par les Églises, — de s'encanailler d'autant plus qu'elles tombent dans le domaine du commun. Si une sanction officielle était nécessaire, en France comme en d'autres pays, contre la Franc-Maçonnerie, elle ne devait pas avoir cette allure de revanche cléricalle et de persécution papalarde. Son très haut passé devrait la mettre à l'abri des calomnies de chef-lieu de canton, en Armorique comme en Gaules.

* * *

Il nous faut conclure. Le judaïsme jugulé, la maçonnerie détruite, l'Etat français va-t-il enfin connaître sa liberté d'action ? Il y a les trusts, leurs fidèles commis les synarchistes ; mais l'indépendance ou l'assujettissement de Vichy à ces associations (véritablement secrètes celles-là) n'est pas de notre domaine, ici.

Il y a aussi l'Église catholique, seule importante numériquement. En Bretagne, nous l'avons vu, l'Église catholique commande ; en France, elle inspire. « Jésus-Christ nous est revenu dans les fourgons de l'étranger. Le célèbre Juif est rentré par une porte, tandis que ses coreligionnaires plus humbles étaient balayés par l'autre. ... *Et la petite réaction que nous allons avoir après cela, comme les bons ecclésiastiques vont reflourir!* » écrit Flaubert, après le désastre français de 1870 (3).

Elle revient, elle est revenue après la guerre de 1940, et prenez garde, messieurs de Vichy, tout aux ordres, trop aux ordres de la nonciature, de tresser une couronne de martyr au pauvre franc-maçon amateur de relations ou de prébendes, de nimer d'une auréole de victime le front bas du bourgeois juif, requin de finance. Et vous, camarades de Rennes et de Nantes, allez-vous encore une fois accrocher le char breton derrière la guimbarde, pas mal cahotante, de l'épiscopat ? Veillez à la communauté française, veillez à la Bretagne en gésine.

Érasme, de Rotterdam, écrivait déjà vers 1500 (4) : ... *Les différentes sectes de moines fassent des corps à part, entièrement séparés des Républiques*. Eux aussi, de tous ordres, de tous les ordres vont reflourir, fleurissent déjà, prolifèrent.

Et il y a autre chose, mieux, beaucoup mieux à faire. Faire la Bretagne nouvelle, la France socialiste, l'Europe unie. En finir avec les guerres civiles entre peuples frères. Vain-on, coude à coude, en bons compagnons, se mette ensemble au travail pour refaire la maison, la maison de tous qui ne doit porter au fronton ni triangle, ni triscèle, ni croix ? *La France n'est latine que par hasard, par racocoe, par défaites, en réalité elle est celtte, germanique*

(1) P.-J. Proudhon. *Op. cit.*, II, p. 208.

(2) De l'au-delà appellent les voix des Esprits, les voix des Maîtres : ne négligez pas d'appliquer les forces du bien.

(3) Montherlant. *Op. cit.*, p. 316.

(4) Érasme. *Éloge de la folie*. Paris, rue de Beaune, p. 134.

pour les trois quarts dit Céline (1). *Si la France et l'Allemagne, unies sous l'emblème de la Roue solaire, voulaient rendre à la vie souterraine, dit Montherlant* (2), *le temps d'une saison ou deux, la saison de Constantin... Mettre en sommeil le christianisme.*
S'il pouvait seulement rester dans son temple...

* * *

« C'est la gloire des hommes de la Germanie d'avoir haf le christianisme, jusqu'au jour où les braves Saxons succombèrent sous l'épée fatale de Charles », écrit Goethe, dans les *Xénies* (3).

Les Germains d'autrefois étaient en effet ces hommes qui nomment dieu le secret des bois (4). Ils ont leurs arbres sacrés et en première place le tilleul (5) ; les Celtes sont les hommes du chêne, de l'if et du bouleau.

Nous avons quitté le bois philosophique, la forêt sacrée que les Latins appelaient *lucus*, les Germains *lund* et nous autres Celtes, *Nemeton*. Nous sommes venus, pour la première fois, sur la terre cultivée et sur la terre inculte, sur *Kaer Oeth* et *Anoeth* (6), lieu de désordre et de confusion. Nous y sommes venus parce qu'il nous paraissait indispensable, au milieu du tumulte des idées toutes faites, des préventions stupides, des ignorances prétentieuses, de faire tout de même entendre notre voix.

Et rentrons maintenant sous les grands arbres pleins de sagesse et de calme. Espérons que, d'ici longtemps, les gestes ou les cris inutiles, qui détruisent l'harmonie, ne nous rappelleront pas au delà du couvert.

MORVAN MARCHAL

/ | \ ARTONOVIOS

Septembre 1943

LES LIVRES

J. B. *Manuel de Magie pratique*. Niclaus, 34, rue Saint-Jacques, Paris, 1941.

Il y a trois raisons principales pour lesquelles l'homme normal, nullement hypersensible, se trouve attiré vers la Magie. C'est d'abord, pour le plus grand nombre, le désir parfaitement légitime de retrouver la santé, là où les traitements médicaux ont échoué. Pour les autres adeptes, il s'agit d'aider la chance ou mieux de la forcer, sentiment fort répandu. D'après le psychanalyste René Allendy (7), il s'agit d'instincts digestifs, par « lesquels l'individu intériorise le monde extérieur », qui portent une marque générale d'égoïsme... Certains sujets attendent plutôt leur fortune d'opérations magiques que de leur travail ou de leur esprit d'entreprise. Conquérir l'amour et l'euphorie, capter l'or sont de très humains et très banals mobiles, quand ce n'est pas le désir très fréquent de faire du mal, sans se dévoiler, au prochain. C'est ainsi que se forme la clientèle considérable des simili-fakirs dont la science

(1) Céline. *L'École des Cadavres*. Denoël, 1938, p. 284.

(2) Montherlant. *Op. cit.*, p. 307.

(3) Cité par Montherlant, *op. cit.*

(4) Tacite. *La Germanie*.

(5) Deffontaine. *L'homme et la Forêt*. Gallimard, 1933, p. 178.

(6) J. Loth. *Les Mabmogion*, I, p. 255.

(7) D^r R. Allendy. *Les Conceptions modernes de la Sexualité*. Crapouillot, Paris, septembre 1937, p. 15.

s'arrête au porte-monnaie, et des sorciers de campagne fort nombreux en Bretagne et dans les régions de l'Ouest. Ces derniers, au milieu d'un fatras de superstitions grossières, possèdent cependant des éléments très sérieux de magie thérapeutique et sympathique (1), dont ils peuvent se servir en bien ou en mal. Et beaucoup d'esprits fort distingués se sont intéressés, ou s'intéressent encore, à la magie, si ce n'est à sa fille impure, la sorcellerie.

Quand un lecteur cultivé met le nez dans un ouvrage traitant de magie, s'il tombe sur les traditionnels *grimoires* ou *clavicules* de colportage, il risque fort d'être déçu.

Les éditeurs, pendant un siècle, ont profité du goût populaire pour les forces mystérieuses, et ont offert au public paysan, fort amateur de ces mystères, des livres, qui à force de répéter des formules incomprises, sont devenus tout à fait inintelligibles. Nous avons lu dans un grimoire une formule où l'on devait se servir de la pierre *ématilla*. Ce barbarisme n'a aucun sens (2), et l'amateur curieux aura encore de la chance de ne pas tomber sur un soi-disant *Treasure du Vieillard* ou *Secret du Dragon* qui vous donnent ou des recettes d'hygiène courante ou des préceptes de propagande religieuse.

Notre ami J. B. s'est attaqué au problème. Son ouvrage n'est pas et ne prétend nullement à être un traité théorique des arts magiques. Depuis Eliphas Lévy et Papus nous avons vraiment de sérieux ouvrages pour le public français. Notre collaborateur, pour la première fois à notre connaissance, a voulu envisager la question sous ses aspects de réalisation. Son manuel est, comme le dit le titre, un *Manuel pratique*, que ce soit pour les instruments rituels et produits employés, le lieu d'expérimentation ou les opérations elles-mêmes. J. B. indique de quelle façon le magiste doit opérer, de quels objets il doit se servir et où il trouvera à les acquérir. Ce petit volume, parfaitement clair et concis, non seulement est une mine de renseignements positifs pour le magiste, mais démontre au profane que la magie, parfaitement réalisable suivant ses données, n'est point affaire d'escrocs ou de visionnaires. Ajoutons que notre distingué collaborateur Robert Ambelain présente ce manuel par une intéressante préface et que G. Tainturier a tenu à l'illustrer.

M. N.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec une douloureuse émotion la mort tragique de M. Jean Bricler, industriel à Quimper. Victime de l'incompréhension et de l'intolérance furieuse que nous vivons, notre confrère était administrateur de la revue bretonne *Stur* et cousin germain de son directeur. M. Jean Bricler, apparenté aux Surcouf et neveu du général Mordrelle, s'occupait, non sans talent, de questions économiques bretonnes. Il se trouvait au collège il y a une trentaine d'années avec le frère de notre directeur. Sa disparition a profondément ému les milieux bretons et *Nemeton* se doit de dire à M^{mes} Bricler, sa mère et sa veuve, ainsi qu'à ses trois enfants toute la part qu'il prend à leur grande douleur et toute l'indignation qu'il éprouve devant cette mort inexplicable.

NEMETON.

(1) Voir l'ouvrage *Samson, fils de Samson*, Flammarion, Paris, où M. Lefèvre raconte de première main l'histoire bienfaisante d'un sorcier dans la Mayenne.

(2) Il s'agit de l'hématite, sesquioxyle de fer, qui, sous son aspect rouge, constitue la « sanguine » des dessinateurs.

Journaux et Revues en relations d'échange avec NEMETON

- ★ **STUR** (Gouvernail). Direct. O. MORDRELL. Revue de culture bretonne, d'un niveau élevé. Remarquables études sur la géopolitique française. Rennes (Bretagne), 2, rue de Rohan.
- ★ **LE RÉVEIL BRETON** et **GALERNE**. Organe de l'*Uncaniez Arvor*. Etudes bretonnes économiques, celtiques et patoises. Vitré (Bretagne), 46, rue Poterie.
- ★ Bulletin du **GORSEDD BARZED BREIZ-VIHAN** (Collège des Bardes de Bretagne). Editions Armorica, Carhaix (Bretagne).
- ★ **L'ETHNIE FRANÇAISE**, Revue de doctrine ethno-raciale. Directeur scientifique : le professeur GEORGE MONTANDON, 22, rue Louis-Guespin, Clamart (Seine).
- ★ **L'ATELIER**, hebdomadaire du travail français; grand journal d'études socialistes et économiques, 41, avenue Montaigne, Paris-VIII^e.
- ★ **LE GOËLAND**, feuille de poésie et d'art. Editée par THÉOPHILE BRIANT, chemin du Phare à Paramé (Bretagne). Intéressant effort littéraire.
- ★ **LA VIE DU NORD**. Le grand hebdomadaire illustré de Flandre-Picardie. 62, boulevard de la Liberté, à Lille (Flandre).
- ★ **NOTRE COMBAT**, hebdomadaire politique, littéraire, satirique, D^r ANDRÉ CHAUMET, 55, avenue des Champs-Élysées, Paris-VIII^e.
- ★ **REVIVRE**. Le grand magazine illustré de la race. D^r ANDRÉ CHAUMET, 21, rue de La Boétie, Paris-VIII^e.

■ ■ ■

Notes à nos abonnés et lecteurs

- Avec le présent fascicule, s'achèvent les abonnements partant du premier numéro. Nos abonnés en trouveront note sur la bande d'envoi, et nous espérons qu'ils seront fidèles à notre revue, que nous nous efforçons de maintenir à un niveau intellectuel élevé.
- Par suite de l'augmentation des frais d'impression, avec effet rétroactif sur notre dernier numéro, nous nous trouvons obligé de hausser nos prix d'abonnement au numéro, y compris les fascicules demandés en réassortiment, à partir du présent cahier.
- Etant en pourparlers avec une maison de Paris pour l'édition du *Druidisme* et les Traditions initiatiques, considérablement augmenté, la souscription en cours est interrompue, les sommes versées par nos aimables souscripteurs leur étant, à leur choix, reversées, ou comptant comme compte auprès de notre éditeur futur.
- A la fin de ce numéro, nos amis trouveront les titre et faux-titre de la première série de *Nemeton*.

■ ■ ■

Dans notre prochain numéro :

De la magie celtique et de ses survivances, par J. B.

An delenn edan ar Vezvenn (La Harpe sous le Bouleau), poèmes breton et français d'ARTIMAGUS, PHILÉAS LEBESGUE, MORVAN MARCHAL.

